VOYAGE

AUX ILES

TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ,

SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO.

T. II.

VOYAGE

AUX ILES

TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ,

SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO.

T. II.

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE,

LA TRINITÉ, SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

Depuis le 30 Septembre 1796 jusqu'au 7 Juin 1798, sous la Direction du Capitaine Baudin, pour faire des Recherches et des Collections relatives à l'Histoire Naturelle;

CONTENANT

Des *Observations* sur le Climat, le Sol, la Population, l'Agriculture, les Productions de ces Iles, le Caractère, les Mœurs et le Commerce de leurs Habitants.

PAR ANDRÉ-PIERRE LEDRU,

L'un des Naturalistes de l'Expédition, Membre de la Société des Arts du Mans, de l'Académie Celtique de Paris, du Musée de Tours, Ex-Professeur de Législation près l'Ecole Centrale de la Sarthe.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE NOTES ET D'ADDITIONS,

PAR M. SONNINI.

Avec une très-belle Carte gravée par J. B. Tardieu, d'après Lopez.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

1810.

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ,

SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO.

CHAPITRE XVII.

Navigation vers les Iles danoises. — Pêche d'un Requin. — Débarquement à Saint-Thomas. — Description de cette Ile. — Culte public. — Commerce.

Le brick anglais, sous les ordres duquel nous marchions, était meilleur voilier que *la Fanny*. Nous le perdîmes de vue le 21 avril, 24 heures après avoir quitté le port d'Espagne. Le commandant de ce brick n'avait probablement pas d'autre mission que celle de nous éloigner du golfe de Paria.

Baudin, débarrassé de cette escorte importune, fit cingler au nord, vers l'île danoise de Saint-Thomas, où il espérait trouver sûreté, protection, un agent accrédité du gouvernement français, et recouvrer les débris de sa collection.

Le 28 avril, nous aperçûmes la côte méridionale de l'île de Sainte-Croix, appartenant aux Danois; de riches plantations en cannes à sucre, dressées sur un plan régulier, donnaient à cette côte l'aspect d'un immense jardin.

Lorsque *la Fanny* eut dépassé la pointe nord-ouest de cette île, les matelots pêchèrent un requin (1) long d'environ trois mètres, qui nageait, à fleur d'eau, près du navire. On sait que la voracité de ce poisson offre aux navigateurs un moyen facile de le prendre : à peine l'eut-on aperçu qu'on jeta à la mer un fort hameçon, attaché à une chaîne de fer, terminée par une longue corde fixée au navire, et recouvert d'un gros morceau de lard; le requin s'élança dessus, et, après plusieurs attaques réitérées, pendant lesquelles nous le

(1) *Squalus carcharias* L.

vîmes se jouer, saisir tour-à-tour et lâcher sa proie, s'éloigner et revenir, il avala enfin l'amorce fatale : le fer meurtrier, accroché à sa mâchoire supérieure, la traversa de part en part. Alors vous eussiez vu le requin bondir et se replier en tout sens; sa résistance opiniâtre tendait si fortement la corde, que six hommes eurent peine à hisser cet énorme poisson. Terrible et furieux, dans ses mouvements convulsifs, il frappait le pont de sa queue nerveuse, renversait ou brisait tout ce qui était autour de lui. Chacun de nous fuyait son approche; vingt coups de barre suffirent à peine pour diminuer sa vigueur, et ne purent lui arracher la vie. Les matelots le suspendirent à une vergue; le zoologiste et le chirurgien de l'expédition le dépouillèrent pour conserver sa peau. Ils examinèrent l'ouverture de sa gueule, ses mâchoires armées de six rangs de dents triangulaires et tranchantes, ses viscères, etc. L'animal respirait encore : les tronçons de son corps s'agitaient sous le scapel de l'anatomiste. On apercevait, à chaque coup, l'irritabilité de sa chair musculeuse qui réagissait sous l'acier, comme une balle élastique.

Ce requin était accompagné dans l'eau de son fidèle pilote (1), qui circulait autour de lui avec la plus grande vitesse. Ces deux poissons, si différents d'ailleurs par leur volume et leurs habitudes, nagent de société et semblent liés par un intérêt mutuel. MM. Bosc et Geoffroy, en disant que les pilotes se nourrissent de la fiente des requins, donnent une explication vraisemblable de cette association singulière (2). Ce requin portait aussi un remore ou succet (3) qui, a l'aide d'un écusson membraneux et dentelé, dont sa tête est garnie, adhère fortement au corps des chiens de mer.

L'aurore déploie à nos yeux un agréable tableau : la côte du nord de Sainte-Croix, plus riante et plus boisée que celle du sud, fuit derrière nous ; l'île déserte des Crabes ou Boriquen nous reste à gauche, et à droite, la colonie danoise de Saint-Jean.

Le 29 avril, à 3 heures, *la Fanny* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Thomas, l'une des plus sûres de cet archipel. L'entrée, quoi-

(1) *Gasterosteus ductor* L.

(2) Annal. du Muséum, tom. 9, p. 469.

(3) *Echeneis remora* L.

qu'étroite, en est si facile, qu'il n'y a au port aucun pilote chargé d'y conduire les bâtiments étrangers. J'y comptai 90 navires de toute grandeur, la plupart sous pavillon danois ; les autres étaient américains, hambourgeois, français ou anglais. Le capitaine d'un corsaire prêt à faire voile pour la Guadeloupe, et plusieurs Français fixés dans la colonie, vinrent à bord demander des nouvelles d'Europe. Ils nous apprirent que l'île de Porto-Ricco, voisine de Saint-Thomas, était, depuis douze jours, assiégée par les Anglais.

A 5 heures, Baudin descendit à terre pour saluer le gouverneur. Il en obtint facilement la permission de débarquer dans l'île, de s'y procurer des vivres, et de parcourir la campagne, avec les naturalistes de l'expédition, pour recueillir des insectes, des minéraux et des plantes. Le lendemain, le capitaine, mes collègues et moi, nous allâmes visiter M. Michel, commissaire français, qui s'empressa de nous fournir, à l'est de la ville, sur les bords de la rade, un logement commode que nous avons occupé pendant cinquante-deux jours.

L'île de Saint-Thomas est située au 67° 8'

24" de long., et au 18° 20' 42" de latit. (1), entre Porto-Ricco, Tortole et Saint-Jean. Sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, mesurée sur la carte de Jefferys (2), est de 14' 9" = environ 5 lieues ; et sa plus grande largeur, du sud au nord, de 5' 42" = 2 lieues, un peu moins. La déclinaison de l'aiguille aimantée y est de 4° 5', et la mer s'élève, sur les côtes, à la hauteur d'un mètre.

Les Danois l'occupèrent en 1671. Après avoir incendié une partie des forêts qui couvraient son sol montueux et sablonneux, ils y établirent toutes les plantations dont elle paraissait susceptible. Cette propriété naissante aurait atteint une plus grande extension, si plusieurs riches cultivateurs n'avaient dirigé leur activité vers le commerce, pour profiter des avantages naturels que leur offrait une rade sûre, à l'abri des vents (3), et capable de contenir une flotte de 150 voiles.

---

(1) Borda la place au 18° 21' 56" et au 67° 11' 30". (Voyage, etc., 2, 157).

(2) Cartes des îles Vierges dans *the west indian atlas*, 1775.

(3) Excepté de celui du sud, qui est le fléau de cette rade, et qui y causa, en 1792, les plus grands

Cet avantage la fit fréquenter, à la fin du 17^{e} siècle, par les flibustiers qui venaient y vendre ou mettre en sûreté le fruit de leurs rapines. Ils y ont même construit deux tours, dont les ruines subsistent encore, sur deux mornes, à l'est et au sud de la place. Depuis qu'une saine politique a déclaré ce port neutre, il a toujours été, en temps de guerre, l'entrepôt le plus riche des denrées d'Amérique. Pendant la guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre, on y compta 200 gros bâtiments à la fois, sans parler des petits ; depuis celle de la coalition contre la France, Saint-Thomas a vu augmenter

---

ravages. Le toit de l'intendance fut enlevé en entier, et emporté dans le port, sur une goelette qu'il coula. Plusieurs navires furent submergés, quoique les capitaines en eussent calé les mâts. Des fenêtres hermétiquement fermées, et assujetties avec des crochets en fer, furent brisées ; le vent s'insinuait par les plus légers interstices, et redressait les crampons. Il était si violent, qu'une poutre fut enlevée dans les airs, et précipitée sur une maison qu'elle écrasa. Heureusement, ces ouragans destructeurs ne se renouvellent guère qu'une fois dans dix ans ; ils se font ordinairement sentir entre juillet et octobre.

rapidement son commerce, sa population, ses trésors. La capitale (1) est, en ce moment, une des plus riches de l'Amérique en marchandises de toute espèce; bâtie au pied des montagnes, sur les bords de la rade, elle ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule rue fort longue; mais les maisons, irrégulièrement construites, sont dénuées de ce bon goût et de cette élégance qu'on remarque dans d'autres colonies : on en comptait à peine 250 en 1789; ce nombre a augmenté de moitié, depuis cette époque, par l'affluence extraordinaire des colons réfugiés.

La population blanche est composée d'Anglais, de Hollandais, d'Allemands, de Français et de Danois. Ces derniers en forment la moindre portion. Le ton de la société est en général fort triste : tout ici est vénal; rien ne se prise qu'au poids de l'or : l'esprit mercantile, développé par le mélange de tant de nations étrangères, a produit un égoïsme funeste et corrompu les mœurs : la plupart

---

(1) Longit. 67° 13' 49", latit. 18° 21' 16"; Connaissance des temps, an 15. Ces positions doivent être préférées à celles que Bonne a calculées : 67° 10' 1" — 18° 21' 9".

des blancs, mariés ou célibataires, vivent publiquement avec des *mulâtresses*, femmes qui surpassent toutes les autres dans l'art de réveiller les sens blasés d'un vieux libertin, et de ruiner les plus riches propriétaires (1).

On goûte rarement à Saint-Thomas ces divertissements de société qui donnent du prix aux richesses. Peu d'habitants s'y livrent à l'étude des lettres. Il y a tel négociant millionnaire qui n'échangerait pas son magasin contre toutes les bibliothèques de l'Europe, et qui préfère la moindre facture d'Amsterdam ou de Hambourg, aux chefs-d'œuvre de Voltaire, Adisson, Le Tasse ou Gessner.

La population de l'île était, en 1775, de 336 blancs, et de 4296 esclaves; total 4684. En 1789, de 492 blancs, 160 nègres libres, et 4614 esclaves; en tout 5266. En 1797, elle

---

(1) J'excepte les Danois qui ont conservé ici les mœurs pures et le ton décent de la métropole.

Nota. La préférence accordée par les Européens aux femmes de couleur ne vient point de la cause assignée par Blumenbach (de l'Un. du genre hum., page 243), mais bien de l'extrême lasciveté de ces prêtresses de Vénus.

était de 726 blancs, 239 nègres libres, et 4769 esclaves; en tout 5734.

En 1775, il y avait dans cette île 69 plantations assez mal tenues, dont 27 à sucre, et 42 à d'autres cultures moins importantes, mais qui nourrissaient de nombreux troupeaux de bêtes à laine; en 1792, on y comptait 74 plantations, savoir, 40 en cannes à sucre, et 34 en coton. Leurs produits ne passent pas annuellement 1400 bariques de sucre, 450 de rhum, du poids de 49 myriagrammes (environ 1000 livres), et 293 à 342 myriagrammes de coton (6 à 7 milliers).

Les impôts, réunis aux droits perçus à la douane, suffisent, en temps de paix, pour les dépenses administratives, la solde de la garnison, et le salaire des officiers civils; ils donnent même un excédant de 2 à 3000 rixdalers en faveur du fisc; mais en temps de guerre, cette balance devient incertaine, par l'impossibilité de percevoir exactement les droits établis; par les fraudes multipliées des agents de la ferme souvent coalisés avec les négociants; par l'augmentation des dépenses du gouvernement, et par le commerce interlope: il en résulte que l'île Saint-Thomas,

remplie de vastes magasins, dont la valeur est quelquefois de 30 millions tournois, appartenant à des négociants étrangers, est peu avantageuse au Danemarck ; tandis que celle de Sainte-Croix, couverte de cultures florissantes, profite davantage à la métropole qui reçoit presque toutes ses productions.

Saint-Thomas est partagé en cinq quartiers ou districts, dont les attributions administratives sont les mêmes que celles de Sainte-Croix. . . . . Nous en parlerons bientôt.

Une sage tolérance permet tous les cultes dans cette colonie : cinq y sont en plein exercice.

1° Le luthéranisme ; c'est la religion du gouvernement.

2° Le calvinisme, celle des Hollandais, auxquels se joignent les Anglais qui n'ont pas de temple particulier.

3° Les frères moraves possèdent deux habitations, à l'est et à l'ouest de la ville. C'est-là que ces vertueux chrétiens partagent leur temps entre la pratique des devoirs domestiques, l'agriculture et l'instruction des nègres. Chaque dimanche, ceux-ci, à l'heure indiquée, accourent, de tous les quartiers de l'île, pour écouter les instructions pater-

nelles que ces bons frères leur adressent, avec cette touchante simplicité qui caractérise la morale de l'Evangile. Le plus grand silence règne dans l'auditoire : vous croyez entendre Vincent-de-Paul, Fénélon ou Brydaine, parlant le langage de la charité à des malheureux de quelque village en France, en versant les consolations de la religion dans leurs ames flétries par la misère. Ces pauvres esclaves émus, attendris aux accents d'un ministre de paix qui vient, en quelque sorte, partager leurs peines, trouvent moins pesantes les chaînes de la tyrannie : ils chérissent, ils adorent une religion qui leur apprend que tous les hommes sont frères, qu'il existe un Dieu vengeur des opprimés, ennemis des oppresseurs : l'espoir d'une félicité future qui doit être la récompense de la vertu, les rend plus soumis à leurs maîtres, plus actifs au travail, plus patients dans leurs peines.

Ces Africains attachent une extrême importance à l'honneur d'être admis dans ces assemblées religieuses ; ils redoutent plus la honte d'en être exclus, en punition de quelque faute, que la rigueur des châtiments de l'atelier. On en a vu mourir de douleur, parce que l'entrée du temple leur était inter-

dite pour quelque temps.... Non,... Saint-Thomas n'a pas de citoyens plus vertueux, de magistrats plus intègres, de prêtres plus utiles, de colons plus laborieux que ces Moraves. La colonie leur doit sa tranquillité.

4° Les Juifs, nombreux et fort riches, ont une synagogue mal tenue, où ils exercent le culte de Moïse : nulle part je n'ai vu de fonctions religieuses remplies avec aussi peu de gravité. Ces Israélites, plus occupés de commerce que de religion, entrent, sortent, reviennent, causent ensemble comme s'ils étaient à la bourse : vous les voyez passer fréquemment d'un siége à l'autre, lire des bordereaux, tandis que le rabbin et ses lévites vous écorchent les oreilles par leurs voix glapissantes.

5° Les catholiques, la plupart réfugiés français, exercent paisiblement leur culte, à l'extrémité occidentale de la ville.

En temps de paix, le commerce de Saint-Thomas se réduit à peu de chose ; voici une esquisse de celui que fait annuellement cette colonie en temps de guerre : Bristol, Lancastre et Liverpool lui envoient, sur douze à quinze bâtiments, des draps, de la bijouterie, de la faïence, de la quincaillerie, et

autres objets de manufactures anglaises, pour 15 à 1,600,000 liv. Ces bâtiments prennent, en retour, un peu de café et de sucre, beaucoup d'indigo, des bois de teinture ou de travail, et presque tout le coton que le commerce dépose à Saint-Thomas.

On peut évaluer à 10 ou 12 millions de francs, la cargaison de 50 à 60 navires qu'elle reçoit de Brême, Hambourg, Altona, Christiania, et Copenhague : depuis long-temps cette dernière ville lui fournit beaucoup de salaisons, des bois travaillés, des cordages, du savon de Russie, etc. Depuis quelques années, cette même capitale lui procure des épiceries de l'Inde, et des toiles, etc.

Raguse, Venise et Gênes envoient à Saint-Thomas, sur 30 à 40 bâtiments, pour 4 à 5 millions de marchandises, chargées à Livourne, ou dans les ports de France : leurs retours se font en denrées coloniales.

Cette île tire d'Amsterdam quelques objets de fabriques hollandaises ou flamandes; des États-Unis, de la viande, du poisson salé, des vins de France, beaucoup de comestibles, quelques nègres exportés directement d'Afrique; du bois travaillé, entre autres, des maisons entières, dont les différentes pièces,

numérotées, sont taillées avec tant de justesse et de précision, qu'un architecte dresse, à votre demande, en 25 jours, un ou plusieurs appartements complets. Ces objets voiturés sur 90 à 100 bâtiments portant pavillon américain, produisent à-peu-près 4 à 5 millions. Leurs vendeurs prennent en retour beaucoup de sucre, de rhum et de café. Toutes les marchandises déposées à Saint-Thomas sont, de là, répandues dans les autres colonies et dans l'Europe. Leur valeur totale est de 25 à 30 millions.

L'île est défendue par le fort de Christian, par 100 hommes de troupes de ligne venus d'Europe, et 360 de milice coloniale.

Nota. Depuis mon retour en Europe, cette colonie, une des plus riches du Nouveau-Monde, a été presque entièrement ruinée par trois incendies désastreux : le 22 novembre 1804, le premier octobre et le 4 décembre 1806. On évalue les pertes qu'elle a essuyées, lors du second incendie, à 5 millions de piastres, et à 250 maisons consumées par les flammes. (*Moniteur*, 19 décembre 1806... 15 février 1807.)

Elle tire aussi de Porto-Ricco, à la faveur d'un commerce interlope très-actif, de la viande fraîche, des légumes, des fruits, des planches, des piastres, du tabac, et paye ces différents articles, en quincaillerie, et en étoffes.

CHAPITRE XVIII.

Statistique de l'île de Sainte-Croix. — Notice sur celle de Saint-Jean. — Commerce général des Antilles Danoises avec la Métropole. — Organisation judiciaire de ces îles.

J'ARRIVE de Sainte-Croix, où j'ai passé douze jours. Je m'empresse de rédiger les notes qui m'ont été communiquées sur l'état actuel de cette île florissante : j'éprouve un besoin plus impérieux encore, celui d'acquitter la dette de la reconnaissance et de l'amitié. Le titre seul de Français, ami des arts, m'a suffi pour être généreusement accueilli par le gouverneur général, M. de Malleville, et par le docteur West, directeur de l'instruction publique.

Sainte-Croix comprend en longueur 19' 5" = 6 $\frac{1}{3}$ lieues ; en largeur 5' 30" = 2 $\frac{1}{2}$ lieues, et on évalue sa surface à 51,900 acres carrés. Sa pointe la plus orientale est au 17° 45' 11" de latitude, 67° 0' 15" de longitude, et sa

pointe la plus occidentale au 17° 44' de latitude, et au 67° 19' 20" de longitude (1).

Cent soixante Français s'en emparèrent sur les Espagnols, en 1651. Après avoir incendié les forêts, ils couvrirent son sol très-fertile, de tabac, de coton, d'indigo et de cannes. Tels furent les progrès de la colonie, qu'elle comptait, en 1662, 822 blancs, avec un nombre d'esclaves proportionné. Mais bientôt les vexations multipliées du monopole

---

(1) Carte de Sainte-Croix, par Oxholm. Ces dimensions, calculées sur la même carte en mesures itinéraires, présentent 115,400 pieds danois de longueur, 34,700 de largeur, et 290,000 de circonférence. Sur la carte de Jefferys, la longueur de Sainte-Croix est de 20' 15" = 6 $\frac{3}{4}$ lieues; la largeur est la même que celle d'Oxholm.

Raynal donne 18 lieues de longueur à cette île: c'est une erreur échappée à ce judicieux écrivain.

Borda place la pointe orientale au 17° 51' de latitude, 66° 55' de longitude; et la pointe occidentale, au 17° 40' 50", et 67° 22' 10"; mais ce savant avertit qu'il ne donne ces calculs que comme un à peu près (tom. 2, ch. 13).

Bonne établit la position de la pointe est ou du vent à 66° 53' 4", 17° 5' 5"; et celle de la pointe ouest ou du sable à 17° 5' de latitude.

forcèrent ces actifs et industrieux colons d'abandonner l'île, en 1696, pour transporter à Saint-Domingue les débris de leur fortune. Elle était presqu'inculte et déserte en 1733. A cette époque, la France en céda la propriété au Danemarck, pour 738,000 liv. Ses nouveaux possesseurs ont su profiter des avantages que leur offraient un sol excellent, quoique peu profond, et très-propre à la culture du sucre, un ancrage sûr (1), et le voisinage de colonies florissantes.

Sainte-Croix est presqu'entièrement cultivée, depuis le sommet des collines jusqu'aux bords de la mer. Son sol est partagé en 346 habitations, qui comprennent chacune 150 acres de terre. Celles de la partie septentrionale nourrissent un grand nombre de bestiaux.

Le Danemarck lui fournit des chapeaux, des draps, des toiles, de la faïence, du fer, des cuirs, de l'orfévrerie (2), tous les objets de construction navale, des marchandises

---

(1) On en compte 17 autour de l'île depuis 2 jusqu'à 4 $\frac{1}{2}$ brasses de profondeur.

(2) Quelques-uns de ces articles sont de manufacture anglaise.

exportées de l'Inde, des vins d'Europe, etc. L'Amérique lui apporte des farines, des salaisons, du café, etc. Ces bâtiments prennent en retour les productions du pays, qui se montent annuellement à environ 18,800 bariques de sucre (1), 8,400 bariques de rhum, et 616 myriagrammes de coton (12,600 liv.). La barique de sucre se paye ordinairement 150 à 160 piastres, et celle de rhum, 100 à 120. Le prix de cet article et de celui du sucre augmente d'un $\frac{1}{5}$ en temps de guerre, ou dans les années peu abondantes, comme l'ont été celles de 1794 et 1795.

Suivant Catteau, Sainte-Croix a produit, de 1778 à 1792, 136,008,009 livres de sucre, valant 9,555,917 rixdalers : sur cette quantité, l'Europe en a reçu 126,462,972 livres; le reste a été enlevé par l'Amérique. En 1792, dit West (2), l'île a fourni au Danemarck

(1) On cultive depuis quelque temps, sur plusieurs habitations, à Sainte-Croix, la canne à sucre d'Otahiti. Le docteur West l'a transportée à ses frais de la Guadeloupe, et en a enrichi ses concitoyens. Voyez, sur les avantages que présente cette canne, un bon Mémoire de M. Moreau-Saint-Mery. (Décade philosophique, an 8, n° 2.)

(2) Description de Sainte-Croix, pag. 23 et suiv.

11,000,000 de liv. pesant de sucre, estimées 1,650,000 écus danois, et le tiers de cette quantité en rhum, évalué 550,000 écus. Dans la même année, cette colonie livra au commerce étranger, sucre, 3,000,000 pesant, au prix de 4,500,000 écus, et 1.000,000 de rhum, qui fut payé 150,000 écus. Total du prix des exportations en 1792, 2,800,000 écus.

Catteau présente le tableau suivant, de 1793 à 1796.

ANNÉES	SUCRE.	RHUM.	COTON.
1793,	24,887 bariq.	9993 bariq.	455 sacs.
1794,	15,156	7118	392
1795,	14,204	7655	235
1796,	18,620	11200	203

On voit que les produits avantageux du sucre avaient fait négliger la culture du coton. Mais le gouvernement s'est proposé de l'encourager, en permettant, depuis 1796, l'exportation à l'étranger des cotons de la colonie, moyennant un droit de 7 $\frac{1}{2}$ pour cent.

Christianstadt, la capitale (1), est bâtie au

(1) Longit. 67° 9' 23", — Latit. 17° 45' 24" (Connaissances des temps, 1810).

nord-est, et au fond d'un golfe, sur un roc calcaire de madrepores, couvert d'une couche de 2 à 3 pieds d'argile rouge, et de terreau noir.

C'est une ville agréable, composée d'environ 660 maisons, qui renferment une population de 5000 habitants. On y compte onze rues parallèles du nord-est au sud-ouest, coupées à angle droit, par 6 autres rues, du nord-ouest au sud-est. Sa plus grande longueur est de 2800 pieds danois, et sa plus grande largeur de 1700. Le port reçoit annuellement 40 à 50 bâtiments de la métropole, d'Hambourg, d'Altona; et 60 à 70 des États-Unis, mais d'un tonnage inférieur. La rade est protégée par deux forts, dont l'un, *Sophia Fridrica*, est situé dans un îlot, au nord de la ville, et l'autre, *Loisa Augusta*, est construit à l'extrémité occidentale d'une langue de terre. Les vaisseaux sont obligés de passer sous les batteries de ces forts, et de suivre une direction tortueuse, dans cette rade peu profonde en beaucoup d'endroits.

Friderichstædt, situé au sud-ouest de l'île, compte 12 à 1500 habitants et 200 maisons.

Cette ville, régulièrement bâtie, est longue de 2400 pieds danois, sur une largeur de 1500.

Cinq rues droites et parallèles la traversent du nord au sud, et cinq autres de l'est à l'ouest. Son port, ou plutôt sa rade foraine a 4 à 9 brasses de profondeur, reçoit quelques-uns des bâtiments qui abordent à la colonie, et sert de débouché aux productions du sud-ouest.

Sainte-Croix est partagée en neuf quartiers ou districts, dont chacun nomme un représentant au conseil d'administration de la colonie. Cette administration est chargée du régime intérieur de l'île, et de la répartition des charges publiques, sous la surveillance du gouverneur en chef. Celui-ci est assisté de trois conseillers ordinaires, nommés par la métropole, qui partagent avec lui le soin des affaires publiques, excepté de celles qui concernent le militaire, la police, et les relations extérieures, dont il a seul la direction.

En 1775, on comptait dans cette île 2271 blancs, savoir, 574 hommes, 442 femmes, 336 garçons, 341 filles, 365 ouvriers, 77 servantes, et 136 militaires. A la même époque, elle nourrissait 22,244 esclaves et 155 affranchis : total 24,670. En 1789, sa population était de 1952 blancs, 953 nègres libres, et 22,472 esclaves : total, 25,377. En 1797, elle

était de 2223 blancs, 1664 affranchis, 25,452 esclaves : en tout, 29,339. Elle avait alors 28,655 acres de terre consacrés à l'agriculture, 115 moulins à vent, 149 mis en mouvement par des animaux, et 3869 chevaux ou mulets. La valeur de cette belle colonie, vendue, en 1733, 738,000 livres, a prodigieusement augmenté: d'après les calculs que mon ami West a bien voulu me communiquer, toutes les habitations, avec leurs ateliers complets, forment un capital de 145,500,000 livres. Les deux villes de Christianstædt et de Frederichstædt, sont estimées 13,125,000 livres, sans compter les marchandises. Les nègres, domestiques et ouvriers des villes, sont évalués 8,855,000 liv. Ainsi, la colonie entière vaut un capital de 167,480,000 liv.

Elle est défendue par trois faibles châteaux, placés, savoir, deux à Christianstædt, et le troisième à Fréderichstæd, par 200 soldats européens et 400 hommes de milice coloniale.

Le nombre des nègres sur les habitations varie depuis 80 jusqu'à 400. Celle nommée *la Princesse*, près de Christianstædt, appartenant à la maison Schimmelman de Copenhague, et que j'ai fréquemment visitée, fa-

brique tous les ans 4 à 500 bariques de sucre, occupe 390 noirs et vaut un million de piastres.

Nous devons au docteur West des détails intéressants sur l'existence des esclaves à Sainte-Croix. Ils travaillent dix heures par jour, depuis le lundi jusqu'au samedi. Le gouvernement, persuadé que la fortune des propriétaires dépend de la santé de leurs ouvriers, n'a point fixé le genre de nourriture qu'on leur donnerait. L'usage général est d'accorder, par semaine, à chaque nègre de l'un et de l'autre sexe, 10 à 12 mesures de farine de maïs et une forte ration de viande salée, ou des harengs de Marstrand (1). Le prix moyen de ces comestibles s'élève annuellement à environ vingt-cinq écus danois. Lors de la récolte, les nègres reçoivent un supplément de vivres en cannes et en rhum; ils peuvent en outre, le dimanche, et pendant les heures du repos, cultiver leur jardin, amasser du fourrage, du bois de chauffage, engraisser des pigeons, des poulets, pêcher, etc. Le produit de ce genre d'industrie

(1) Ville maritime de Suède dans la Gothie occidentale.

sert à améliorer leur sort, quelquefois à racheter leur liberté.

La loi protège l'existence de ces infortunés, et défend expressément aux colons de s'arroger sur eux le droit affreux de vie et de mort. On cite même une sentence de la haute cour de justice, résidant à Copenhague, qui a condamné au dernier supplice un propriétaire convaincu d'avoir tué son esclave. Une ordonnance du mois d'octobre 1773, porte aussi qu'un nègre affranchi ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, rentrer dans l'état de servitude.

Les revenus du gouvernement sont d'environ 280,000 rixdalers. Les droits perçus aux douanes en forment la branche la plus lucrative, comme le prouve le tableau suivant, extrait de Catteau.

ANNÉES.	RIXDALERS.	SCHELINGS.
1793	186,108	77.
1794	164,467	50.
1795	140,627	37.
1796	191,431	20.

Les frais d'administration et autres dépenses coloniales absorbent environ les deux tiers de ces revenus. Ainsi, la balance en faveur

du fisc, est au moins de 90 rixdalers. En 1769, elle fut de 105,295 rixdalers.

Il y a dans l'île deux églises luthériennes et une église hollandaise réformée. On y trouve des moraves, des memnonistes, des quakers, des juifs, quelques anglicans et quelques presbytériens : les catholiques ont un temple à Christianstædt et un autre à Fréderichstædt.

Sainte-Croix est dans ce moment une des colonies les plus florissantes des Antilles, en raison de son étendue, et ne le cède peut-être qu'à la Barbade et à Antigoa. Les mœurs y sont en général douces. A la ville comme dans les habitations, tout respire l'aisance et le ton de la bonne société. Les colons sont affables envers les étrangers, et humains envers les nègres qui, par reconnaissance, sont laborieux et tranquilles. L'ordre, l'économie et l'activité règnent sur chaque habitation.

L'île est percée de l'est à l'ouest, et du nord au sud, par des routes de 15 mètres de largeur, solides, régulières, et qui entretiennent une communication facile des deux villes à toutes les habitations.

NOTICE sur l'île de Saint-Jean.

Saint-Jean, placé à peu près entre Saint-Thomas et Sainte-Croix, est la troisième possession danoise aux Antilles. On lui donne une lieue trois quarts de longueur sur une environ de largeur. La capitale (1) est située au sud-est, à l'entrée d'un golfe profond qui forme une rade très-sûre ; mais elle n'a point de port. Les Danois s'emparèrent de cette île en 1719. On y comptait, en 1775, 69 plantations, dont 27 servaient à la culture des cannes. En 1795, leur nombre n'était que de 62.

En 1775, sa population était de 110 blancs et de 2324 esclaves : total, 2434. En 1789, elle n'était que de 167 blancs, 16 nègres libres, et 2200 esclaves : total, 2383. En 1797, de 103 blancs, 15 nègres libres, et 1992 esclaves ; au total, 2120 habitants. Une telle diminution dans les cultures et dans la population de cette île, dont le sol et le climat sont bons, doit être attribuée à l'émigration

---

(1) Longit. 67° 5' 34", — Latit. 18° 17' (Connaiss. des temps, an 15 et 1810).

La carte de l'Océan Atlantique, au dépôt de la marine, 1792, place le cap oriental de cette île à 18° 17' et à 67° 24'.

de plusieurs propriétaires qui ont transporté à Saint-Thomas ou à Sainte-Croix leurs capitaux et leur industrie. Les produits actuels de Saint-Jean ne passent pas annuellement 800 bariques de sucre, 300 de rhum, et 3500 livres de coton. Le café y est très-rare, mais d'une qualité supérieure.

Commerce général des Antilles danoises avec la Métropole.

Le commerce des îles danoises avec la métropole, occupe environ 90 à 100 bâtiments par an, et 1500 à 2000 matelots. Il consiste spécialement en coton, en sucre et en rhum. Les articles inférieurs sont le café, le tabac, le gingembre et des fruits. Ce commerce serait plus avantageux à la nation, s'il n'y avait pas dans ces colonies un grand nombre de propriétés appartenans à des Anglais et à des Hollandais, dont plusieurs vivent dans leur patrie, et y consomment le bénéfice net de leurs habitations. En 1779, leurs productions annuelles se réduisaient à peu de café, à beaucoup de coton, à 17 ou 18 millions pesant de sucre brut, et à une quantité proportionnée de rhum : les produits ont beaucoup augmenté depuis cette époque.

En 1775, la population de ces îles était de 31,788 habitants ; en 1789, de 3,326 ; et en 1797, de 37,193, dont 362 blancs, 1918 hommes de couleur, et 32,213 nègres ; savoir, 17,947 indigènes, et 14,266 Africains.

Le nombre total des acres de terre est de 71,453, dont il y en avait alors 48,305 cultivés, savoir, 32,014 en cannes, 1388 en cotonniers, et le reste en menues denrées.

Dans ces derniers temps, les meilleures récoltes se sont élevées à 21,000 bariques de sucre de 1000 à 1100 liv., 9150 de rhum, et environ 221 quintaux de coton.

Le Danemarck, la Norwège, le Holstein consomment ordinairement la moitié de ces produits; le reste est livré au commerce d'Europe. Jusqu'à ce jour, le gouvernement n'a rien négligé pour activer l'industrie et la prospérité de ces îles. En 1754, il les délivra des oppressions du monopole, et acheta pour 9,900,000 liv., les droits et les effets d'une compagnie privilégiée, établie en 1735 (1). La navigation dans ces îles fut alors ouverte

(1) Outre ce capital, ces îles doivent de grandes sommes au gouvernement qui leur a prêté, à différentes époques, environ 23 millions de francs, dont on lui paye l'intérêt.

à tous les sujets de la domination danoise. Bientôt Saint-Thomas fut déclaré port neutre, et ouvert à tous les pavillons. Une ordonnance de novembre 1782, étendit cette faveur à Saint-Jean.

Sainte-Croix a vu successivement diminuer les entraves mises à son commerce. Cette île obtint, en 1771, une latitude de liberté dont elle était privée, sur l'exportation du sucre brut, et le paiement des droits perçus à la douane. Actuellement, tous les vaisseaux de la métropole peuvent communiquer directement avec Sainte-Croix : mais ils doivent décharger leurs retours à Copenhague, excepté les sucres destinés pour les villes danoises qui ont des raffineries. Altona seule, assez favorisée par sa position sur l'Elbe, ne jouit pas de cet avantage. Enfin, le gouvernement, persuadé que des hommes libres sont plus propres que des esclaves à cultiver utilement le sol des Antilles, a donné au monde l'exemple d'abolir la traite des noirs. Une ordonnance du mois de mars 1792, déclare que tout commerce des nègres cessera d'avoir lieu, dans les colonies danoises, en 1803. A cette époque, les planteurs ont dû ménager de plus en plus le sang de leurs esclaves, et encou-

rager la fécondité des négresses : leurs champs cultivés par des créoles, qui surpassent les Africains en force et en intelligence, continueront de donner des récoltes abondantes, et l'humanité n'aura plus à gémir sur les sacrifices que lui imposait l'intérêt du commerce (1).

Les Antilles danoises jouissent, depuis 1788, de deux écoles établies l'une à Sainte-Croix, et l'autre à Saint-Thomas. Avant cette institution, les riches propriétaires ne pouvaient donner à leurs enfants une éducation convenable, qu'en les envoyant étudier à grands frais dans les universités d'Europe.

Ces îles ont aussi des tribunaux qui suivent depuis 1755, le code civil rédigé en 1683 par ordre de Christiern V. On sait que l'organisation judiciaire en Danemarck est une des mieux coordonnées et des plus parfaites qui existent en Europe, par l'établissement des comités de conciliation; espèce de magistra-

---

(1) Il résulte des calculs rédigés par Catteau que les Antilles danoises ont reçu, de 1778 à 1789, 23,342 esclaves d'Afrique, savoir : 17,113 exportés sur des bâtiments étrangers, et 6229 sur 50 navires nationaux.

ture populaire qui termine promptement et à très-peu de frais la plupart des contestations civiles (1). Le bienfait de cette institution a été étendu aux colonies occidentales, qui lui doivent une partie de leur prospérité.

Avant qu'une cause soit jugée par les tribunaux ordinaires, le comité de conciliation doit en prendre connaissance, et employer tous les moyens propres à rapprocher les parties. Pour cet effet, il y a dans chaque ville et même dans chaque district à la campagne, deux citoyens chargés de ce ministère. La loi ne les rétribue point : leurs fonctions sont essentiellement gratuites. Semblables aux maires des communes de France, l'honneur et l'estime générale de leurs administrés sont la récompense de leur généreux dévouement.

(1) « Une cause, quelle que soit son importance, quel que soit son objet, ne coûte à Copenhague que 12 schillings (environ un franc). » Le plan de ces comités conciliateurs a été conçu et exécuté, en 1795, par M. Thr. Colbioernsen, procureur général de la haute cour du royaume.

Voyez Lettres sur l'état des sciences, des arts et des mœurs en Danemarck, au commencement du dix-neuvième siècle (Moniteur, 28, 29 vendémiaire et 1er brumaire an 13).

Comme ces magistrats de paix ne sont point intéressés dans la procédure, ils la simplifient et la terminent le plus promptement possible.

Si leurs efforts ne sont pas couronnés du succès, l'affaire est portée devant le tribunal de première instance, composé d'un seul juge, en chaque ville. La décision de ce magistrat, que la loi charge aussi de l'exécution des mesures de police ordinaire, peut être annullée ou confirmée par le tribunal de seconde instance à Sainte-Croix, et dont la juridiction s'étend sur les trois colonies. Cette première cour d'appel est composée d'un président et deux assesseurs. Enfin, lorsque l'objet de la contestation dépasse la valeur de 200 écus danois, les parties intéressées peuvent appeler à la haute cour de justice, résidante à Copenhague.

Les monnaies en usage dans les colonies danoises, sont idéales ou réelles. La monnaie idéale employée dans les comptes, est la rixdale, dite *pièce de* 8, parce qu'elle se divise en 8 réaux.

Les monnaies réelles sont le moyde ou portugaise, pièce d'or valant 12 $\frac{1}{2}$ rixdales.

La piastre-gourde = 1 rixdale 4 réaux et 3 sous.

Les vieux réaux = 5 sous.

Les nouveaux réaux = 6 sous.

Rapport de ces monnaies au franc.

La rixdale, pièce de 8 = environ 3 fr. 60 c.

Le réal, ou schelling = 45 c.

Le sou ou styver = 7 ½ c.

CHAPITRE XIX.

Essai sur l'histoire naturelle des îles danoises.

Lorsque les Européens découvrirent les îles danoises, elles étaient couvertes d'arbres dont la décomposition successive formait une couche de terre plus ou moins profonde, et très-propre à la végétation. La soif de l'or et le désir d'établir des cultures, déterminèrent les colons à incendier les forêts. Sur leurs cendres s'élevèrent différentes plantations et quelques végétaux, dont les graines avaient été épargnées par les flammes. A Sainte-Croix, l'augmentation toujours croissante de richesses et de population, a diminué le nombre des plantes indigènes. Flore semble avoir vidé sa corbeille dans le panier de Cérès, et ne s'être, pour ainsi dire, réservé que les bords de la mer, ceux des ruisseaux, les chemins, les clôtures champêtres et les flancs de quelques montagnes incultes. Nous devons au docteur West une *Flore* de cette île, publiée en 1793, à Copenhague : le nombre des végétaux indigènes

qu'il indique, n'est que de 380. Ils seront cités dans la *Flore* de Saint-Thomas et de Porto-Ricco, qui doit terminer cet ouvrage.

Saint-Thomas offre un autre aspect : la sûreté et la neutralité de sa rade ont dirigé toute l'industrie des habitants vers le commerce; très-peu d'entre eux ont employé leurs capitaux à la culture des terres, dans une île dont le sol montueux et aride présentait moins de ressources que celui de Sainte-Croix. En effet, Saint-Thomas est traversé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui courent de l'est à l'ouest, et dont quelques branches se prolongent du nord au sud et du sud au nord. La plupart sont dépouillées des forêts qui en faisaient autrefois l'ornement. On y voit à nu le sol aride et sablonneux, même dans les lieux ombragés d'arbrisseaux dont la végétation est peu vigoureuse : une partie des terres substantielles qui en recouvrait la surface, a été entraînée par les pluies au fond des ravins, et de là jusqu'à la mer.

Cette île est fréquemment affligée de sécheresses, d'autant plus désastreuses, qu'elle n'est arrosée par aucun ruisseau de plein cours. La ville n'a pas d'autre eau potable

que celle des citernes et des puits (1). On y éprouve des chaleurs excessives et souvent dangereuses (2).

Les îles danoises ont reçu d'Europe la plupart de leurs animaux domestiques. Parmi les oiseaux qu'on y trouve, il faut distinguer

---

(1) Sainte-Croix, qui n'est arrosée que par quinze ruisseaux très-faibles, et à sec une partie de l'année, éprouve la même disette d'arbres. Ces deux colonies ayant imprudemment détruit leurs forêts, sont obligées maintenant d'exporter de l'île des Crabes, située dans leur voisinage, une grande partie du bois nécessaire à leur consommation.

(2) Pendant les mois de juin et juillet, le thermomètre de Réaumur s'élève quelquefois à 31°. Son terme moyen, dans cette saison, est ordinairement à 23° depuis 8 heures du matin jusqu'à 11, et à 26° depuis 11 heures jusqu'à 5, en supposant toutefois le temps beau, et que les vents du nord-est ou de l'est-nord-est qui rafraîchissent l'atmosphère, se fassent sentir. Pendant la nuit, le vent est assez généralement calme : le thermomètre exposé à l'air libre, se soutient alors entre 19 et 20° ; il ne descend à 18 qu'au temps de pluie. (Note communiquée par Baudin.)

la petite perruche, ou tovi à tête d'or. — *Psistacus tui* Gm., 352.

Le carouge de Cayenne. — *Oriolus Cayennensis* Gm., 391.

Le grèbe-duc-Laart. — *Colymbus thomensis* Gm., 592.

Le pigeon vert. — *Columba Sancti-Thomæ* Gm., 778.

Baudin et Maugé ont rapporté de Saint-Thomas, le cou-jaune, — *matacilla pensilis* Gm., 960, qui ressemble un peu à la linotte, — *fringilla linota;* mais il est plus mince et plus jaune.

Le pigeon cocotzin, ou petite tourterelle, — *columba passerina* Gm., 787, moins gros que la grive d'Europe, — *turdus musicus.*

Cinq colibris et deux oiseaux-mouches d'une autre espèce (le mâle et la femelle), dont les couleurs sont moins foncées.

Un todier, nommé vulgairement *perroquet de terre.*

L'Archipel des îles Vierges (1) nourrit plu-

(1) Situées à l'est et très-près de Porto-Ricco; Saint-Thomas et Sainte-Croix en font partie.

sieurs espèces de tortues (1), dont les plus communes sont la tortue franche, l'écaille verte, le caret et la grecque.

La tortue franche, — *testudo mydas*, Gm. 1037 (2), est généralement connue; sa chair est très-délicate; il s'en fait une grande consommation aux Antilles. La carapace, ou l'écaille supérieure de celles que l'on mange à Sainte-Croix et à Porto-Ricco, a ordinairement 2 à 4 décimètres de longueur.

La tortue écaille verte, — *testudo viridi squamata* Bonnatère, erpet. 20, ressemble beaucoup à la tortue franche, par sa forme et par ses mœurs, mais elle est d'un tiers plus petite. On la pêche dans les passages de Saint-Thomas, Fortole et Saint-Jean. Elle s'exporte à Sainte-Croix et à Porto-Ricco. Sa chair est un bon comestible. Lors de mon passage à Sainte-Croix, le paquebot sur le-

---

(1) Corps court, ovale, couvert d'une carapace et d'un plastron; quatre pattes; point de dents.

(2) Sloane prétend que la peau des Européens jaunit quand ils mangent en grande quantité de la tortue franche (voya. to Jamaïca, tom. 1, 182, tom. 2, 351); mais cette opinion est démentie par l'expérience.

quel j'étais embarqué, portait plusieurs tortues de cette espèce, dont chacune pesait environ dix myriagrammes. On avait eu la précaution de les renverser sur le dos : dans cette position, elles agitaient vivement leurs pieds, qui sont très-forts et disposés en forme de nageoires. L'une d'elles porta un coup violent à un passager, et le blessa dangereusement.

Dans la tortue caret, — *testudo caretta* Gm. 1038, la mâchoire supérieure avance sur celle d'en bas, et imite, par sa conformation, le bec d'un oiseau de proie, ce qui lui a fait donner le nom de *bec à faucon.* On sait que le caret fournit ces belles écailles employées dans les arts. Ses œufs donnent un mets délicat; mais sa chair est désagréable au goût et nuisible à la santé.

La tortue grecque, — *testudo græca* Gm. 143, est plus grosse que celle de l'ancien continent. Elle a d'ailleurs les écailles de la tête, des jambes et de la queue d'un rouge plus vif; cependant elle n'en diffère point assez pour former une espèce distincte. J'ai mangé à Saint-Thomas d'une tortue grecque, dont la carapace, ou bouclier supérieur, avait 5 décimètres de longueur sur 3 et demi de largeur.

Les insectes que l'on rencontre le plus communément à Saint-Thomas et à Sainte-Croix, appartiennent aux espèces suivantes. On y trouve aussi un grand nombre de ceux dont nous parlerons à l'article de Porto-Rico. Les papillons y sont très-communs.

Araignée machelière. — *Aranea maxilosa* Fab. Ste.-Cr.

Araignée tétracanthe. — *Aranea tetracantha.* St.-Th.

Anthrène serraticorne. — *Anthrenus serraticornis* Fab. Ste.-Cr.

Anthrène denticorne. — *Anthrenus denticornis* Fab. Ste.-Cr.

Capricorne de Saint-Thomas. — *Cerambix Thomæ* L.

Galeruque de Sainte-Croix. — *Galeruca Sanctæ-Crucis* Fab.

Charanson birayé. — *Curculio bivittatus* F. St.-Th.

Casside de Sainte-Croix. — *Sanctæ-Crucis* F.

Blatte américaine. — *Blatta americana* L.

Grillon de Sainte-Croix. — *Gryllus crucis.* Il ressemble beaucoup au grillon italien.

Achaëte-pied-jaune. — *Achaëta flavipes* F. St.-Th.

Mante-plume. — *Mantis calamus* F. Ste.-Cr.

Fourmi à six points. — *Formica sex-guttata* F. Ste.-Cr.

Fourmi à antennes blanches. — *Formica albipennis* F. Ste.-Cr.

Tiphie . . . . . *Thiphia tri-fasciata* F. Ste.-Cr.

Sphex de Saint-Thomas. — *Sphex Thomæ* F.

Sphex améthiste. — *Sphex amethistina* L. Ste-Cr.

Sphex à antennes rousses. — *Sphex rufi-cornis* Fab. St.-Th.

Sphex pompilius. — *Sphex pompilius* St.-Th.

Sphex. . . . . 8 espèces indéterminées.

Abeille à antennes rousses. — *Apis rufi-pennis* F. Ste.-Cr.

Sphinx . . . . *Sphinx strigilis.* F. Ste-Cr.

Noctuée de Sainte-Croix. — *Noctua crucis* F. Ste.-Cr.

Papillon astine. — *Papilio astina* F. St.-Th.

Asile marginée. — *Asilus marginellus* F. St.-Th.

Punaise de Sainte-Croix. —*Cimex Sanctæ-Crucis* F.

Lygée agréable. — *Lygæus pelchellus* F. Ste.-Cr.

Baudin et Maugé ont rapporté en France une partie de ces insectes.

Les recherches du docteur West, l'historien des colonies danoises aux Antilles, comparées à celles que nous avons faites nous-mêmes à Saint-Thomas, à Sainte-Croix et à Porto-Ricco, prouvent que les lézards, les serpents, les poissons, les mollusques, les crustacées, les arachnides, les radiaires et les polypes, sont à peu près les mêmes dans ces îles très-voisines les unes des autres ; ainsi, pour éviter des répétitions inutiles, nous traiterons de ces animaux au chapitre sur l'histoire naturelle de Porto-Ricco.

Nota. Les ouvrages à consulter sur les colonies danoises aux Antilles, sont ceux de

Mortimer. Carte marine des Iles-Vierges. Londres, 1739.

Description de l'île de Sainte-Croix. Copenhague, 1758, in-4°, texte dan.

Bellin. Petit Atlas maritime, 1764, cartes 75 et 76.

Oldendorp. Histoire de la Mission des Frè-

res évangéliques (Moraves) aux îles Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean, publiée par Brossard, en allemand, avec des cartes, 1777, 2 vol. in-8°.

Oxholm. Etat des îles danoises aux Indes occidentales, sur le rapport de la population, de la culture et des finances. Copenhague, 1778, texte dan. — Du même. Carte de l'île de Sainte-Croix, dessinée sur les lieux, en 1794, et publiée à Copenhague en 1799, par Angelo, deux feuilles.

West. Description de l'île de Sainte-Croix, avec des notes sur Saint-Thomas, Saint-Jean, Tortole et Spanishtown. Copenhague, 1793, texte dan., trad. en allem., 1794, dernière édit. 1801, avec trois grandes cartes exactes.

Hoest. Mémoire sur l'île Saint-Thomas, 1791, in-8°, texte dan. Copenhague.

Schlegel. Tableau des colonies danoises (dans sa Description statistique des principaux Etats de l'Europe). Copenhague, 1793, texte dan.

Fhaarup. Introduction à la statistique de la monarchie danoise, première édit. en dan., 1790; deuxième *id.*, 1794, édit. allem., 1791.

Cattau. Tableau des Etats danois, 3 v. in-8°. Paris, 1802.

CHAPITRE XX.

L'expédition appareille de Saint-Thomas sur un nouveau bâtiment. — Arrivée à Porto-Ricco.—Fêtes célébrées dans cette île. — Le Capitaine et les Naturalistes fixent leur séjour à la campagne. — Leurs occupations ordinaires.— Travaux à bord du navire.

Le brick qui nous avait transportés des Canaries aux Antilles, ne pouvait plus servir à l'expédition. La petitesse de son port le rendait incapable de contenir nos collections d'histoire naturelle, et le mauvais état de son gréement nous eût exposés à des dangers lors de notre retour en Europe. Ces considérations déterminèrent le commissaire Michel à nous procurer un autre bâtiment, le *Triomphe*, à trois mâts, du port de 400 tonneaux, doublé en cuivre récemment, enlevé aux Anglais par une frégate de la république, et conduit à Saint-Thomas.

Le capitaine fit charger sur ce navire nos collections formées à Ténériffe, à Saint-Tho-

mas et à Sainte-Croix, en herbiers, graines, échantillons de bois, oiseaux empaillés, insectes, madrepores, minéraux, et 37 caisses remplies de plantes vivantes, cueillies à Saint-Thomas par l'infatigable Riedlé.

Il toucha en outre l'argent nécessaire pour la solde arriérée de l'équipage, et appareilla, le 16 juillet 1797, à trois heures après midi, pour l'île de Porto-Ricco, où il se proposait de passer l'hivernage.

Cependant nous n'étions pas sans inquiétude : plusieurs corsaires de Tortole (1), mouillés dans la rade de Saint-Thomas, avaient juré de nous enlever à la sortie du port, et de s'emparer du *Triomphe*, quoique ce bâtiment eût été pris et condamné suivant les lois ordinaires de la guerre.

« Dolus an virtus quis in hoste requirat. »

L'un d'eux, armé de douze canons, nous chassa pendant deux heures; mais il ne put atteindre le *Triomphe*, dont la marche était supérieure à la sienne.

---

(1) Petite île, l'une des Vierges, à l'est de Saint-Thomas. Elle appartient aux Anglais.

A six heures, nous étions par le travers de l'île déserte du Serpent (1), et le lendemain à midi, le *Triomphe* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Jean, capitale de Porto-Ricco. Aussitôt le capitaine se rendit au port, pour visiter son excellence don Ramond-de Castro, gouverneur de la colonie, et M. Paris, agent commercial de la France. Le premier lui permit de débarquer dans l'île, et de s'y occuper avec ses collaborateurs des travaux relatifs au but de l'expédition. Le second lui promit tous les secours en argent et en vivres qui dépendaient de son ministère. Dès ce moment l'équipage du *Triomphe* eut la liberté de descendre à terre.

Le lendemain, le capitaine fit débarquer toutes nos collections, qui furent soigneusement transportées à l'hôtel de la poste. Le directeur de cet établissement public (2) prêta généreusement son jardin pour y déposer les

---

(1) Cette île, longue d'une lieue marine, est couverte de bois, peu élevée au-dessus du niveau des ondes, et fait partie du groupe nombreux d'îlots placés à l'est de Porto-Ricco.

(2) Le signor Urda-Priel.

plantes vivantes, et mit trois appartements à notre disposition.

On sait combien les Espagnols aiment les fêtes et les cérémonies publiques : en Europe ils sont passionnés pour les combats de taureaux, en Amérique pour les courses à cheval. Depuis deux jours, ce dernier spectacle occupait toute la ville, qui me sembla changée en un vaste manége : une foule d'habitants des campagnes étaient accourus pour jouir de ce divertissement. Imaginez 3 à 400 cavaliers, masqués ou revêtus de costumes bizarres, courant, sans ordre, dans les rues, tantôt seuls, tantôt réunis en troupes nombreuses. Ici, plusieurs petits maîtres déguisés en mendiants, amusaient les spectateurs par le contraste des haillons dont ils étaient couverts, et du riche harnois des coursiers qui se déployaient sous eux ; là, un groupe de jeunes officiers faisaient voler la poussière. Plusieurs Français, mêlés avec eux, se faisaient aisément reconnaître à leur tournure semillante et légère. Leur aimable folie, variée sous mille formes différentes, répandait sur leur passage le rire et la gaieté. Plusieurs jeunes femmes entrèrent dans la lice; toutes remportèrent l'honneur de la course, tant par leur

maintien séduisant et gracieux, que par la vitesse de leur palefroi. Je doute que nos belles de Paris pussent le disputer aux amazones de Porto-Ricco, dans l'art de manier un coursier avec autant de grâces que de hardiesse. La vitesse de ces chevaux indigènes est étonnante : ce n'est ni le trot, ni le galop ordinaires, mais une sorte d'amble, un pas si précipité que l'œil le plus attentif ne peut suivre le mouvement de leurs pieds.

Les habitants de Porto-Ricco célèbrent par de semblables courses, les principales fêtes du calendrier romain, notamment celles de Pâques, Saint-Jean, Saint-Jacques, Saint-Mathieu. Dès la veille, un grand nombre de cavaliers se rendent dans la capitale, de tous les points de l'île. Les jeux commencent à midi précis, et continuent sans interruption jusqu'au soir. C'est un spectacle plaisant de voir les rues, les places remplies de coureurs au galop : les balcons, les portes, les toits même, occupés par des milliers de curieux. Vous entendez de toutes parts des ris, des provocations qui rappellent les plaisirs bruyants du carnaval. Le lendemain, la fête prend un caractère plus sérieux. Le gouverneur, suivi

des membres du cabilde (1), de l'officialité, de la noblesse, escorté par la garnison, tous à cheval et richement costumés, sort à neuf heures de la maison commune : le cortége parcourt gravement les principales rues, au son d'une musique guerrière, et se dirige ensuite vers la cathédrale, où l'on célèbre une messe solennelle. La cérémonie religieuse terminée, il revient dans le même ordre à la maison commune ; alors les courses de la veille recommencent, et durent jusqu'au soir. La nuit ne donne pas toujours le signal de la retraite. Le goût pour les cavalcades, généralement répandu dans l'île, dégénère souvent en folies, et occasionne des dépenses qui ruinent plus d'un père de famille. Tel colon, peu favorisé de la fortune, se prive, pendant six mois, de plusieurs jouissances ordinaires pour se distinguer à la course prochaine, par l'élégance de son costume et la richesse du harnois de son coursier.

Le séjour des villes convient peu à des naturalistes ; c'est à la campagne, c'est à l'entrée des forêts qu'ils doivent se fixer pour observer

(1) Administration municipale.

et recueillir à l'aise les plus belles productions du sol. Saint-Jean de Porto-Ricco, situé à l'extrémité d'une langue de terre, entre la mer et une rade, était peu propre au genre de travaux que nous devions entreprendre : le commissaire Paris, voyant la nécessité de nous procurer un logement ailleurs, obtint de M. O-daly, négociant irlandais, et propriétaire d'une habitation située à trois lieues de la ville, la permission, pour nous, d'y demeurer plusieurs mois.

Depuis deux jours, Baudin et mes collègues étaient rendus dans cette nouvelle demeure. Le 28 juillet, j'allai me réunir à eux. Un canot me transporta à l'extrémité de la rade qui reçoit les eaux du Porto-Nuevo. Je remontai cette rivière l'espace d'une lieue. Ses bords marécageux sont couverts de fougères, de lianes (1), de mangliers (*conocarpus erecta, C. racemosa* L.) et de paletuviers (*rhizo-*

(1) On donne indistinctement le nom de *lianes* à toutes les plantes sarmenteuses, grimpantes ou traînantes, dont les rameaux flexibles et très-longs, mais trop faibles pour se soutenir eux-mêmes, s'accrochent ou s'entortillent aux arbres voisins, et atteignent souvent une grande hauteur.

phora mangle L.). Les branches de cet arbrisseau sont la plupart refléchies vers la terre; elles s'y enracinent, et produisent de nouvelles tiges qui, à leur tour, implantent leurs bras flexibles dans la vase. Ces branches-racines sont ordinairement revêtues d'huîtres (*ostrea parasitica* L.) qui s'y attachent, et restent découvertes à la marée basse. C'est ce qui donne occasion de dire qu'en Amérique l'on cueille des huîtres sur les arbres. Après avoir mis pied à terre, je traversai un pâturage, au bout duquel se trouve l'habitation nommée *Saint-Patrice*, qui nous était accordée.

Toutes les habitations de Porto-Ricco se ressemblent, à quelques différences près, occasionnées par le goût, le luxe ou les moyens du propriétaire. La nôtre était composée d'une maison principale, construite en bois, et couverte en feuilles de cannes; d'un vaste hangar qui recouvre les moulins mis en mouvement par des bœufs, et qui servent à exprimer le suc des cannes nouvellement coupées; d'un autre, où ces mêmes cannes, après avoir été écrasées entre des cylindres de cuivre, sont déposées, sous le nom de *bagasses*, pour alimenter le feu des chaudières; d'un quatrième bâtiment construit en maçonnerie, et

qui contient la sucrerie, les alambics et le magasin. Les cases destinées au logement des nègres sont réunies sur trois lignes droites et parallèles.

Les naturalistes restèrent deux mois et demi à Saint-Patrice. Durant cet intervalle, chacun s'y livra courageusement, malgré les pluies et la chaleur, au genre de travaux qui lui était désigné.

Armés d'un fusil et d'un filet à papillons, le capitaine et Maugé parcouraient les campagnes pour chasser aux oiseaux et aux insectes. Riedlé, muni d'une boîte en fer-blanc et d'une pioche, cueillait des racines et des arbustes vivants. Ledru partageait ces occupations, et s'occupait spécialement des herbiers; la boîte de fer-blanc sur le dos et la serpette à la main, il s'enfonçait dans les forêts, ou suivait le cours des ruisseaux qui serpentent au milieu des prairies (1). *Gonzalès* esquissait, sur le

(1) Le sol gras et profond de Porto-Ricco offrait peu de découvertes à faire à *Advenier*. Le capitaine voulant utiliser les talents de ce jeune naturaliste, le chargea de passer à *Saint-Domingue* pour y étudier les mines précieuses qui enrichissent la partie orientale de cette colonie, et pour y

journal de Baudin, le dessein des oiseaux et des plantes qui, par leur rareté ou le brillant de leurs couleurs, méritaient les honneurs du pinceau. Souvent *Riedlé* ne pouvait apporter seul les jeunes arbres qu'il avait déracinés : alors ses collègues volaient à son secours; et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'ils parvinrent à transporter, du milieu des forêts, au jardin de Saint-Patrice, la fougère en arbre, le cocotier et les palmiers qui ornent maintenant les serres nationales de Paris.

Je me rappelle souvent avec plaisir les fatigues que nous éprouvâmes pour le transport de la fougère en arbre. Dans mes excursions au milieu des forêts de Saint-Patrice, j'avais découvert, à deux lieues environ de distance, un ravin sinueux, dont les bords étaient revêtus d'arbrisseaux entrelacés; le volume d'eau qui coulait avait peu de profondeur. Je n'hé-

---

mettre en ordre les papiers et collections du minéralogiste Giroust, récemment décédé. Ce dernier était l'un des naturalistes qui furent envoyés dans cette île, en 1795, par le directoire exécutif. *Voyez* une note instructive sur cette expédition. (*Magasin encycl.*, 1re *année*, *tom.* 5.)

sitai pas à y descendre; et, à l'aide de mes bottes, j'en remontai le cours l'espace d'une demi-lieue. Ce sentier me conduisit dans un marais rempli d'une immense quantité de plantes appartenant à la famille nombreuse des fougères, et du milieu desquelles s'élevait un grand nombre d'espèces qui ont mérité, par leur port, le nom de fougères en arbre (*polypodium arboreum*, *P. spinosum* L.).

De retour à Saint-Patrice, j'appris au capitaine la découverte que j'avais faite, et le lendemain nous nous transportâmes tous au lieu indiqué, avec les instruments nécessaires, pour arracher de la vase la plus belle des fougères, dont le choix fut laissé à Baudin; mais l'opération n'était pas facile. Il nous fallut d'abord élever, au pied de la plante, une digue pour vider l'eau qui baignait ses racines; ensuite, tandis que le capitaine et Riedlé, la pioche à la main, arrachaient la fougère, Maugé et moi nous dégagions ses feuilles délicates, entrelacées avec celles des arbrisseaux voisins. L'opération terminée, mes trois compagnons chargèrent la fougère sur leurs épaules, tandis que je marchais en avant pour leur faire jour, le sabre à la main, au travers des lianes qui embarrassaient les sentiers.

Cependant l'équipage resté à bord ne demeurait point oisif. Les officiers Laroche et Gaumond dirigeaient, d'après les instructions de Baudin, les travaux nécessaires pour l'armement *du Triomphe* et pour notre retour en Europe. Le charpentier préparait des mâts et des vergues de rechange ; il sciait en deux les mauvaises bariques, vides d'eau, et en formait des caisses destinées à recevoir nos plantes vivantes. Le pilote, le calefat, le voilier s'occupaient de travaux relatifs à leur état ; le contre-maître faisait remplir d'eau douce les bariques saines pour la consommation de l'équipage ; l'aide-commissaire présidait aux achats des denrées, et préparait ses comptes.

Tous les jours, un canot expédié par les officiers traversait la rade, remontait la rivière du Porto-Nuevo, nous apportait des provisions de bouche, des dépêches, et reportait *au Triomphe* les ordres du capitaine. Cet heureux emploi du temps préservait l'équipage de l'ennui, et l'arrachait aux désordres qu'entraîne l'oisiveté.

Mon cœur, depuis six jours, goûte les douceurs de l'amitié. J'ai revu le respectable West, de Sainte-Croix ; cet excellent Danois qui m'avait reçu chez lui avec tant d'affabilité,

est venu à Porto-Ricco pour affaires qui intéressent son gouvernement. Avec quelles étreintes j'ai serré mon ami dans mes bras! avec quel plaisir nous avons fait ensemble des excursions botaniques dans les forêts voisines de notre habitation!

CHAPITRE XXI.

Voyage du Botaniste à Faxarde. — Route agréable de Cangrexos à Loysa. — Description de Faxarde.

Depuis deux mois et demi, je parcourais les environs de Saint-Patrice à quatre ou six lieues de distance, pour en connaître les productions végétales. J'étais curieux de visiter d'autres cantons de l'île, et surtout quelques anneaux de cette chaîne de montagnes qui la traverse dans toute sa longueur.

Baudin, désireux comme moi de se fixer ailleurs, me chargea de faire une reconnaissance jusqu'au village de Faxarde, situé à la côte orientale de l'île, à quatorze lieues de Saint-Jean, afin d'y chercher quelque logement convenable à notre genre d'occupations.

Je partis le 5 novembre, accompagné d'un guide et muni de lettres pour quelques colons, auxquels je me proposais de demander, chemin faisant, l'hospitalité.

Lorsque nous eûmes dépassé les fortifications avancées de la ville, et marché pendant

une heure sur un terrain sablonneux, couvert d'acacies (*mimosa*), de chrysobalans (*chrysobalanus icaco* L.), de jacquiniers (*jacquinia armillaris* L.), d'acajous (*anacardium occidentale* L.), et autres arbustes, nous arrivâmes à l'embouchure de *Cangrexos*, petite rivière qui se décharge dans un golfe devenu célèbre depuis que les Anglais y ont opéré leur infructueux débarquement le 17 avril 1797 (1). Il n'y a là ni pont, ni barque pour la commodité du voyageur; nous fûmes obligés de franchir cette bouche dangereuse, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et de diriger nos chevaux sur les récifs qui séparent la mer de la rivière; l'Océan bat avec fureur cette espèce de digue naturelle enfoncée d'un mètre sous l'eau. Chaque lame soulevait nos montures qui ne marchaient qu'en tremblant, et le sommet des flots, réduit en pluie par un vent de nord assez violent, s'élançait au-dessus de nos têtes.

Les habitants de Cangrexos, presque tous nègres ou mulâtres, ont acheté, par leur in-

---

(1) Voyez le récit de cet événement, ch. 18.

dustrie, la liberté dont ils jouissent. Quoique fixés sur un sol maigre, ils y cultivent avec succès beaucoup de fruits et de légumes pour la consommation de Saint-Jean. Ce village compte 180 maisons, et environ 700 habitants.

Le territoire de cette commune est en partie inondé par un lac d'eau salée et poissonneux, dont les bords sont revêtus, en plusieurs endroits, de mancenilliers (*hippomane mancinella* L.).

De la rivière de Cangrexos jusqu'à celle de Loysa, quatre lieues plus loin, la route est une des plus agréables de l'île. Dessinée sur les bords de la mer, entre deux ceintures d'arbrisseaux toujours verts et impenétrables aux rayons du soleil, elle ressemble à ces allées tortueuses de nos bosquets, dont l'ombrage et la verdure offrent à l'ami des champs une promenade agréable.

Nous traversâmes, sans mettre pied à terre, le joli village de Loysa, qui comptait, en 1778, 1402 habitants et 103 maisons; il est situé près l'embouchure de la rivière qui porte ce nom. Pendant trois heures, nous continuâmes de marcher, près des rivages de la mer, sur un terrain sablonneux, au milieu de vastes sa-

vannes (1) couvertes, en plusieurs endroits, de *palmiers*, de *comoclades* (*comocladia integrifolia*, *Com. dentata* L., *C. ilicifolia* Sw.), de *raisiniers* (*coccoloba uvifera*, *excoriata* L., *C. diversifolia*, *nivea* Jacq.), d'*ananas*, d'*orangers*, de *bananiers*.

Le sol devient plus gras et plus couvert, à mesure que l'on s'éloigne de la côte pour s'enfoncer dans les terres; les chemins sont aussi moins commodes. Nous fûmes souvent obligés de franchir des montagnes revêtues de beaux arbres; mais les routes sont quelquefois si rapides et si mauvaises, que nos chevaux, quoique habitués à ces sentiers, chancelaient à chaque pas, et menaçaient de nous ensevelir dans la boue.

Ces difficultés proviennent de l'humidité continuelle du sol, entretenue par l'ombrage des branches qui pendaient sur nos têtes, et de l'inconcevable négligence des habitants qui, lorsqu'ils ont besoin de se frayer un sentier dans les forêts, se contentent d'abattre les arbres qui leur nuisent, sans se mettre en peine de la direction que ces arbres prennent en tombant; nous fûmes arrêtés vingt fois par

(1) Nom donné aux pâturages du pays.

d'énormes troncs, couchés en travers de la route, et qui resteront là jusqu'à ce que l'action des météores les ait réduits en poussière. Enfin, nous arrivâmes à Faxarde un peu avant le couché du soleil.

J'avais une lettre de recommandation pour don Joseph XXX, riche colon, depuis longtemps fixé dans cette partie de l'île. J'éprouvai de sa part la meilleure réception. Sa maison est construite au sommet d'un monticule, au pied duquel coule un ruisseau. De cette élévation, la vue plonge sur une vaste savanne qu'embellit une verdure éternelle, partagée en prairies ou en champs de cannes, du milieu desquels s'élèvent çà et là d'autres monticules isolés couverts d'arbres forestiers et de *cafiers;* quelques cabanes disséminées dans la plaine, ou sur les flancs des collines, animent ce joli paysage.

C'est là que j'ai passé huit jours, livré tour-à-tour aux plaisirs de la société, de la chasse et de la botanique. Don Joseph m'accompagnait souvent dans mes herborisations, qu'il dirigeait vers les lieux les plus favorisés de Flore. J'employais ces promenades à lui faire des questions sur les productions et le commerce de cette partie de l'île.

Le lendemain de mon arrivée, et après un

déjeûné frugal, composé de café, de cassave, de lait et de cocos, suivant l'usage du pays, mon hôte me conduisit au bourg de Faxarde, bâti circulairement autour d'une grande place. En 1778, on y comptait 1444 habitants, 151,000 têtes de bétail et 254 maisons. Depuis cette époque, la population de ce village et ses produits ont presque augmenté de moitié. Son territoire, fertile et bien arrosé, rapporte beaucoup de café, de riz, de tabac, de maïs; on y cultive maintenant avec succès le cotonier et la canne à sucre. De là, nous suivîmes pendant une heure le cours de la rivière. Parvenus à l'embouchure, nous grimpâmes sur les rochers qui bordent la route : là, assis à l'ombre d'un palmier, je contemplais avec plaisir l'élément terrible dont les flots se brisaient à mes pieds sur les pointes des récifs, et s'élançaient en longs jets écumeux.

La côte orientale de Porto-Ricco présente beaucoup de hachures et de sinuosités profondes; tous les angles qui la dessinent ont été creusés par l'impulsion constante des flots et des vents alisés : ces parages sont dangereux à cause du grand nombre d'îlots que la nature y a semés sur un espace d'environ douze lieues carrées. On en compte plus de

cinquante : tous servent au commerce interlope. Ces îlots ne peuvent être fréquentés que sur des barques légères. Les côtes en sont très-poissonneuses. On y voit une grande variété d'oiseaux.

CHAPITRE XXII.

Forêts de Layvonito. — Dona Francisca. — Bal champêtre. — Joli bosquet. — Retour à Saint-Jean.

Je ne pus découvrir à Faxarde d'habitation convenable pour les naturalistes de l'expédition ; et je partis de ce village le 11 novembre, accompagné d'un guide que me fournit don Joseph ; mais au lieu de suivre la route ordinaire qui conduit à Saint-Jean, je pris à gauche le sentier des forêts, afin de m'approcher des hautes montagnes de Layvonito, fameuses par les cascades, les sites pittoresques et les arbres précieux qu'on y trouve. Après cinq heures de marche, j'arrivai à leur pied. Mon guide marchait en avant dans la forêt, conduisant nos deux chevaux à la main ; je le suivais, m'écartant çà et là pour cueillir des fleurs, et je m'arrêtais fréquemment pour admirer les beautés de ces lieux sauvages.

Quelle fraîcheur délicieuse sous ces arcades de verdure ! Le sentier que nous suivions était bordé d'arbres d'une hauteur et d'un volume

extraordinaires, parmi lesquels je distinguai le figuier à feuilles de laurier (*ficus laurifolia* Lam., Dict. 9.) Ses racines peu profondes, mais horizontales et comme couchées sur terre, soutiennent un énorme tronc pyramidal de sept à neuf mètres de hauteur, sur deux environ de diamètre. Sa tête, couronnée de feuilles lancéolées et du plus beau vert, domine presque tous les arbres qui l'entourent. De l'aisselle de ses branches, sortent de nouveaux rameaux très-droits, d'un jaune chagriné, qui viennent s'implanter en terre. Le figuier ainsi appuyé sur sa base, par de longs bras qui imitent les galhaubans d'un mât de vaisseau, brave impunément les tempêtes.

Tournefort dans les Pyrénées, Jussieu au Pérou, et Linnæus en Laponie, livrés à l'étude charmante de la botanique, oubliaient de boire et de manger..... Ici, arrêté par mille tableaux que la nature m'offrait à chaque pas, je perdis ma route, et m'égarai. Occupé tout entier du plaisir de cueillir des fleurs, je ne m'apercevais pas que le soleil était déjà aux deux tiers de sa course.... Mais bientôt un nuage épais voile l'horizon, un vent de sud-est, précurseur des orages, souffle à ma

gauche : j'entends les cris des perroquets qui abandonnent la plaine, et se réfugient dans la forêt.... Tout à coup, une pluie froide tombe par torrents.... Je cherchai inutilement un tronc d'arbre creux qui pût me servir d'abri ; dans un instant je fus inondé.... J'appelai en vain mon guide.... j'ignorais où j'étais, et quelle route je devais prendre : la crainte de passer la nuit dans ces bois, au milieu des chiens sauvages qu'on y rencontre quelquefois, augmentait mon inquiétude. Pour comble d'infortune, j'étais sans vivres, sans manteau, sans linge de rechange ; tout était entre les mains du guide.... Au bout d'une heure, l'orage cessa. J'avais heureusement sur moi des armes à feu ; j'en fis plusieurs décharges pour rallier mon conducteur. Ce pauvre mulâtre me cherchait depuis long-temps ; enfin il entendit le signal de ma détresse, et accourut à mon secours.

Cependant la nuit approchait ; nous étions à quatre lieues de distance du village le plus voisin. Au sortir de la forêt, je ne découvris qu'une vaste plaine, et n'y aperçus pas une seule cabane.... Mon guide me dit alors : Derrière ce rideau de bananiers qui borde notre horizon, il y a une habitation ; c'est le seul asile

où nous puissions passer la nuit... Allons-y... Nous marchâmes à petits pas, tant les routes étaient mauvaises. Nous arrivâmes enfin à la maison de don Benito**, située près des bords de la Loysa. Je me mourais de fatigue et de froid, à peine avais-je la force de parler.

Généreuse hospitalité, vertu de nos ancêtres, qu'on retrouve encore chez les peuples qui ont conservé des mœurs simples et chez les hommes sensibles aux besoins de leurs semblables, je goûte tes douceurs dans la maison de l'hôte bienfaisant qui m'a offert un asile!.... Don Benito, apprenant que je voyageais par ordre du gouvernement français, avec l'agrément de la cour de Madrid, m'invita à rester chez lui plusieurs jours; il m'annonça que cette partie de l'île était enrichie de tous les dons de Flore. Déjà je lui faisais cent questions sur les plantes, les oiseaux qu'on y trouve, et me promettais, pour les jours suivants, des excursions agréables au milieu des forêts, lorsqu'on vint annoncer qu'on avait servi... « Venez, me dit-il; un repas frugal nous attend, et si vous n'y trouvez pas la somptuosité de vos tables d'Europe, vous en serez dédommagé par la salubrité des mets simples que vous offre

l'amitié... Nous entrâmes dans le salon à manger... Deux enfants, vêtus à la créole, folâtraient autour de la table... Appelez dona Francisca, dit le père. Quelle fut ma surprise de voir à l'instant paraître une jeune Espagnole âgée à peine de 16 ans, plus belle et plus fraîche qu'aucune de celles que j'avais vues en Amérique!

De longs cheveux noirs et bouclés flottaient sur ses épaules; elle portait pour coiffure un mouchoir jaune, rayé de bleu, négligemment roulé autour de sa tête, dont le bord antérieur traçait sur son front une courbe inclinée. Elle avait pour vêtement une robe blanche de coton, serrée au-dessous du sein, et dont les manches courtes laissaient voir à nu deux bras d'albâtre... mais sa beauté est au-dessus de mes faibles couleurs... Comment peindre le feu de ses yeux, les traits fins et réguliers qui dessinaient sa figure, le coloris de son teint, sur lequel la nature avait semé toutes les roses du printemps... cette taille svelte et légère, et ces formes arrondies par l'Amour, qui se prononçaient!.. Un air de candeur et d'ingénuité embellissait encore cette charmante personne, dont la vue me fit tressaillir.

Excusez la timidité de ma fille, me dit don Benito**; elle n'est pas accoutumée à voir des étrangers. — Cette timidité même, répondis-je, fait l'éloge de mademoiselle ; sa beauté est bien plus séduisante sous le voile de la modestie.— A ces mots, que je ne pus prononcer sans émotion, dona Francisca rougit, et, les yeux baissés, se mit à table entre son père et moi. Le voisinage de cette belle fille, le toucher seul de sa robe, électrisaient mes sens ; chaque mouvement de son corps, chaque mot de sa bouche portaient dans mon ame un délire involontaire; jamais position d'un convive ne fut plus pénible que la mienne... Don Benito** me faisait mille questions sur la France, sur la révolution, sur le héros vainqueur de l'Italie; mais, occupé entièrement de la belle Francisca, je ne voyais, je n'entendais qu'elle, et mes réponses aux demandes réitérées du père, portaient fréquemment l'empreinte du désordre et du trouble de mes idées.

Le lendemain, je congédiai mon guide de Faxarde, don Benito ayant eu l'honnêteté de m'en promettre un autre pour achever mon voyage. — Adieu tous mes projets d'herborisation sur les bords de la Loysa... J'avais

revu dona Francisca plus fraîche encore et plus séduisante que la veille. « J'oublie à vos côtés, lui dis-je en l'abordant, les plaines et les forêts de ce pays; en vain y chercherais-je des fleurs plus vermeilles que celles de votre teint. J'apprécie trop les instants que vous me permettez de passer auprès de vous, pour en dérober un seul au bonheur de vous voir. »

Francisca connaissait quelques airs de nos meilleures chansons, et les exécutait sur la guitare avec autant de grâce que de justesse : je l'accompagnais de la voix, et j'admirais alors le mouvement alternatif de son sein, le corail de ses lèvres.... ma bouche, légèrement avancée, respirait son haleine...

J'employai les jours suivants à visiter les plantations en cannes, en cafiers, les ateliers de mon hôte. Quelle différence, me disais-je, entre cette habitation et plusieurs de celles que j'ai vues jusqu'à ce jour !... Là, un maître avide et cruel tient sans cesse la verge de la tyrannie, et souvent la hache de la mort, sur la tête de ses malheureux nègres; ici, ces Africains n'ont que le nom d'esclaves, sans en porter les chaînes : bien vêtus, bien nourris, d'une santé robuste, ils travaillent avec

zèle pour un colon bienfaisant, qui double ses profits en ménageant leurs sueurs.

Pendant mon séjour chez don Benito**, je fus témoin d'un bal que donnait l'économe de l'habitation, pour célébrer la naissance d'un premier enfant. L'assemblée était composée de 40 à 50 créoles des environs, de l'un et de l'autre sexe. Quelques-uns étaient venus de six lieues; car ces hommes, ordinairement indolents, sont passionnés pour la danse. Le mélange de blancs, de mulâtres et de nègres libres, formait un groupe assez plaisant : les hommes en pantalon et veste d'indienne, les femmes en robes blanches, avec de larges colliers d'or; tous la tête ceinte d'un mouchoir peint et couverte d'un chapeau rond galonné, exécutèrent successivement des danses nègres et créoles (1), au son

(1) La *chicca* et la *calenda*, danses voluptueuses, un peu lascives. *Voyez* le tableau que Pernetty en a tracé. Voyage aux îles Malouines, tom. 1, pag. 279 (*).

(*)Le voyage de Pernetty étant déjà ancien et assez peu lu, on ne sera pas fâché de trouver ici la description que ce père bénédictin fait de la *calenda*.

« Il y a cependant une danse fort vive et fort

de la guitare et du tambourin, nommé vulgairement *bamboula*.

---

lascive qu'on danse quelquefois à Monte-Video ; on l'appelle *calenda*, et les nègres aussi bien que les mulâtres, dont le tempérament est embrasé, l'aiment à la fureur.

» Cette danse a été portée en Amérique par les nègres du royaume d'Ardra sur la côte de Guinée. Les Espagnols la dansent comme eux dans tous leurs établissements de l'Amérique, sans s'en faire le moindre scrupule. Elle est cependant d'une indécence qui étonne ceux qui ne la voient pas danser habituellement. Le goût en est si général et si vif, que les enfants même s'y exercent dès qu'ils peuvent se soutenir sur leurs pieds.

» La calenda se danse au son des instruments et des voix. Les acteurs sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, et les hommes vis-à-vis des femmes. Les spectateurs font un cercle autour des danseurs et des joueurs d'instruments. Quelqu'un des acteurs chante une chanson dont le refrain est répété par les spectateurs, avec des battements de mains. Tous les danseurs tiennent alors les bras à demi levés, sautent, tournent, font des contorsions du derrière, s'approchent à deux pieds les uns des autres, et reculent en cadence jusqu'à ce que le son de l'instrument ou le ton de la voix

On avait préparé, dans un appartement voisin, un dessert composé de crême, de café, de syrop, de cassave, de confitures et de fruits : c'étaient des ananas, des poires-

---

les avertisse de se rapprocher. Alors ils se frappent du ventre les uns contre les autres, deux ou trois fois de suite, et s'éloignent après en pirouettant pour recommencer le même mouvement, avec des gestes fort lascifs, autant de fois que l'instrument ou la voix en donne le signal. De temps en temps ils s'entrelacent les bras, et font deux ou trois tours en continuant de se frapper du ventre, et en se donnant des baisers, mais sans perdre la cadence.

» On peut juger combien notre éducation française serait étonnée d'une danse aussi lubrique. Cependant les relations de voyages nous assurent qu'elle a tant de charmes pour les Espagnols même de l'Amérique, et que l'usage en est si bien établi parmi eux, qu'elle entre jusque dans leurs actes de dévotion : ils la dansent dans l'église et dans leurs processions ; les religieuses même ne manquent guère de la danser la nuit de Noël sur un théâtre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille qu'elles tiennent ouverte pour faire part de leur spectacle au peuple. Cette calenda sacrée n'est distinguée des profanes que parce que les hommes ne dansent pas avec les religieuses. » (S.)

avocat, des pommes d'acajou, des sapotilles, des cocos murs ou en lait. Dans ce dernier état, le cocos présente une boisson délicieuse : au lieu d'amande, qui n'est pas encore formée, il offre une liqueur blanche, semblable pour le goût à du lait sucré. Les confitures étaient une marmelade sucrée, de goyaves, d'oranges, de calebasses, d'abricots-mamei et de papayes.

Le lendemain, don Benito** me proposa une promenade avec sa famille. Il me conduisit dans un bosquet écarté, et me dit en y entrant : « Voici un temple champêtre dont » la nature a posé les fondements, et auquel » mes faibles mains ont ajouté quelques déco- » rations ». J'admirai la disposition ingénieuse de cette jolie retraite.

A peu de distance de la rivière, au pied d'un monticule couronné des plus beaux arbres de l'île, cet industrieux colon a planté des arbustes qui forment, par leur réunion, une grotte où l'on respire toujours la fraîcheur. Les fleurs écarlates de la poincillade élégante, des erythrina, du clitoria multiflore, contrastent avec celles du franchipanier blanc, des câpriers, du brunsfelsia, de la bignone blanc de lait; le jaune du parkinsonia, des

échites, des æschinomènes, fait ressortir le violet des geoffræa et de quelques liserons; des lianes d'un port agréable, telles que l'abrus, plusieurs espèces de bignones, de dolichs et de grenadilles, serpentent autour de ces arbrisseaux, et leurs rameaux entrelacés forment des guirlandes et des festons qui ajoutent à l'agrément de ce paysage. « Depuis que j'ai quitté l'Europe, me dit » don Benito**, je viens fréquemment dans » ce lieu solitaire adorer l'Éternel, et pleu- » rer la mort d'une épouse chérie, dont Fran- » cisca est la vivante image. »

Nous revînmes à la maison par une allée de bananiers, qui se prolongeait entre un champ de cannes à sucre et une colline couverte de cafiers.... Le père, une serpette à la main, marchait en avant, escorté de ses jeunes filles, qui folâtraient avec lui : Francisca restait en arrière.... je lui offris le bras, et pressai légèrement sa main contre mon cœur. Nous passâmes sous les branches d'un érithrina, nommé *arbre immortel;* une gerbe de fleurs, du plus beau rouge, pendait à nos côtés.... je la cueillis.... Francisca me permit de l'attacher sur son sein.... « Ma belle amie, lui dis-je, l'incarnat de vos

» joues imite le pourpre de cette fleur, dont » le nom est l'emblême de mes sentiments » pour vous. Que je suis malheureux de vous » avoir connue, puisqu'un devoir rigoureux » m'appelle ailleurs, et que les rives fortu- » nées de la Loysa fuiront pour jamais, peut- » être, loin de moi ! » Mes genoux fléchis- saient, j'allais tomber à ses pieds, lorsque ses sœurs revinrent en courant sur leurs pas, nous inviter à partager leurs jeux.

Je pris congé de mes généreux hôtes, le 18 novembre, et leur exprimai tour-à-tour ce que la reconnaissance et l'amitié me dictaient de plus éloquent; j'étais attendri jusqu'aux larmes en me séparant d'eux. Don Benito** me combla d'honnêtetés, et n'eut pas de peine à me faire promettre de le visiter fréquemment à la ville, où il se proposait de retourner bientôt. Francisca, les yeux baissés, gardait un profond silence; mais elle tenait à la main les fleurs d'érithrina que je lui avais données, et affectait d'en respirer l'odeur.

J'étais trop occupé de cette aimable famille pour songer à rien autre chose, pendant la route, qu'au chagrin de m'être séparé d'elle. Toute la journée, je chevauchai

tristement à la suite de mon guide, qui m'adressait en vain la parole, pour me faire observer tantôt la hauteur majestueuse des forêts dont nous suivions les sentiers, la beauté des fleurs qui pendaient sur nos têtes, tantôt la construction singulière de quelque cabane, dans la plaine.... Je portais Francisca dans mon cœur, le reste de la nature était mort pour moi.... et j'arrivai à Saint-Jean, sans avoir pour ainsi dire quitté les bosquets de la Loysa.

Baudin attendait mon arrivée pour quitter Saint-Patrice, et fixer son domicile dans un autre quartier de la colonie. D'après mon rapport, il accepta l'invitation d'un riche propriétaire de Porto-Ricco, don Fernando Cassado, qui lui avait offert son habitation de Cannovana, située dans la commune de la Loysa, au pied des montagnes. Il s'y établit avec mes collègues Maugé et Riedlé, et y resta pendant quatre mois, occupé de travaux relatifs à l'histoire naturelle.

Durant cet intervalle, je demeurai à Saint-Jean, dans la maison du docteur Raiffer, mon ami, pour veiller à la conservation des herbiers, à celle des plantes vivantes déposées à l'hôtel de la poste, et pour rétablir ma santé.

Depuis mon retour de Faxarde, je traînais à Saint-Patrice une vie languissante : des courses trop multipliées au milieu des forêts et des savannes marécageuses, achevèrent bientôt d'altérer ma santé. Le 7 janvier 1798, je fus atteint d'une fièvre intermittente-gastrique, qui se manifesta par des symptômes alarmants. Tout mon corps se couvrit d'éruptions jaunâtres et exanthématiques, épaisses de 3 centimètres et larges de plus d'un décimètre. J'étais maigre, sans appétit; l'estomac ne faisait plus ses fonctions. Dans cet état, le capitaine me fit transporter en ville, chez le docteur Raiffer. Je dus le rétablissement de ma santé à ce médecin, qui me prodigua pendant 20 jours tous les secours de l'art et les soins d'un ami zélé.

De Saint-Jean, je fis plusieurs excursions plus ou moins prolongées, en d'autres parties de l'île, à l'effet de continuer mes recherches sur l'histoire naturelle et la statistique de cette belle colonie. Le marché de Porto-Ricco est approvisionné tous les jours par des pirogues, qui descendent les rivières de la côte du nord, et viennent décharger, au port, des volailles, des fruits, des légumes. J'accompagnais souvent, à leur retour, les con-

ducteurs de ces pirogues, et remontais avec eux, tantôt la rivière de Bayamon ou de Foa, tantôt celle de la Vega et de Manaty. Parvenu à 20 ou 25 kilomètres dans l'intérieur de l'île, je mettais pied à terre sur quelque habitation, où l'on s'empressait de m'offrir l'hospitalité ; et, après avoir parcouru les environs, je revenais par la même voie au port, chargé d'une ample moisson de plantes. Ces excursions ont enrichi mes herbiers, et m'ont fait connaître l'intérieur de l'île avec les mœurs des habitants.

CHAPITRE XXIII.

Position géographique de Porto-Ricco. — Description de la ville capitale. — Fortifications. — Rade. — Notice sur les autres paroisses.

Porto-Ricco est très-mal figuré, et, pour ainsi dire, méconnaissable sur les cartes de Mercator, 1623, — Samson, 1657 et 1697 (1), — Jaillot, 1703 — et Vankeulen (2). — Jefferys a rectifié beaucoup d'erreurs, mais il en a

(1) Il place la ville de San-German au port de l'Aguadilla.

(2) Atlas, Amsterdam, 4 vol. in-fol., 1720 et ann. suiv. Les positions de Porto-Ricco, fixées par ce géographe, se trouvent sur ses cartes cotées n^os 20, 29, 32; elles sont très-inexactes. Les deux baies de *Guanica* et de *Guayanilla*, que l'Océan a creusées au sud-est de cette île, sont à peine indiquées; celle de Saint-Jean est trop grande; enfin, Vankeulen ne figure point la Loysa, et indique une baie profonde, qui n'existe pas, là où cette rivière, la plus considérable de Porto-Ricco, a son embouchure.

commis plusieurs (1). Les positions données par Soto-Mayor (2) ont été copiées dans Robert de Vaugondy qui écrivait à une époque (1753) où la géographie des Antilles était très-incertaine. Je n'ai pas cru devoir les citer.

D'Anville (3), Bellin (4), Bonne (5), Gu-

---

(1) The west indian atlas, 1775, in-fol. Ce géographe (Carte des Antilles, n° 41) donne trop de profondeur aux golfes qui sillonnent la côte du sud-est.

(2) Historia geographica civil y politica de la isla de San Juan Bautista de Puerto-Rico. Madrid, 1785, in-8°.

(3) Carte de l'Amérique septentrionale, 1746.

(4) Carte réduite du golfe du Mexique et des îles de l'Amérique, 1749, dans son hydrographie française, Paris, 1756. — Atlas maritime, 1764, tom. 1^er, carte 75. Dans cette dernière, Bellin place Saint-Jean trop à l'est, San-German trop à l'ouest, et figure mal l'entrée des deux baies de Guanica et de Guayanilla.

(5) Atlas pour l'histoire philosophique de Raynal, 1780, et atlas de l'Encyclop. méthod., 1787.

thrie (1), etc., l'ont tracée sur une échelle trop petite.

La meilleure carte de Porto-Ricco est celle de Thomas Lopez (2), publiée en espagnol sur une échelle de six lignes environ par lieue marine. Nous devons aussi à don Cosme de Churruca, officier de la marine d'Espagne, un plan exact de la ville et de la rade de Saint-Jean (3); celui qui est figuré dans Bellin lui est bien inférieur (4).

---

(1) Géographie moderne, trad. par Walkenaer. Atlas, 1804, carte 35.

(2) Mappa topografica de la isla de San-Juan de Puerto-Rico, y la de Bieque con la division de sus partidos. Madrid, 1791 (*).

(3) Plano geometrico del puerto capital de la isla de Puerto-Rico levantado en 1794 (se trouve dans la) colleccion de cartas de America publicadas por la direccion de trabajos hidrograficos. Madrid, 1780. — Grand atlas composé de 15 cartes. Il a été gravé en l'an 10, à Paris, par ordre du ministre de la marine.

(4) Atlas maritime, 1764, carte 76.

(*) Dans cette carte, qui est gravée dans cet ouvrage, les sondes indiquées sont de deux vares castillanes, c'est-à-dire d'environ six pieds français.

Les sondes marquées en chiffres romains sont prises de la carte espagnole des Antilles, dressée en 1799, sous le ministère de D. Juan de Langara. (S.)

Malgré les observations de plusieurs voyageurs astronomes, et les travaux des géographes modernes, la position des principaux caps de Porto-Ricco n'a point été, jusqu'à ce jour, déterminée avec une précision invariable.

Cette île, l'une des grandes Antilles, et dont la forme présente à peu près un parallélipipède, ou quadrilatère oblong, est bornée au nord-est par le cap Saint-Jean; à l'est-nord-est, par celui de *Pinero;* au sud-est, par la pointe de Saint-François, ou de *Malaspaqua;* au sud-ouest, par celle nommée *Cabo-Roxo;* au nord-nord-ouest, par le cap *Boriquen,* et au nord-ouest, par celui de l'*Aiguade.*

Chacun de ces promontoires n'occupe qu'un point sur le globe; mais ce point varie beaucoup, en longitude et en latitude, sous la plume des géographes modernes les plus accrédités: on en jugera par le tableau suivant.

Le cap Saint-Jean, ou pointe du nord-est, gît,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda.	68° 2' 30".	
Bonne.	67° 41'	. . . 18° 35' 5"
Tomas Lopez.	311° 5' 25" de long. orientale du méridien de Ténériffe, répon-	

dant, pour celui de Paris, à 67° 54' 35" — 18° 40' 11".

Carte de l'Océan atlantique de 1792, 68° 11' 25" — 18° 29'.

Connaissance des temps, an 15, 67° 55' 30" — 18° 24'.

Plus grande différence: en longitude, 20' 35"; et en latitude, 16' 11".

Le cap *Pinero* n'est figuré exactement que sur la grande carte de Tomas Lopez. Les autres géographes, loin d'en faire mention, indiquent une baie là où l'Océan a dessiné un promontoire; ce cap forme une saillie, sur la côte orientale, d'environ 8' à l'est du méridien, passant par le cap Saint-Jean.

Cap Saint-François, ou pointe du sud-est,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda.	68° 9' 30" . .	18° 9'
Bonne.	67° 49' . .	18° 11' 8"
Tomas Lopez.	310° 59'=68° 1'. .	17° 50' 55"

Différence en longit. 20' 30"; et en latit. 20' 13".

Cabo-Roxo, ou pointe du sud-ouest,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda.	69° 50' 30" . .	18° 5'

Bonne. . . . . 69° 33' 1" . . 18° 6' 2"
Tomas Lopez. 309° 20' 36" = 69° 39' 30"
17° 55' 3".
Connaissance des temps, an 15, 69° 29' 30"
17° 56'.
Différence en longit. 21'; et en latit. 10' 59".

Cap de l'*Aiguade*, ou pointe du nord-ouest,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda.	69° 57' 10" . .	18° 31' 40"
Bonne.	69° 39' 8" . .	18° 33'
Soto-Mayor .	309° 30'	18° 45'
Tomas Lopez.	309° 5' 30" = 69° 54' 30",	18° 30' 20".
Carte de l'Océan atlant.	69° 38',	18° 31' 30"
Connaissance des temps, an 15,	69° 25' 4"	18° 27' 20".

Différence en long. 32' 6"; et en latit. 17' 40".

Le cap *Boriquen* termine, à l'ouest, la ligne à peu près horizontale que forme le côté septentrional de Porto-Ricco. Il est plus nord de 6', et moins occidental de 8' 30" que le cap de l'*Aiguade*.

Entre les diverses autorités que nous venons de citer, l'opinion des rédacteurs de la *Connaissance des temps* mérite la préférence.

Quant à la pointe sud-est de Porto-Ricco, que ces derniers savants n'ont pas déterminée, on doit la placer à 45' plus au sud que celle du cap Saint-Jean, l'île ayant dans cette partie 15 lieues du nord au midi, et à 93' plus à l'est que *Cabo-Roxo*, l'île ayant 31 lieues de longueur dans cette direction. Or (Connaissance des temps, an 15), le cap Saint-Jean est à 18° 24' latitude, et Cabo-Roxo à 69° 29' 30" de longitude. Le cap Malaspaca, ou du sud-est, gît donc par 67° 58' 30" et 17° 39'.

RÉSUMÉ.	LONGITUDE.	TALITUDE.
Cap nord-est ou de Saint-Jean. .	67° 55' 30". .	18° 24'
Pointe est-nord-est ou de Pinero.	67° 47' 30"	
Cap sud-est, Saint-François ou de Malapasqua. . .	67° 58' 30". .	17° 39'
Cap sud-ouest ou Cabo-Roxo . . .	69° 29' 30". .	17° 56'
Cap de l'Aiguade ou ouest-nord-ouest.	69° 25' 4". .	18° 27' 20"
Cap Boriquen ou nord-nord-est . .	69° 16' 34". .	18° 33' 20"

On sait qu'une minute de degré terrestre est égale à un mille ou à un tiers de lieue marine.

Porto-Ricco est partagé, dans sa plus grande dimension, par une chaîne de hautes montagnes, dont quelques anneaux s'étendent, au nord et au sud, jusqu'à la mer : ces différentes ramifications couvertes de forêts renferment, dans leurs intervalles, des plaines fertiles et arrosées par plus de cinquante ruisseaux ou rivières. Quatre de ces dernières sont navigables jusqu'à deux lieues et plus au - dessus de leur embouchure. Cette cordillière est dominée à l'est par les montagnes de Loquillo; au sud, par celles de Layvonito, dont le sommet très - élevé est fréquemment couvert de neige. On découvre de fort loin en mer ces deux pitons qui servent de point de ralliement aux navires allant d'Europe au golfe du Mexique.

La plus grande longueur de cette île, est et ouest, depuis le cap Pinero jusqu'à celui de l'Aiguade, est de 40 lieues $\frac{2}{3}$, et sa plus grande largeur de 15 depuis le cap Saint-François au sud jusqu'à l'embouchure de la petite rivière Sabana au nord. Elle a environ 120 lieues de circonférence et 720 de superficie.

Saint-Jean, capitale de Porto-Ricco, est situé sur la côte nord à l'extrémité occidentale d'un îlot qui comprend en longueur 2 milles maritimes $\frac{1}{2}$ de l'est à l'ouest, sur $\frac{1}{2}$ environ dans sa plus grande largeur. Cette langue de terre est réunie à l'île principale par un pont nommé *Saint-Antoine*, qui sépare la baie de l'Océan.

La ville est assez régulièrement bâtie; on y compte douze rues, dont six de l'est à l'ouest, et six du nord au sud. Ces dernières étant placées sur un plan incliné, procurent aux habitants de la partie haute une vue très-étendue sur l'Océan, la baie et sur les campagnes environnantes. Toutes ces rues se coupent à angles droits; les plus longues (est et ouest) sont au moins de 260 mètres.

On respire à Saint-Jean un air pur, vif et toujours rafraîchi par les vents, qui en balaient cette foule d'insectes ailés, si incommodes dans l'intérieur des terres. La ville offre trois sortes de maisons : celles des riches sont en général spacieuses, très-ouvertes pour renouveler l'air le plus souvent possible, bâties en pierre, ornées d'un long balcon et surmontées d'un toit plat carrelé en briques bien cimentées. Cette espèce de terrasse pro-

cure le double avantage de réunir les eaux de pluie qui, de là, descendent dans une citerne pour servir aux besoins domestiques, et d'offrir en tout temps une promenade aussi saine qu'agréable. Les appartements de ces vastes maisons sont mal distribués, presque nus, et n'offrent point l'élégante commodité qu'on trouve dans ceux de quelques autres colonies.

Les habitants qui jouissent d'une médiocre fortune, les marchands et les artisans occupent de petites cases bâties en pierre, couvertes en briques, et qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. La dernière classe du peuple habite des chaumières construites en roseaux, écorces de choux-palmistes, et couvertes en feuilles de cannes. Ces cabanes forment l'enceinte extérieure de la ville.

Saint-Jean possède une cathédrale, un couvent de dominicains, un de franciscains; une communauté de femmes, ordre du Mont-Carmel, et un hospice militaire fondé en 1615. Les églises n'offrent aucun objet qui mérite de fixer l'attention d'un artiste, et les couvents n'ont ni bibliothèques, ni tableaux au-dessus du médiocre.

L'arsenal, bâti à neuf sur un plan régulier,

est le seul monument public intéressant à voir. Vous chercheriez en vain des manufactures ou des colléges..... Le peuple croupit dans l'ignorance : les moines seuls, et quelques femmes, enseignent à un petit nombre d'enfants les éléments de la religion et ceux de la grammaire : les sept dixièmes des habitants ne savent pas lire.

En 1765, le comte O-Reilly fut envoyé par la cour de Madrid à Porto-Ricco, pour en augmenter les fortifications. Celles qui existent maintenant, et qui ont été construites ou réparées sur le plan arrêté par cet ingénieur, rendent la place presqu'imprenable. Les plus considérables sont les forts Saint-Cristophe et le fort Morro.

Le premier cerne la ville à l'est, depuis la haute mer jusqu'à la baie. Ses batteries, dirigées sur tous les points de cette ligne, le sont spécialement vers la porte construite à l'entrée de l'îlot dont nous avons parlé, et qui forme la seule communication par terre, de la ville avec le reste de la colonie. La place d'armes en est spacieuse : un bataillon peut y manœuvrer à l'aise : elle est entourée de casemates, de casernes, de magasins, tous à l'épreuve de la bombe, et commandée par

la forteresse du Cavalier, garnie de vingt-deux pièces de canon qui dominent la ville et ses environs.

Du côté de la plaine, le château de Saint-Christophe présente une double enceinte de batteries disposées par étages et séparées par de larges fossés. Toutes ces fortifications sont flanquées de lunettes, de redoutes, garnies de chemins couverts, de mines et contremines, la plupart creusées à pic, dans le roc, et couronnées de grosse artillerie.

Au nord, depuis le fort Saint-Christophe jusqu'au fort Morro, la ville est défendue, sur une ligne de dix-huit cents mètres, par une muraille et par six batteries placées dans les endroits les plus accessibles du rivage qui, d'ailleurs, est hérissé de récifs dangereux.

Le Morro (1), construit à l'extrémité occidentale de Saint-Jean, est défendu sur les bords de la mer, par un triple rang de bat-

---

(1) Position astronomique, 18° 29' latit. — 68° 25' 23" longit. (Connaiss. des temps, an 1810.) Suivant le capitaine Churruca, cette position est latitude 18° 29' 10", et longit. mérid. de Cadix 5o° 48' 5o".

teries qui dirigent leurs feux vers l'entrée de la rade. Le côté de ce château qui regarde la terre, est ceint d'une forte muraille flanquée de deux bastions armés de grosse artillerie, qui domine sur l'espace compris entre le Morro et la ville, et croise ses feux avec ceux du Saint-Christophe. Les quartiers, les magasins et les citernes de cette forteresse sont à l'épreuve de la bombe. Ses mines aboutissent, par une petite porte, à une autre batterie placée à fleur d'eau, à l'entrée même de la rade, et qui peut servir à recevoir des secours ou à communiquer avec un troisième château nommé le *Canuelo*.

On a construit ce nouveau fort sur un rocher isolé, au milieu du canal qui lie l'océan à la rade. A ce moyen les navires qui veulent entrer sont obligés de passer à deux portées de fusil des batteries. A la vérité, si un ennemi entreprenant s'emparait de la côte nord-nord-est de l'île, et s'avançait jusqu'à la pointe de *Palo-Seco*, située en face du Canuelo, il pourrait, de-là, écraser cette batterie ; mais les canons du Morro l'empêcheraient toujours de pénétrer plus avant.

Depuis cette dernière forteresse, jusqu'à celle de Saint-Christophe, le long de la baie,

la ville est défendue par une muraille flanquée de lunettes, de redoutes, et de quatre petits forts nommés la Perle, Sainte-Hélène, Saint-Augustin et Sainte-Catherine. Tous ces ouvrages sont hérissés de grosse artillerie. Cette muraille est percée de deux portes très-fréquentées : l'une conduit immédiatement au port; l'autre, dont j'ai déjà parlé, communique, par terre, avec le reste de l'île.

Outre les magasins à poudre, établis dans l'enceinte des forts, il y en a deux autres hors de la ville : l'un sur les bords de la mer, l'autre dans la baie, sur une presqu'île nommée *Mira-Flores*.

Les fortifications avancées de la place ne sont pas moins redoutables. La première, le Saint-Jérôme, est construite sur un rocher, au bord de l'Océan : la deuxième, le Saint-Antoine, est bâtie sur pilotis, dans un endroit marécageux. Leurs feux sont dirigés vers les points de la côte du nord-est, où l'ennemi pourrait tenter un débarquement.

La rade ou baie de Saint-Jean, dont j'ai déjà parlé, est longue d'environ trois milles maritimes et demi sur une largeur moyenne de cinq quarts, et pourrait contenir 3 à 400 vaisseaux. Sa profondeur varie de 2 à 7 brasses.

Des balises (1) plantées çà et là, indiquent au pilote la route tortueuse qu'il doit suivre. L'entrée de cette rade est étroite et assez difficile. Deux îlots peu importants (La Cabrita, Las Cabras) et plusieurs roches à fleur d'eau, ne permettent pas de s'y engager sans pilote. En 17.., l'*Amphitrie*, frégate française, commandée par M. de la Touche, se brisa sur ces récifs, pour avoir négligé de prendre cette précaution.

Quand on y vient du large (2), il faut s'approcher du Morro, et gouverner de manière à pouvoir répondre à l'officier qui vous hêle en passant : on avance ensuite toujours près de terre, à portée de voix, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à peu près est et ouest de la première porte : alors ou mouille par 6 à 7 brasses. Ordinairement un pilote vient vous relever de là, et vous conduire au port même dont l'ancrage est bon, et où les navires chassent rarement. La mer y monte d'un mètre environ.

---

(1) Ce sont des jalons plantés dans le sable, ou des corps flottants attachés à une chaîne fixée au fond de l'eau.

(2) Note communiquée par Baudin.

Variation de la boussole, 4° 23' N. E.

Différence de méridiens entre Saint-Jean et Paris, 4 h. 53' 42" (1).

Après avoir tracé le tableau de la capitale, il convient d'esquisser celui des autres paroisses de l'île, dont je n'ai pas encore parlé, en prenant pour point de départ vers l'ouest, la rade même qui baigne les murs de la ville.

I. Côte nord-ouest de Porto-Ricco, depuis la ville de Saint-Jean jusqu'au cap Boriquen, 21 ½ lieues.

1° Bayamon. Ce village, situé à une lieue et demie au sud ouest de Saint-Jean, compte 1803 habitants, sur un sol marécageux, et fréquemment inondé par les débordements de la rivière du même nom, qui a son embouchure à l'ouest de la baie, après un cours de 6 lieues et demie.

2° Toa-Baxa, à 2 lieues de Bayamon, nourrit 2597 habitants, la plupart pauvres, et qui ne pourraient subsister avec les médiocres produits de leur sol, s'ils n'y joignaient pas ceux de la pêche abondante à l'embouchure de leur rivière. Les bords de la Toa sont très-

(1) Connaissance des temps, an 15.

marécageux, couverts, près la mer, de mangliers, de paletuviers, et nourrissent une immense quantité de rats, de reptiles, de fourmis, qui infestent les maisons et dévastent les cultures.

3° Toa-Alta, à une lieue plus haut sur la rivière; 3071 habitants. Son territoire produit beaucoup de cacao sauvage d'une qualité médiocre. La salubrité du climat y a fait établir un hôpital militaire de convalescents.

4° La Vega (une lieue et demie plus au sud) : 1230 habitants. Territoire excellent, mais peu cultivé, parce que les colons préfèrent de nourrir des troupeaux sur leurs immenses savannes, placées entre la rivière de la Vega et celle du Sibuco. La première a un cours d'environ 9 lieues; la deuxième, beaucoup moins longue, roule un sable chargé de paillettes d'or, qui formaient autrefois un objet assez important de commerce.

Du Sibuco au bourg de Manaty (3 lieues), terrain sablonneux, peu de cultures et de troupeaux.

5° Manaty (sur la rivière du même nom et à une lieue et demie de l'Océan) est situé dans un vallon bien arrosé, où vivent 3553 habitants, qui cultivent avec succès le sucre, le café, le riz, le maïs, les haricots, et plusieurs

autres végétaux alimentaires. L'excédant de leur consommation est transporté à Saint-Jean, quoique la route qui y conduit soit très-mauvaise. Malgré les avantages que présentent une plaine fertile et une rivière assez navigable pour servir à l'exploitation des forêts, l'habitant de cette côte est paresseux et pauvre.

De Manaty à l'Arecive (3 lieues et demie), sol montueux et boisé.

6° Le bourg de l'Arecive est bâti près de l'embouchure du même nom, dans laquelle ne peut remonter tout bâtiment qui tire plus de trois mètres d'eau, à cause des bancs de sable qui encombrent l'entrée de cette rivière. La commune entière compte 5155 habitants qui cultivent du riz, du maïs, du tabac, et nourrissent de nombreux troupeaux. Ils sont insouciants comme ceux des rives de Manaty, et ne savent pas utiliser l'heureuse position où la nature les a placés.

L'Arecive prend sa source au sommet des Cordillières qui traversent l'île dans toute sa longueur.

7° C'est-là (près de la source) qu'est situé le village de Hutuado, où l'on compte 1226 habitants, pauvres et isolés du reste de l'île.

mais robustes, mais sobres et heureux. Ces bonnes gens cultivent en café, en maïs, en riz, en légumes ce qu'exige leur consommation, et livrent à leurs voisins de la côte du sud, pour le commerce étranger, une faible portion des bois de teinture, des résines et autres productions de leurs forêts.

En revenant d'Hutuado au port de l'Arecive, on découvre fréquemment des points de vue magnifiques. La rivière, que l'on passe trente fois avant d'arriver à son embouchure, forme de longs circuits qui embellisent et fertilisent les campagnes. On trouve sur ses bords de nombreux troupeaux de vaches, de mulets et de chevaux. Ces derniers sont estimés les meilleurs de l'île.

De l'Arecive à la rivière du Camuy (2 lieues), la côte est inculte et déserte. Il y a dans les forêts beaucoup d'abeilles sauvages que les habitants négligent de cultiver. Ils font peu de cas du miel, et se bornent à ramasser la cire pour le service du culte.

Du Camuy à la rivière Guaxalaca (trois lieues) l'intervalle est rempli par des forêts entrelacées de lianes qui en rendent l'intérieur presqu'impénétrable. Plusieurs de ces végétaux portent des fleurs odorantes qui

répandent dans l'atmosphère un agréable parfum. On y trouve entr'autres la vanille (1).

Ces forêts fournissent des bois très-durs, qu'on emploie à la construction de pirogues destinées au cabotage.

Un colon de Porto-Ricco, don Antonio-de-Matos, possède, sur cette côte, une étendue de terre de 4 lieues carrées; mais les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ces vastes contrées, ne sont peuplés que de chiens sauvages et de taureaux.

8° La commune de Tuna, sur la rive gauche du Guaxalaca, est occupée par 1405 habitants qui cultivent du riz, du maïs, du tabac, un peu de café, du coton, et alimentent de fruits, de légumes et de volailles, le port voisin de l'Aguadilla. Ces habitants, grâces à la salubrité du climat, sont les plus sains et les plus robustes de l'île. On voit souvent parmi eux des centenaires.

Après avoir passé le petit port d'Isabelle qui sert de refuge à quelques barques légères, et ensuite le ravin des cèdres (2), où il n'y

(1) Epidendrum vanilla L.

(2) Quebrada de los Cedros.

a d'eau que dans la saison des pluies, on rencontre des montagnes couvertes de bois, jusqu'au cap Boriquen, qui termine la côte nord-ouest de Porto-Ricco.

Les environs de ce cap sont bordés de bas-fonds et de récifs dangereux.

II. Côte occidentale, depuis le cap Boriquen au nord, jusqu'au cap Rouge au sud, 19 lieues, en y comprenant les principales sinuosités.

1° L'Aguadilla, joli bourg, au fond d'un golfe formé par le cap Boriquen et la pointe de l'Aiguade, près l'embouchure d'une petite rivière nommée *Culebrina*. Le port de l'Aguadille a été très-fréquenté par les corsaires français, depuis 1792. Il a un bon fond et un ancrage sûr : plusieurs flottes peuvent y mouiller à la fois, et les vaisseaux approcher à 30 mètres de la place. On regrette que ce port soit ouvert et sans défense.

Les navigateurs qui abordent à l'Aguadilla, y trouvent d'abondantes provisions en fruits, en légumes, en viande, un peuple affable, social, et un climat délicieux. En 1772, la flotte du Cordova, et en 1776, celle de don Ulloa, ayant relâché sur cette côte, perdirent une partie de leurs équipages qui se

fixèrent à l'Aguadilla. On y trouve aussi beaucoup de Canariens, que l'espoir de la fortune conduit aux Antilles. En 1778, sa population était de 1321 habitants ; elle a presque doublé depuis cette époque. Son territoire, peu étendu et peu fertile, produit du tabac et du café. Les habitants, enrichis par le commerce, tirent des communes voisines les denrées nécessaires à leur consommation, entr'autres de la Moca, village distant de 2 lieues, et dont la population est d'environ 1200 habitants.

2° Pepino-de-las-Vegas, à 4 lieues et demie de l'Océan, est placé sur le penchant des montagnes. Il jouit, par son élévation au-dessus de l'Océan, d'une température assez fraîche. Son territoire nourrit environ 1243 habitants qui cultivent beaucoup de légumes, et élèvent un grand nombre de troupeaux.

3° Après avoir passé la Culebrina, on trouve, une lieue plus loin, Saint-François-d'Aguada, situé près l'Océan, dans un vallon marécageux, et souvent inondé. Territoire très-étendu, mais peu cultivé ; 4814 habitants livrés, la plupart, au commerce interlope. Le cap de l'Aiguade, à 2 lieues de Saint-

François, est la pointe de l'île la plus occidentale (1).

Jusqu'à Rincon, la côte, généralement basse, est arrosée par quatre faibles ruisseaux.

4° On compte à Rincon, situé vers la pointe que l'on nomme *Calvache*, 1340 habitants qui cultivent, dans leurs vallées, la canne à sucre, le café, le maïs, et surtout le riz.

La route de Rincon à Anasco, se dessine sur une large zone de sable stérile.

5° Anasco est bâti à une lieue de la mer, près des bois de Guauravo, devenu célèbre dans l'histoire de Porto-Ricco, depuis la mort du jeune Salcedo, que les Caraïbes noyèrent en 1511, pour éprouver si les Espagnols, leurs oppresseurs, étaient immortels.

Le port d'Anasco est inaccessible la majeure partie de l'année. En général le terri-

---

(1) De cette pointe jusqu'au cap Del Engano, le plus oriental de Saint-Domingue, la distance est de 32 lieues $\frac{1}{3}$. Ce cap gît, suivant Bonne (atlas encyclop. méthod.), par 71° 2' 2" de long. orient., celui de l'Aiguade est à 69° 25' 4"; différence 1° 36' 58", ou 97' environ 97 milles, ou $\frac{27}{5}$ de lieue = 32 $\frac{1}{5}$ lieues.

toire de cette commune est chaud, humide et peu sain. Les habitants, au nombre de 3628, la plupart mulâtres, recueillent beaucoup de café, de riz, de tabac, de légumes, et nourrissent de nombreux troupeaux. Leurs exportations, destinées spécialement pour la côte de Caracas (1), consistent en mélasse (2), en bois de construction, en cuirs; et leurs importations, en farines et en meubles.

Il y a près de la source d'Anasco, une mine de pyrites, qui annonce l'existence de métaux plus précieux qu'on n'a point encore cherché à exploiter.

6° Mayaguez, sur la rivière du même nom (à 2 lieues et demie d'Anasco), terrain assez fertile et varié, mais presqu'inculte; 2210 habitants qui nourrissent beaucoup de troupeaux et cultivent un peu de café et de riz. La rivière de Mayaguez roule quelques paillettes d'or, négligées par les habitants. Son embouchure peu profonde, ne peut recevoir que de petits bâtiments. De cette rivière

---

(1) Au nord de l'Amérique méridionale.

(2) Sirop formé par l'eau qu'on fait filtrer au travers des cônes ou pains de sucre, lorsqu'on les lessive, et qui en entraîne les parties terrestres.

jusqu'au cap Rouge (7 lieues), on traverse des plaines fertiles et bien arrosées.

7° Cabo-Roxo, ou Cap Rouge, termine, au sud, la côte occidentale de Porto-Ricco. La commune du même nom compte 1540 habitants qui s'adonnent à la culture du riz, du maïs et du tabac, sur un sol marécageux. Le port, petit et peu commode, ne peut admettre que des barques légères. Les environs, du côté de la mer, sont bordés de récifs dangereux. La nature a creusé près de ce cap un golfe étroit et profond, où les habitants ont établi des salines, qui alimentent une partie de l'île.

III. Côte méridionale de Porto-Ricco, depuis Cabo-Roxo, à l'ouest, jusqu'au cap Saint-François, ou Malapasca, à l'est (31 lieues).

1° San German (à 3 lieues de l'Océan, et à 21 de Saint-Jean). Cette ville, habitée par les familles les plus anciennes et les plus distinguées de l'île, fut fondée en 1511 par Soto-Mayor, brûlée l'année suivante par les Caraïbes, et rebâtie ensuite par le capitaine Toro. Elle est la plus considérable de l'île, après la capitale, pour sa population et ses priviléges. Son territoire, très-étendu, nour-

rit 9123 habitants, dont la principale richesse consiste en troupeaux, en coton, en riz et en café. La partie est et sud de ce territoire est montueuse et aride; celle qui se prolonge au nord et à l'ouest, est la portion de l'île la plus fertile : les rives de deux ruisseaux qui l'arrosent, produisent les meilleurs fruits de la colonie. Le superflu des denrées de San-German, s'exporte à la Guaria (1).

La mer a creusé, au sud-est de cette ville, la baie de Guanica, regardée comme la meilleure de l'île. Cette baie a 2 lieues de largeur sur une de profondeur. L'ancrage y est sûr, et les flots en sont rarement soulevés par des tempêtes. En 1743, les Anglais opérèrent un débarquement infructueux, et en furent promptement chassés par les milices coloniales.

2° Yauco (à 2 lieues de l'Océan). Le rivage de cette partie de l'île est bordé, d'un côté, de récifs, et présente, de l'autre, une chaîne de montagnes incultes. A leurs pieds coulent le Cana et le Ventana, qui arrosent

(1) Port situé sur la côte de Caracas, au nord de l'Amérique méridionale.

des plaines fertiles, sur lesquelles 2647 habitants cultivent le riz, le maïs et le tabac.

La baie de Guayanilla, peu éloignée d'Yauco, est aussi étendue, et présente les mêmes avantages que celle de Guanica : son entrée plus large, la rendrait propre à recevoir des vaisseaux de guerre.

Jusqu'à Ponce (à 3 lieues et demie), la mer continue de battre sur des récifs.

3° Ponce est une commune importante pour sa population de 5733 habitants, son étendue qui confine aux montagnes d'Hutuado, et par ses récoltes en café, qui s'élèvent quelquefois à 47,000 fanègues. Les porcs qu'on y nourrit sont d'une chair excellente. Le chef-lieu est situé sur le bord occidental de la rivière du même nom (à une lieue de la mer). Son territoire, en partie sec et brûlé, est couvert çà et là de montagnes ombragées par quelques-uns des plus beaux arbres de l'île. Cette rivière porte ses eaux dans un golfe large d'une lieue, sur une profondeur égale, et dont l'entrée est abritée des vents du sud par un îlot désert, long d'un mille, nommé *Coffre à Morts* (1).

---

(1) Longit. 68° 59'; — Latit. 18° 3' (Borda).

De Ponce à Coamo (6 lieues), côte déserte et peu fertile. Les rives du Xacaguya qui traverse cette ligne, sont revêtues de forêts. L'embouchure communique à un petit golfe nommé *Boca-Chica*, servant au commerce de cette côte.

4° Le Haut-Coamo (à 2 lieues de l'Océan) compte 4797 habitants. Climat sain et tempéré. Le sol, quoique maigre en beaucoup d'endroits, produit du café, du maïs, du riz, et en général une assez grande variété de végétaux.

Le Bas-Coamo, à l'embouchure de la rivière du même nom, est célèbre dans l'île par une fontaine d'eaux minérales, dont la chaleur est de 28 degrés au thermomètre de Farenheit. Elles exhalent une odeur sulfureuse qui se dissipe promptement. Bues en grande quantité, elles sont bonnes contre la suppression des menstrues, la difficulté d'uriner, et les obstructions du bas-ventre. Si le local permettait d'y établir des bains, on pourrait employer avantageusement ces eaux contre les paralysies récentes, les rhumatismes, et en général contre toutes les infirmités produites par l'épaississement de la lymphe, et par la faiblesse du système nerveux.

De Coamo à Guayama (7 lieues trois quarts) la côte est en général sablonneuse, ombragée de vigoureux palmiers, et n'est arrosée que par deux faibles ruisseaux.

5° Guayama (à une lieue de l'Océan) compte 5120 habitants qui cultivent le riz, le maïs, le café, la malaguette, et vendent à l'étranger beaucoup de bestiaux et d'excellents bois de construction. Le bourg est composé de plus de 200 maisons. Le territoire de cette commune confine avec celui de Cary de Muesas (6 lieues au nord), petite colonie de 302 habitants qui vivent heureux dans une vallée fertile et sous un climat tempéré, au pied des montagnes de Layvonito.

La rivière de Guayama sert de limites à deux terrains de nature très-différente. A droite, le sol est en général aride, sablonneux; à gauche, il est un des meilleurs et des plus agréables de l'île.

IV. Côte orientale de Porto-Ricco, depuis le cap Saint-François, ou de Malapasca, au sud, jusqu'au cap Saint-Jean, au nord (18 lieues).

De ce cap au village de Jumacao (6 lieues), le voyageur trouve des sites romantiques et pittoresques, de nombreux troupeaux, des

campagnes cultivées, des forêts. Sur ce sol favorisé de la nature, et arrosé par trois ruisseaux, la végétation est plus riche et plus variée qu'ailleurs. Le village, bâti à une lieue de la mer, compte une population de 1769 habitants, qui cultivent un peu de café, de coton, de maïs, et fournissent les meilleurs soldats et les meilleurs matelots de la colonie. La rivière de Jumacao ne peut recevoir que de petites embarcations ; elle arrose une vallée extrêmement fertile : son cours est d'environ 5 lieues.

Après avoir traversé la petite rivière de Daguar, et doublé le cap Pinero au nord-est, on marche, en se dirigeant vers le nord-nord-est, sur une côte boisée et un peu marécageuse qu'arrosent le Mayaguas, le Canuelo et le Faxardo.

Le cap Pinero n'est éloigné que de cinq lieues de l'île Bièque (nommée aussi *île à Crabes*, ou *Boriquen*), longue de 7 lieues environ, large de 2, inculte et inhabitée, mais dont le sol est fertile, couvert de forêts et bien arrosé. Elle a plusieurs golfes profonds, d'un ancrage sûr, et fréquentés par les caboteurs de Saint-Thomas, Saint-Jean, Saint Martin et Sainte-Croix, qui viennent y

couper du bois et faire des échanges interlopes avec les colons de Porto-Ricco. Son milieu gît, suivant Borda (1), au 18° 2' de latitude, 67° 54' 30" de longitude; et suivant Bonne (2), au 18° 7' 7" de latitude, et 67° 34' de longitude. Les Espagnols, qui se prétendent propriétaires exclusifs de cette île, n'en tirent aucun parti, et ne permettent pas aux autres nations de s'y établir (3).

V. Côte Nord-Est, depuis le cap Saint-Jean qui termine le rivage oriental de Porto-Ricco, et commence celui du Nord, jusqu'à la ville capitale (13 lieues et demie).

Du cap Saint-Jean à la Loysa, sur une longueur de sept lieues et demie, le sol est arrosé par les rivières d'Aguas-Prietas, San-Martin, Savanna, Loquillo, Rio-Grande-

---

(1) Voyage, t. 2, p. 161.

(2) Atlas géograph., Encyclop. méthod.

(3) Voyez sur Bieque, Raynal (*), Masson de Morvilliers (**), Cassan (***), Mentelle (****), etc.

(*) Hist. Philosoph., 178, liv. 12.

(**) Géograph. Encyclop.

(***) Mémoires de la société médic. d'émulation, t. 4.

(****) Géographie mathém., phys. et politiq., tome 15, page 94.

Herrera et Loysa. Cette dernière, qui est large, profonde, et la seule navigable, traverse une partie de l'île du sud au nord, et se jette dans l'Océan après un cours de 14 lieues.

On trouve en remontant vers la source, et à 8 lieues de l'Océan, la petite colonie de Caguas, composée de 640 habitants fixés sur un des meilleurs terrains de l'île, mais dont les débouchés sont extrêmement difficiles; enfin, les villages de Guaynabo et de Rio-Piedras, plus rapprochés de la capitale. Le premier nourrit une population de 1284 individus, et le second 1636.

CHAPITRE XXIV.

Histoire de Porto-Ricco, depuis 1493 *jusqu'en* 1765.—*Relation du Siége de Saint-Jean, formé par les Anglais le* 17 *avril* 1797, *et levé le premier mai suivant.*

Porto-Ricco, découvert en 1493 par Colomb, ne fut conquis qu'en 1511 par le capitaine Jean Ponce de Léon, après des combats sanglants et des fatigues extrêmes, sur les indigènes qui défendirent vigoureusement leur liberté : plusieurs aimèrent mieux périr les armes à la main, que d'être enfouis vivants dans les mines où l'avarice les condamnait à fouiller de l'or.

On lit dans les historiens espagnols Herrera (1), Oviedo (2), Juan Castellanos (3) et

(1) Historia general de los hechos, de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar oceano, 1615, in-fol., Madrid.

(2) Historia general de las indias. Salmanticæ, 1547, in-fol.

(3) Varones ilustres de indias, pars 1ª, 1589, in-4.

Soto-Mayor (1), les détails relatifs aux premières guerres et à la conquête de cette île. Je n'ai pas cru devoir en grossir mon ouvrage; mais il m'a paru piquant de rapporter, d'après eux, deux anecdotes extraordinaires, qui datent de ces temps malheureux, et qui prouvent, l'une la profonde ignorance des indigènes, l'autre combien le fanatisme peut outrager l'humanité.

Plusieurs caciques s'étant réunis secrètement pour délibérer sur le moyen de secouer le joug intolérable qu'on leur avait imposé, les plus timides, imbus de l'opinion générale que les Espagnols étaient immortels, voulurent, avant de rien entreprendre, s'en assurer par une expérience décisive. Cette commission délicate fut donnée à l'un d'eux, nommé *Broyoan*, chef d'un canton situé près la rivière d'Anasco.

Un hasard favorable à ses desseins conduisit bientôt chez lui Salcedo, jeune Espagnol, qui voyageait dans cette contrée. Le cacique l'accueillit avec beaucoup d'égards, et lui donna, à son départ, quelques Indiens pour le sou-

(1) Page 45, etc.

lager, disait-il, pendant sa route ; mais instruits secrètement du rôle qu'ils devaient jouer. Arrivés sur les bords du Guauravo, l'un des guides chargea sur ses épaules l'infortuné Salcedo, pour traverser la rivière, le jeta dans l'eau, et l'y retint, avec le secours de ses complices, jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira ensuite le corps sur le rivage, et, dans le doute s'il était mort ou s'il vivait encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui était arrivé (1). Cette comédie dura trois jours. Enfin la putréfaction du cadavre ayant convaincu les Indiens que leurs vainqueurs pouvaient mourir, cette nouvelle devint le signal d'une insurrection générale : on tomba de tous côtés sur les Espagnols ; cent furent massacrés.

A cette nouvelle, le capitaine Jean Ponce

---

(1) « Senor salcedo, perdonad, que caimos con vos, levantaos para seguir nuestro camino. » (Soto Mayor, page 48.)

Les éditeurs de la collection précieuse connue sous le nom de *Grands et Petits Voyages*, Francfort, 1590—1634, 7 vol. in-fol., ont donné en latin, avec une bonne gravure, le récit de cette anecdote, 4e partie.

ayant reçu des renforts de l'île de Saint-Domingue, exerça de cruelles représailles, et vengea la mort de ses frères dans le sang de leurs ennemis. De nombreux détachements parcouraient les campagnes, le fer et la foudre à la main, pour subjuguer les habitants; d'autres allaient à la chasse de ceux qui s'étaient réfugiés dans les bois, et se faisaient accompagner par des chiens dressés à cette espèce de guerre.

Parmi ces animaux, dont les habitudes ont ordinairement quelques rapports avec celles de leurs maîtres, l'histoire a conservé le nom d'un chien qui devint, par son instinct et sa férocité, la terreur des Indiens de Porto-Ricco. *Becerrillo* (c'était le nom de l'animal) savait distinguer les Européens des Américains, et reconnaître les indigènes qui étaient les amis de ses maîtres.

Il les défendait courageusement, et se précipitait avec fureur sur leurs ennemis. Un jour, dit Soto-Mayor (1), ce chien rencontrant à l'écart une Indienne qui portait des dépêches au commandant d'un poste es-

(1) Page 59.

pagnol, allait se jeter sur elle pour la dévorer, lorsque cette femme lui montrant la lettre qu'elle tenait : « Seigneur chien, dit-elle, ne me fais pas de mal : des chrétiens m'ont chargé de transmettre ces dépêches à leurs frères ». A ces mots, *Becerrillo* flaira le papier, et s'étant assuré qu'il avait été écrit par ses amis, il laissa le courrier continuer sa route (1).

L'île était à peine soumise, qu'elle fut ravagée par des myriades de fourmis qui dévorèrent les fleurs, les fruits, et stérilisèrent une partie des cultures. Bientôt après, les vaincus reçurent des vainqueurs la petite-vérole, et leur donnèrent en échange ce mal honteux qui attaque les sources de la vie.

Cependant, les Caraïbes des îles sous le vent, que les Indiens de Porto-Ricco avaient appelés à leur secours, faisaient de fréquentes incursions sur les côtes de la nouvelle colonie ; ils tombaient à l'improviste sur les habitations naissantes, et se rembarquaient char-

---

(2) « Perro senòr, yo voy a llevar esta carta de los christianos à los otros : nome hagas mal, perro senor. » El Becerrillo olio la carta, y conociendo que era de sus amos, dexo à la india, sin ofenderla.

gés de butin. Leurs attaques meurtrières furent répétées six fois, jusqu'en 1530. Cette même année, deux ouragans ravagèrent la colonie.

Un grand nombre d'Espagnols, lassés de lutter contre les éléments et les hommes, abandonnèrent Porto-Ricco en 1532, pour s'établir à la Trinité. Mais les uns furent engloutis dans les flots, et les autres périrent sous les flèches empoisonnées des Indiens de cette dernière île.

En 1595, l'amiral Drake, après avoir ravagé les côtes du Pérou et de la Terre-Ferme, saccagea la ville de Saint-Jean, et incendia les bâtiments du port.

Trois ans après, le duc de Cumberland débarqua dans l'île, y mit plusieurs cantons à feu et à sang; et remit à la voile, chargé de dépouilles, avec 70 pièces de canon enlevées aux assiégés. Mais cette expédition lui coûta 400 hommes, moissonnés par les maladies épidémiques.

Tant de malheurs accumulés sur cette colonie naissante, déterminèrent la cour de Madrid à venir à son secours. On augmenta les fortifications du Morro, commencées sous Philippe II. L'île reçut quelques troupes et

quelques munitions : on y rappela les indigènes et les colons qui s'étaient réfugiés dans les autres Antilles.

L'événement justifia bientôt la sagesse de ces mesures. En 1615, une escadre anglaise débarqua des troupes qui s'emparèrent de la capitale dont les approches n'étaient point encore fortifiées, et mirent le siége devant le Morro ; mais la garnison, commandée par Don Juan de Haro, fit des sorties si vigoureuses, que l'ennemi, battu à plusieurs reprises, regagna précipitamment ses vaisseaux.

En 1673, Bertrand Ogeron, fameux chef de flibustiers, tenta en vain deux expéditions contre l'île ; il fut repoussé avec perte, et laissa à terre plusieurs prisonniers que le vainqueur condamna à travailler aux fortifications de Saint Jean.

En 1678, une escadre anglaise de 22 voiles, commandée par Estren, somma la place de se rendre, sous peine d'être réduite en cendres. Mais une tempête violente fit échouer les vaisseaux, et les soldats qui échappèrent au naufrage, furent constitués prisonniers.

Une seconde expédition tentée par les Anglais, en 1702, sur la côte de l'Arecive, ne réussit pas mieux. Le brave Correa, capi-

taine de milice, à la tête de onze soldats seulement, disposa cette poignée d'hommes avec tant d'intelligence, et profita si bien des avantages d'un terrain propre à des embuscades, que l'ennemi, battu et découragé, se rembarqua honteusement.

Ces succès relevèrent le courage des habitants de Porto-Ricco, qui résolurent de prendre l'offensive. Ils armèrent en course pendant plusieurs années, et réussirent à éloigner de leurs côtes les pirates accoutumés à les infester. Déjà la colonie commençait à prospérer, lorsqu'un événement affreux vint la plonger dans la consternation. Une flottille armée à grands frais, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre de 50 canons, était à peine en mer, qu'elle fut submergée par la tempête. Elle portait 500 hommes d'équipage : ce désastre ruina un grand nombre de familles. Dès-lors les habitants, mieux éclairés sur leurs vrais intérêts, renoncèrent aux hasards d'une guerre offensive, et reportèrent leur activité vers l'agriculture et le commerce.

Cependant, la colonie languit jusqu'en 1765. A cette époque, la cour de Madrid songea sérieusement à utiliser une de ses

meilleures possessions du nouveau monde, et la mit sur un pied de défense respectable.

Le gouvernement britannique, enorgueilli par la conquête facile de la Trinité, avait conçu les plus vastes projets, et se proposait de soumettre successivement les autres Antilles, appartenant à l'Espagne. D'immenses préparatifs de guerre se faisaient à la Martinique, et tout portait à croire que Porto-Ricco en était le but secret (1). Ces conjectures furent bientôt réalisées.

Le 17 avril, au matin, on signala une escadre ennemie de 72 voiles, qui entrait au mouillage dans la baie de Cangrexos (2).

---

(1) J'ai rédigé cette notice sur des matériaux authentiques que m'ont fourni à Porto-Ricco même, des officiers français qui avaient contribué à défendre la place.

(2) Golfe situé sur la côte nord de Porto-Ricco à l'est de Saint-Jean, et communiquant à un vaste lac d'eau salée qu'on trouve à 2 kilom. de distance dans l'intérieur des terres.

Cette escadre, commandée par le vice-amiral Harvey, était composée de 7 vaisseaux, dont un à trois ponts, de 6 frégates, 2 corvettes, 4 brigantins et 53 bâtiments de transport. Elle portait

Aussitôt on battit la générale : les troupes de ligne, composées d'un régiment incomplet, de cinq compagnies de cavalerie, et les dix-huit compagnies de milice coloniale furent distribuées dans les postes essentiels, avec les armes et les instructions nécessaires. Le château Saint-Cristophe, près la porte de terre, fut confié à don Philippe Ramirès, commandant du génie ; celui de Morro à don....., commandant du corps royal d'artillerie ; le Saint-Antoine fut remis à don Ignace Mascaro, capitaine du génie; et le Saint-Jérôme, à don Théomiro Del Toro. On plaça aussi dans les lieux les plus convenables de la rade, dix-huit chaloupes canonnières, sous les ordres de don Francisco de Castro, capitaine de frégate, et parent du gouverneur.

Cependant, au premier signal du danger, les Français, momentanément fixés à Saint-Jean (1), volèrent sur la place au nombre

---

5 régiments anglais, 4 régiments allemands, 1500 sapeurs et 600 artilleurs, aux ordres du général en chef Albercombrie.

(1) Les uns étaient des marins au service de la république, ou en activité sur des corsaires parti-

d'environ 500, précédés du citoyen Paris (1), agent maritime de la république à Porto-Ricco. Ils demandèrent généreusement à partager, avec la garnison, l'honneur de défendre la colonie. Le gouverneur accepta, avec reconnaissance, une proposition qui devenait pour lui le gage de la victoire; et cette nouvelle répandit un encouragement général parmi le peuple.

Cinquante Français furent aussitôt placés au fort Morro, qui défend l'entrée du port; cinquante autres à celui de la Princesse, en avant de la porte de terre; soixante dans les

---

culiers. Deux cents bâtiments et plus, enlevés à l'Anglais pendant la guerre, et conduits à Porto-Ricco, où ils avaient répandu l'abondance, sont une preuve de leur bravoure et des pertes essuyées par le commerce britannique. Les autres étaient de malheureux colons des îles Françaises, réfugiés sur une terre étrangère, nourrissant dans leurs ames l'amour de la métropole qui leur était toujours chère.

(1) Créole de l'île Saint-Pierre de Miquelon, officier de l'ancienne marine française, et qui a commandé avec distinction plusieurs corsaires dans la guerre actuelle.

batteries de Sainte-Hélène et Saint-Augustin, qui protègent l'entrée de la rade; cinquante artilleurs, commandés par Baron (1), allèrent renforcer la garnison du Saint-Jérôme; enfin, soixante autres furent incorporés dans un détachement de deux cents hommes du régiment fixe, commandé par MM. Viscarrondo, Linarès et Toro, qui avaient reçu l'ordre de se porter en avant avec six pièces de canon (savoir, deux à la disposition des Français, et quatre à celle des Espagnols), du côté de Cangrexos, pour s'opposer au débarquement de l'ennemi. Les Français, commandés par Baron, impatients de se mesurer avec les Anglais, n'attendent pas qu'on attelle les chevaux aux pièces dont ils sont chargés; ils s'élancent sur les traits des affûts, se les passent en bandoulières, traînent eux-mêmes les canons à une lieue de distance, et volent au champ du combat, en faisant retentir l'air de leurs chansons guerrières. Arrivés près du lieu de débarquement, ils y passèrent la nuit.

(1) Né à Honfleur, connu, dans le cours de cette guerre, par les prises nombreuses qu'il a faites sur les Anglais.

Le lendemain, à la pointe du jour, Baron fut chargé d'aller à la découverte, pour reconnaître la position et les forces de l'ennemi; il revint bientôt annoncer qu'environ 1200 Anglais étaient débarqués, et que déjà une avant-garde s'était mise en marche. A cette nouvelle, une partie du détachement se replia sur la ville, abandonnant quatre pièces, après les avoir enclouées : Baron, incapable de soutenir seul les efforts d'un ennemi qui s'avançait en bon ordre, ne voulut pas cependant céder le champ de bataille sans s'être mesuré avec les Anglais. Soutenu par quelques Français qui ne l'avaient pas quitté, résolus de partager sa fortune, il dirigea son artillerie sur l'ennemi et lui envoya cinq décharges; mais fatigué par une course pénible, et manquant des forces suffisantes, il fut contraint d'abandonner un de ses canons, et de se replier sur la ville. Arrivé à la porte de terre, Baron y rencontra le gouverneur occupé à rallier les fuyards.

Cependant, les républicains désespérés de voir qu'une de leurs pièces allait devenir la proie d'un ennemi victorieux, revolèrent à Cangrexos : un heureux succès couronna leur audace, et ils ramenèrent la pièce en triom-

phe. Mais les autres canons tombèrent au pouvoir de l'ennemi qui, supérieur en force, et soutenu par le feu de son escadre, débarqua environ 3000 hommes, et assit son quartier général à la maison épiscopale de Cangrexos.

Ce poste, situé à deux lieues de Saint-Jean et à une de la mer, sur le sommet d'une colline d'où l'on découvre un vaste horizon, parut au général Albercombrie plus convenable qu'un autre, pour observer son camp, sa flotte, et tous les mouvements des Espagnols.

L'Anglais s'était approché du magasin à poudre, situé à la pointe de Maria-Flores. Il était essentiel d'empêcher qu'il ne s'emparât de ce poste; ainsi le gouverneur donna ordre de le vider. Pour favoriser ce travail, les chaloupes canonnières mouillées dans la baie, protégeaient les ouvriers par mer, tandis que les forts Saint-Jérôme et Saint-Antoine faisaient un feu continuel sur l'espace situé entr'eux et le magasin: enfin une partie des poudres fut enlevée au bout de deux jours, et le reste jeté à la mer. Dans cette opération précipitée, deux hommes furent tués, quatre blessés et six faits prisonniers.

Le 19, le commandant du fort Saint-Jérôme fit mettre le feu aux cases des environs, qui pouvaient favoriser quelque entreprise ennemie.

A cinq heures du soir, une patrouille rentra en ville, avec un officier ennemi blessé, qui expira avant d'arriver chez le gouverneur.

A sept, le lieutenant de roi, don Benito Perez, à la tête de 1000 hommes, alla se porter entre le Saint-Jérôme et les nouvelles tranchées, afin d'empêcher l'ennemi de continuer les travaux qu'il avait commencés pour battre le fort.

A neuf, un détachement, commandé par Linarès, se porta du côté de Bayamond pour repousser l'ennemi qui tentait de pénétrer dans cette partie de l'île; il y arrêta sept Américains, dont un capitaine et deux nègres qui passaient dans le camp des Anglais.

A dix, le gouverneur apprenant que le feu des ennemis pleuvait sans cesse sur le Saint-Antoine, ordonna au brave Mascaro, qui y commandait, d'établir derrière ce poste une batterie de deux pièces.

Pendant la nuit, l'Anglais essaya de foudroyer les chaloupes canonnières de la baie;

mais l'artillerie des forts fit bientôt taire la sienne.

Le même jour, un parlementaire avait apporté au gouverneur la lettre suivante :

« A bord du *Prince de Galles*, le 18 avril 1797.

» Monsieur,

» Les commandants des forces de sa majesté britannique, de terre et de mer, sont, » dans ce moment, disposés à accorder au » gouverneur de Porto-Ricco les termes les » plus honorables, tant pour lui et sa garnison, que pour les habitants, au cas qu'il » veuille rendre la ville et la colonie à sa » majesté britannique : on y maintiendra la » religion, les lois, etc. Mais si le gouverneur refuse ces offres, il sera personnellement responsable de ne pouvoir obtenir » une capitulation aussi honorable, lorsque » nous viendrons à traiter avec lui. »

Signé Raphael Albercombrie,
Henri Harvey.

Don Raimond de Castro répondit à cette lettre avec le ton d'un chef incorruptible.

L'officier espagnol Palatino, chargé de

porter aux généraux anglais la réponse du gouverneur, annonça à son retour les détails de son entrevue avec eux. Depuis le commencement du siége, le pavillon français flottait à côté de l'étendard espagnol, sur tous les forts de la ville et des environs, excepté sur ceux de Saint-Antoine et de ..... où il n'y avait pas de Français. L'amiral Harvey, non content de témoigner à l'officier parlementaire sa surprise de voir ainsi deux pavillons différents, arborés sur les mêmes forts, demanda à Palatino s'il y avait beaucoup de républicains employés au service de la place? « J'en ignore le nombre; mais il s'en trouve partout où vous voyez flotter l'étendard tricolor. »

Sur ce rapport, le gouverneur invita M. Paris à retirer les pavillons tricolors, dont la vue offusquait l'ennemi, et en donna avis à l'amiral anglais, qui répondit le lendemain 21.... « J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre de votre excellence, concernant le pavillon républicain qui flottait à côté de celui d'Espagne, sur les fortifications de votre ville; c'était une simple question de curiosité faite à l'officier, puisqu'il ne s'était jamais vu deux pavillons différents sur les

mêmes forts. Votre excellence est libre de faire flotter quel pavillon elle jugera à propos sur les forteresses de Porto-Ricco....» Signé *H. Hervey* (1).

Plusieurs déserteurs, passés dans le camp des Espagnols, rapportèrent qu'un ingénieur français, M. de Fisson, au service des Anglais, avait été tué d'un boulet en allant reconnaître le fort Saint-Jérôme. Ils ajoutèrent que l'armée ennemie commençait à manquer de vivres; que la vue du pavillon républicain y avait jeté le découragement, et que la plupart des émigrés, qui en faisaient partie, étaient résolus de passer du côté des Espagnols, à la première occasion.

Pendant que ces nouvelles répandaient l'allégresse parmi la garnison, l'ennemi se présentait en force, à neuf heures du soir, pour surprendre les premiers postes. L'action s'engagea avec chaleur; tandis qu'un

(1) Le pavillon seul fut enlevé, mais les Français restèrent à leur poste. Ceux du fort Saint-Jérôme, entr'autres, montèrent sur les parapets pour annoncer à l'ennemi, par leurs gestes et leurs acclamations très-énergiques, qu'ils n'avaient pas désemparé.

feu de file, bien nourri, tenait l'Anglais en échec, M. de la Bussière, colonel de milice et Français d'origine, s'avança rapidement à la tête de mille hommes pour tourner les assiégeants. Cette diversion, jointe au feu croisé des forts et des chaloupes canonnières, força l'ennemi à une retraite précipitée.

Cependant M. Paris voulant mettre à profit les dispositions connues des Français employés au service de l'armée anglaise, fit remettre, dans le camp ennemi, au lieu même indiqué par les déserteurs, la lettre suivante, où l'on trouve le langage de la patrie, exprimé avec la sensibilité d'une mère tendre, qui s'adresse à des enfants égarés :

« *A tous les Français réunis sous la ban-*
» *nière britannique, pour l'attaque de*
» Porto-Ricco.

» MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

» Notre nouvelle alliance avec l'Espagne,
» la manière hospitalière et bienfaisante avec
» laquelle s'est conduit, envers nous, M. de
» Castro, gouverneur de Porto-Ricco, ont
» ému dans le cœur de tous les Français
» actuellement dans cette île, la sensibilité

» qui leur est si naturelle, et les sentiments
» de leur reconnaissance. Nos principes nous
» ont imposé le devoir de lui donner des
» preuves de notre dévouement, et nous
» avons saisi avec empressement l'occasion
» qui se présente, de partager avec lui les
» hasards de la guerre, en nous joignant à
» son armée pour repousser l'ennemi com-
» mun qui le menace.

» Les puissants moyens dont il a su s'environ-
» ner, ses talents militaires, ceux des chefs qui
» le secondent, le courage de nos compagnons
» d'armes, et la valeur de tous ceux qui por-
» tent le nom que nous aimons encore à vous
» conserver, nous assurent une victoire com-
» plète. L'avantage des localités, la fertilité
» du sol, nous promettent un avenir heu-
» reux; et si nos jouissances ne sont point
» parfaites, elles ne seront troublées que par
» le souvenir amer d'avoir enseveli, sous les
» ruines de nos ennemis, des victimes de leur
» bravoure, que la voix de la nature nous
» défend de méconnaître. Le même ciel nous
» a vu naître, la même mère nous a nourris,
» les mêmes liens nous ont unis, et s'ils ont
» été rompus, n'en accusons que l'intrigue,
» l'ambition et la perfidie d'une famille étran-
» gère.

» Les sentiments qui vous animent nous » sont connus : nous leur rendons justice, » puisque la source où vous les avez puisés » nous est commune..... L'honneur du nom » français a toujours été votre guide; nous » n'avons jamais eu d'autre but : mais nous » avons agi en sens contraire, et peut-être » très-près d'être d'accord sur les choses, » nous n'avons erré que sur le mot, que sur » la direction des moyens.

» Quatre années d'incertitudes, d'une vie » pénible et fatigante, de grands efforts inu- » tiles, des injustices, sans doute, de la part » de vos chefs, et la certitude de leur ingra- » titude, doivent vous avoir démontré la fra- » gilité de leurs promesses et la fausseté des » principes d'après lesquels on vous fait agir » pour vous conduire au but, uniquement » calculé sur des intérêts particuliers diamé- » tralement opposés aux vôtres.

» Nous avons pour vous la parole de M. de » Castro qu'il vous accueillera en bon père; » vous trouverez en lui un avocat, un pro- » tecteur auprès de notre mère commune; » nous nous empresserons de vous ouvrir nos » bras pour vous y recevoir en frères et en » véritables amis.

» Venez donc partager avec nous la paix » et la tranquillité qu'il est si difficile de » trouver ailleurs : vous vous assurerez un » chemin pour rentrer, lorsqu'il en sera » temps, au sein de notre patrie, et nous » jouirons, en attendant, ensemble des bien- » faits d'un gouvernement sage et protecteur, » qui nous offre un asile assuré, et qui nous » garantit la disposition des fruits de notre » activité et de notre industrie, qu'il nous » mettra à même de faire valoir.

» Nous sommes avec attachement et con- » sidération,

» Messieurs et chers compatriotes,

» *Signé* PARIS, *commandant les troupes françaises.* »

M. le gouverneur écrivit sur cette lettre l'apostille suivante :

« *Sera inviolable mi palabra : por ningun* » *motivo faltare a ella : acogere con la* » *mayor complacentia, a todos los Fran-* » *ceses à qui se dirige este exhorto ; y baxo* » *esta securidad, los aguardo con los brazos* » *aviertos.*

» Puerto-Ricco, 22 avril 1797. »

Signé CASTRO.

Cette lettre obtint une partie du succès qu'on devait en attendre. Environ cinquante émigrés vinrent se réunir sous les drapeaux espagnols : tous brûlaient du désir de tourner leurs armes contre les Anglais. Mais à peine furent-ils rendus en ville, qu'une prison devint la récompense de leur dévouement. Le gouverneur, soupçonnant à tort quelque trahison, les fit tous incarcérer, à l'exception de deux. En vain Paris s'intéressa pour eux, les Français détenus ne recouvrèrent leur liberté qu'après le siége.

Cependant, tandis que les batteries de la place et celles de l'ennemi jouaient sans cesse les unes contre les autres, plusieurs détachements disséminés dans la campagne harcelaient continuellement les différents postes anglais ; l'un d'eux, aux ordres de don Francisco Andino, syndic du cabilde et bon militaire, ramena trente-trois prisonniers qui confirmèrent les détails précédemment donnés par les déserteurs, sur la détresse et le découragement des ennemis. On apprit d'eux que les Anglais avaient débarqué quatre mille hommes de troupes, mille travailleurs, toute leur artillerie, et construit quatre batteries.....

Le 23, de nouveaux déserteurs annoncè-

rent que la disette et le découragement continuaient de siéger dans le camp des Anglais qui avaient déjà perdu deux cents hommes, sans compter un plus grand nombre de blessés.

Depuis le commencement du siége, les travaux nécessaires pour entourer la ville de fossés, de tranchées, de chevaux de frise, se poussaient avec vigueur; ils furent enfin terminés le 24, et permirent aux Espagnols de prendre plus fréquemment l'offensive. Le même jour, les postes avancés firent 14 prisonniers.

Les Anglais avaient construit, dans une position avantageuse nommée l'*Olympe*, une nouvelle batterie de trois pièces pour battre avec plus d'avantage le Saint-Jérôme et le Saint-Antoine, déjà considérablement endommagés. Une bombe, lancée du premier de ces forts, fut dirigée avec tant de justesse, qu'elle tomba au milieu des retranchements ennemis. L'explosion subite qui en résulta fit augurer qu'elle avait incendié les poudres des assiégeants, et porté le trouble dans leurs lignes. Le soir, une frégate de 44 s'approcha du Saint-Jérôme, et lui tira quelques bordées; mais elle fut bientôt écartée par le feu d'une couleuvrine de ce fort.

Cependant, écrasé par les batteries anglaises, le Saint-Jérôme n'était plus qu'un monceau de décombres; trois guérites construites en maçonnerie avaient été renversées, ses embrasures détruites, la voûte était percée..... tout semblait dicter aux Français l'impérieuse nécessité d'abandonner un poste ouvert de toutes parts, et qui menaçait à chaque instant de devenir leur tombeau. Mais les Français avaient juré d'en rester maîtres, ou de s'ensevelir sous ses ruines. Avec des sacs et des ballots de coton, ils construisent à la hâte des bastingages; et, retranchés derrière ce frêle bouclier, ils continuèrent le jeu de leurs boulets et de leurs bombes avec une ardeur que l'ennemi ne put ralentir.

Les Espagnols chargés de défendre le Saint-Antoine, sous le commandement de don Mascaro, soutenaient avec la même intrépidité l'honneur de leurs armes. Quoique entourés de ruines, le feu de leurs batteries foudroyait sans cesse l'ennemi découragé par une résistance aussi opiniâtre. Trois fois les boulets anglais renversèrent le pavillon espagnol, et trois fois Mascaro le réintégra sur le fort.

On s'aperçut que les mâts des chaloupes

canonnières mouillées dans la baie servaient de point de mire aux ennemis : aussitôt l'ordre fut donné de les ramener en arrière. On les démâta ; et après les avoir garnis d'un parapet en balles de coton, pour amortir les boulets, on les reconduisit à leur première station.

Le 25, don Pedro de Cordovan fut chargé par le gouverneur de faire une entreprise contre les Anglais ; mais l'exécution d'un projet qui peut avoir un résultat décisif ne devrait être confiée qu'à un chef expérimenté, dont la prudence égalât le courage. Suivi de 80 nègres, presque tous Français, Cordovan fit une descente à Miraflorès, et eut l'imprudence d'attaquer de front un ennemi supérieur en nombre. La plupart des infortunés qui l'accompagnaient furent taillés en pièces ; ceux qui échappèrent à la mort regagnèrent en désordre le canot qui les avait débarqués.

Enhardi par cet avantage, l'Anglais, en poursuivant Cordovan, connut l'importance du poste de Miraflorès, situé près l'ancien magasin à poudre, et y établit une nouvelle batterie, d'où il lança sur la ville une grande quantité de grenades qui incendièrent un magasin à vivres. Son feu était, en outre,

dirigé sur les chaloupes de la baie, aux ordres de don Francisco de Castro, qui fut obligé, plusieurs fois, de rétrograder pour empêcher leur destruction.

Un Irlandais nommé *Négle*, habitant de Porto-Ricco depuis vingt-cinq ans, fait prisonnier sur son habitation par une patrouille anglaise, avait été conduit au général ennemi avec deux de ses nègres. Rendu à la liberté, il vint en ville, et publia les détails suivants d'une conversation qu'il avait eue avec Abercombrie : « Y a-t-il beaucoup d'eau dans la » ville? — Elle en est approvisionnée pour » plus de six mois. — Renferme-t-elle une » nombreuse population? —Si considérable » qu'elle manque de logement. — Y a-t-il » beaucoup de Français? — Je n'en connais » pas le nombre. » Sur ces réponses, le général anglais frappa la terre de son pied avec l'expression du dépit le plus prononcé, en disant qu'il avait été trompé sur les forces de l'île et les dispositions de ses habitants. En effet, Porto-Ricco avait dans ce moment sous les armes 16,000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, en comptant les recrues et les Espagnols de la campagne, qui accouraient

tous les jours à la défense de la capitale. Cinq déserteurs arrivés ce même jour annoncèrent que les ennemis avaient déjà perdu 600 hommes mis hors de combat par la mort, la maladie ou la désertion.

L'Anglais n'ignorait pas que le Saint-Jérôme était occupé par des Français dont les batteries incommodaient extrêmement les siennes. Furieux d'être arrêté par cet obstacle invincible qui neutralisait tous ses efforts, il battait avec acharnement ce château qui, inondé de bombes et de boulets, ouvert de toutes parts, n'était qu'un monceau de ruines. La plupart des intrépides soldats employés au service de ce fort avaient été mis hors de combat. Une bombe ennemie acheva d'en blesser dangereusement seize, parmi lesquels se trouvaient deux officiers. Sur cette nouvelle, le gouverneur fit inviter Baron à évacuer la place, après en avoir retiré les munitions, afin de se soustraire à une mort inévitable. Mais ce brave répondit, au nom de ses frères d'armes, qu'il avait fait serment de défendre ce poste, et qu'il s'ensevelirait sous ses décombres plutôt que de l'abandonner. Le salut d'une ville en état de siége demande des précautions extraordinaires qui

seraient tyranniques en temps de paix. En conséquence, le gouverneur acheva de faire arrêter et traduire en prison, par mesure de sûreté générale, neuf étrangers Irlandais, Danois, Français, Américains, la plupart domiciliés à Porto-Ricco.

Le 28, à dix heures du matin, quelques bâtiments de l'escadre anglaise mirent à la voile, et coururent différentes bordées devant la place. Le soir, ils multiplièrent leurs signaux, au point de faire craindre une attaque générale. Dans cette attente, les postes furent doublés.

En effet, le lendemain dès six heures, une fusillade terrible se fit entendre du côté du pont de Martin-Pena : c'était le résultat d'une attaque vigoureuse engagée de ce côté par un bataillon de 1200 hommes, et deux compagnies de cavalerie, aux ordres de MM. de Lara, lieutenant du régiment fixe, et Pepedia, officier de milice de Toa-Alta. Leur audace les aurait maintenus au-delà du pont, qu'ils avaient déjà franchi, si l'ennemi, sorti en forces de son quartier-général peu éloigné, et soutenu par le feu d'une batterie précédemment établie au même lieu, ne l'avait obligé de rétrograder en-deçà ; mais intimidés

par cette attaque brusque, les Anglais firent à l'instant sauter le pont au moyen d'une mine dont l'explosion précipitée coûta la vie à vingt d'entr'eux.

Deux heures après, le bouillant Pepedia ayant eu l'imprudence de se porter trop en avant, fut atteint d'une balle, et tomba mort. Le soir, un grand nombre de déserteurs annonça que la perte de l'ennemi avait été considérable ; qu'une division funeste régnait entre les deux généraux de terre et de mer ; que, découragés par l'attaque du matin et par leurs pertes nombreuses, ils paraissaient résolus d'abandonner le siége. Bientôt un incendie général des broussailles et arbustes qui environnaient le camp des ennemis, fit augurer qu'il était allumé pour favoriser leur fuite.

Le rapport unanime d'un grand nombre de déserteurs confirma, le 30, ces soupçons. L'ennemi, craignant d'avoir sur les bras toutes les forces de l'île, s'embarqua avec autant de désordre que de précipitation, abandonnant une partie de ses armes et de ses munitions.

A cette nouvelle, le gouverneur envoya un officier au poste de Miraflorès, et un pi-

quet de cavalerie vers la bouche de Cangrexos, pour constater la vérité des faits. L'un et l'autre revinrent bientôt, apportant l'agréable nouvelle qu'ils avaient trouvé le camp évacué d'hommes, mais garni de neuf canons de grosse artillerie, de six mortiers, deux obusiers, plus de cinq cents bombes, quatorze charrettes, quarante échelles; sans compter les poudres, fusils, sabres, boulets, viandes, farines, tentes; enfin, toutes les munitions de guerre et autres objets nécessaires pour un siége. Le général Abercombrie lui même n'avait pas eu le temps d'embarquer cinq chevaux qui lui appartenaient.

Les journées des 1, 2 et 3 mai furent employées à réparer les ravages du siége, capturer les déserteurs ennemis disséminés dans l'île, vider le camp des Anglais, et à préparer la fête que l'on destinait aux vainqueurs.

Le 4, l'armée victorieuse, chargée des dépouilles de l'ennemi, rentra en ville, aux sons d'une musique guerrière. Le gouverneur, le lieutenant de roi, l'état-major, étaient à la tête. Après eux marchaient le corps royal d'artillerie, le régiment fixe, et la milice coloniale, suivis des Français qui s'avançaient sur huit de front, drapeau déployé, conduits par le capitaine Paris.

Le cortége se dirigea, en cet ordre, vers la cathédrale, où l'on chanta un *Te Deum*. Cette cérémonie religieuse et guerrière parut plus touchante et plus majestueuse encore, lorsqu'on vit les drapeaux espagnols et français suspendus à côté de l'autel, où ils flottent comme un monument de la victoire, consacré au Dieu des armées, et un gage de l'alliance cimentée entre deux nations généreuses.

Telle fut l'issue d'un siége imprudemment entrepris par six mille Anglais, devenus présomptueux depuis la conquête de la *Trinité*, contre une place, la plus forte, peut-être, de l'Amérique espagnole, après Carthagène et la Havane, défendue par une garnison nombreuse, aux ordres d'un gouverneur intègre, et par trois cents braves Français.

La perte de l'ennemi fut de cent cinquante prisonniers, deux cent cinquante morts, et trois cent dix blessés. Les Espagnols perdirent cent hommes, et environ deux cent quarante-trois blessés.

CONCLUSION.

Si l'histoire désigne à la censure publique les lâches qui trahissent la cause sacrée de la patrie, elle doit consigner dans ses annales

le nom des citoyens qui se dévouent généreusement au salut public. Ainsi, pour ajouter à la liste honorable des braves de l'une et de l'autre nation, qui se sont distingués pendant le siége, nous signalerons,

Parmi les Espagnols :

Don Ramond de Castro, gouverneur de Porto-Ricco, depuis le 20 mars 1796, mérite la reconnaissance nationale, pour avoir augmenté la force armée de l'île, approvisionné les magasins de vivres, les arsenaux d'armes, achevé rapidement les fortifications commencées, déployé, pendant le siége, les talents d'un général actif, et conservé à la métropole une colonie précieuse.

Aussitôt que ce gouverneur apprit la déclaration de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, il s'occupa des moyens d'augmenter la garnison de Saint-Jean : à cet effet il renforça de deux cent cinquante hommes l'école-pratique d'artillerie; remplit pour six mois en farines et en salaisons les magasins de la ville; tira des villages de Loysa, Faxarde et Humacao, quatre cent soixante-quatre hommes pour compléter le régiment du fixe : ce corps, joint aux dix-huit compagnies de

milice coloniale et à celles des artilleurs et mineurs, ne formait qu'un total de trois mille cent soixante hommes. Don Ramond jugeant cette force insuffisante pour défendre l'île, organisa une compagnie de cent sept vétérans retirés du service, et une autre de cent huit Catalans. Les travaux nécessaires à la défense de la place furent confiés à une compagnie promptement organisée de nègres esclaves : il fit, en outre, un appel à tous les habitants de l'île, pour les engager à voler à la défense de leurs foyers, et cette exhortation patriotique obtint tout l'effet qu'on pouvait en attendre.

Don Benito Pérèz, lieutenant de roi, chargé de l'immense direction de toutes les opérations relatives à la défense de la place, bon militaire, plein de bravoure et d'honneur, actif et infatigable. Tantôt il se portait vers les postes qui réclamaient sa présence, tantôt dirigeait de son cabinet, avec autant de promptitude que de sagacité, le département confié à ses soins.

M. de Saint-Just, né Français, capitaine du régiment fixe, au service d'Espagne depuis quinze ans.

Don Pardina, officier du génie, qui ne quitta pas un instant les tranchées.

A ces noms, nous ajouterons ceux de MM. Viscarrondo (1) et Lizon, officiers du régiment fixe. Ce dernier chargeait lui-même sur ses épaules les sacs de terre qui devaient masquer les canons, pour encourager les soldats à imiter son exemple... Don Emilio, adjudant de la place... MM. Vincent Andino, officier de milice... Pons et Mendinuet, officiers d'artillerie.

Couro, sergent de milice, qui s'était emparé, dans une sortie, de seize prisonniers, parmi lesquels était le capitaine anglais Dower, se rendit chez le gouverneur pour lui rendre compte de cette expédition. Son excellence eut la faiblesse de lui présenter 200 piastres; mais le brave sergent, indigné d'une offre qui semblait mettre sa valeur à l'enchère, lui dit :

« Croyez, mon général, que l'intérêt ne » m'a pas dicté cette action ; veuillez rendre » plus de justice à mes sentiments, et ne

(1) Jeune officier plein de valeur, nouvellement arrivé d'Europe, où ses talents lui avaient fait obtenir le grade de lieutenant-colonel.

» doutez pas qu'il serait glorieux pour moi » de périr en sauvant mon pays ». A cette réponse, le gouverneur pria Couro d'accepter un brevet de sous-lieutenant.

Parmi les Français.

Aux noms des citoyens Paris et Baron, déjà cités avec éloge, nous joindrons ceux qui suivent :

Lobeau, capitaine du corsaire *le Triomphant;*

Daubon, capitaine du corsaire *l'Espiègle;*

Hirigoyen, commandant en second, sous Baron ;

Roussel, Larzac, Mallet, Chateau, aides-de-camp du citoyen Paris, sans cesse exposés au feu des batteries ennemies, et que leur vigilance portait rapidement dans tous les postes pour activer le service de la place.

Bernard, capitaine de prises, un des artilleurs du fort Saint-Jérôme, chargé de la direction d'un mortier, s'en servait avec tant de justesse, que la plupart de ses coups portaient sur les batteries anglaises. Il eut l'adresse de faire sauter une partie des poudres et des caissons du fort *l'Olimpe*, occupé par l'ennemi.

Parmi les officiers de santé.

L'homme sensible qui consacre ses talents, ses veilles, et souvent sa santé au soulagement des infirmes, est un être précieux qui mérite la reconnaissance de ses concitoyens. Non content de visiter les hôpitaux, où il respire trop souvent les miasmes putrides d'une atmosphère empestée, et de donner aux malades les secours nécessaires, il répand ses bienfaits sur les pauvres, dont il est le protecteur; verse dans leurs ames flétries par la douleur ou la misère, le baume de la consolation : tantôt il rend à la société un magistrat intègre, organe impassible des lois; un philosophe profond, dont les écrits lumineux ont agrandi l'horizon du génie; un sage, qui indique aux hommes la route du bonheur. Tantôt sa tendre sollicitude prolonge les jours d'un bon père, d'une épouse fidèle, d'un citoyen zélé. ... Mais comment caractériser son dévouement héroïque, lorsque, jour et nuit, au milieu des camps et presque sur le champ de bataille, où la mort vient d'entasser ses victimes, il rend à la patrie un valeureux soldat couvert de blessures honorables !

Nous citerons avec éloge les officiers de

santé de Porto-Ricco, qui ont donné, pendant le siége, cet attendrissant et sublime exemple.

A la tête de tous, nous placerons le jeune Geunon, chirurgien français du corsaire *l'Espiégle*, qui ne quitta pas un instant le fort Saint-Jérôme au moment du plus grand danger, pour donner, jour et nuit, aux nombreux blessés de ce poste, les secours de son art.

Après lui figurent honorablement don Francisco Oller, élève de l'école de Barcelone, chirurgien-major de l'hôpital de Porto-Ricco; et le docteur Louis-Raiffer, médecin de Paris, aggrégé à l'université de Santo-Domingo.

CHAPITRE XXV.

Administration politique et civile. — Revenus, Dépenses. — Régime ecclésiastique.

L'ILE est gouvernée par un commandant général, à la nomination du roi, et résidant à Saint-Jean. Ce chef, qui prend le titre de colonel, a la direction et la surintendance de toutes les affaires civiles et militaires : la force armée est à sa disposition. Il est le président du conseil des finances, et prononce, assisté d'un assesseur, sur toutes les causes civiles et criminelles qui lui sont déférées en seconde instance. Cependant on peut appeler de ses jugements à l'audience supérieure établie à.....

Ordinairement la cour de Madrid envoie, ou nomme sur les lieux, un inspecteur pour épurer les comptes de chaque gouverneur à la fin de la gestion. Mais alors l'innocence opprimée et sans appui n'obtient pas toujours justice contre l'autorité riche et puissante.

L'administration générale est partagée en

deux arrondissements qui embrassent toutes les paroisses de la colonie. Les villes de Saint-Jean et de Saint-Germain en sont les chefs-lieux.

La juridiction de la première comprend toute la partie de l'île située entre la côte orientale, la rivière du Camuy au nord-ouest, et celle de Xacagua au sud-est. Elle s'étend sur dix-huit communes. Celle de la seconde s'exerce sur quatorze communes, et embrasse le reste de l'île.

Chaque arrondissement est administré par un cabilde, ou municipalité centrale, composé de deux *alcades* ordinaires, de six *régidors*, deux *alcades* de la *hermandad*, un procureur général et un secrétaire. Cette municipalité est présidée par le gouverneur, ou, dans son absence, par l'assesseur.

Toutes les affaires civiles et criminelles de l'arrondissement sont portées devant les alcades ordinaires. Les régidors sont chargés de veiller à l'approvisionnement du chef-lieu, et de régler le prix des denrées.

Les alcades de la hermandad (officiers de la gendarmerie), veillent à la tranquillité publique, et s'assurent de la personne des prévenus.

Le procureur général exerce l'honorable fonction de défenseur des droits et des intérêts du peuple.

Le tribunal de la *Hacienda* (conseil des finances) est composé du gouverneur, de son assesseur, d'un trésorier et d'un contador ou payeur. Ses attributions sont de percevoir les impôts, les droits de la douane et autres revenus royaux. Il ordonnance le paiement des troupes, les dépenses nécessaires à l'entretien des fortifications, et connaît de toutes les contestations relatives aux finances.

Chaque commune est immédiatement régie par un juge ou maire, à la nomination du gouverneur, et qui prend le titre de *teniente de guerra* (lieutenant militaire). Cet officier est chargé du matériel des milices ou gardes nationales ; il veille à la sûreté publique, à la police des prisons, à l'entretien des routes, à la répartition et à la perception des impôts, et promulgue les lois. Il agit d'après les instructions et sous les ordres du gouverneur.

Les citoyens inscrits sur la liste des milices jouissent des mêmes prérogatives que les troupes de lignes. Leurs officiers prononcent sur les délits personnels et sur les affaires particulières au corps. Ces milices sont généra-

lement utiles, et ont plus d'une fois sauvé la colonie de l'invasion étrangère. En 1778, elles étaient composées de mille neuf cents fantassins et de deux cents cavaliers.

Revenus et dépenses.

Les revenus du fisc consistent dans les objets suivants :

1° Dixmes perçues pour le compte du gouvernement. Avant 1765, elles ne rendaient que 81,000 liv. En 1778, elles s'élevèrent à 230,418 liv., et elles produiraient le double de cette somme, si on apportait plus d'exactitude et de bonne foi dans leur perception.

2° Droit de mutation, de deux et demi pour cent sur toutes les ventes qui se font dans l'île. En 1778, cette branche rapporta 20,000 liv.; en 1797, 36,000 liv.; terme moyen, 28,000 liv.

3° Les produits des douanes. Avant 1765, ils ne s'élevaient pas au-dessus de 6000 liv. Mais depuis l'ordonnance de ..... qui ouvre le port de la capitale à tous les bâtiments expediés par la métropole, ils ont produit 45,000 liv. en 1776, et 80,000 en 1778.

4° L'estampille ou timbre des esclaves, à raison de 5 francs 22 cent. par nègre importé

dans la colonie. Avant 1780, ce tribut honteux ne rapportait pas plus de 5,000 liv., tant était grand le nombre d'Africains introduits par fraude. Depuis l'édit du 25 janvier 1780, qui supprime, en ce point, le privilége de la compagnie, et permet aux colons de tirer eux-mêmes de l'étranger les esclaves dont ils ont besoin, cette branche de revenus a doublé.

5° La taxe de douze pour cent sur le rhum fabriqué dans la colonie. Cet impôt a produit, en 1778, 35,000 liv., et en 1790, environ 50,000 liv.; il s'éleverait au double de cette somme, si le gouvernement permettait la libre exportation des eaux-de-vie à l'étranger.

6° Une redevance de 82 centimes, imposée sur chaque portion de terre de 97,657 mètres (25,708 toises) mise en culture, et de 51 c. pour celle qui restera en pâtures. Ce tribut, destiné à payer l'habillement des milices, a été, jusqu'à ce jour, insuffisant pour cet emploi. En 1786, il ne rapportait que 7500 liv.

REVENUS.	
Dixmes	238,418 fr.
Droit de mutation	28,000
Douanes	80,000
Estampille	10,000
Rhum	50,000
Redevance foncière	7,500
TOTAL	413,918

DÉPENSES FIXES EN 1788.		
TRAITEMENT.	Du gouverneur	30,000 fr.
	Du lieutenant de roi	15,000
	Du sergent-major	6,000
	De deux adjudants-majors	6,000
	Du contador en chef	6,000
	Du trésorier	6,000
	Du garde-majeur	1,800
	Du garde-magasin	2,400
	De l'assesseur	4,000
	Des cinq officiers de la trésorerie	9,400
	Des 12 mariniers de la chaloupe royale	7,200
	Des percepteurs des impositions	5,500
	Du médecin de l'hôpital	3,800
	Des pharmaciens	8,500
ENTRETIEN.	Du château Morro	1,900
	D'un régiment d'infanterie	1,080,000
	Du corps de milice	180,000
	De l'hôpital général	110,000
	De l'hôpital de la Conception	1,080
TOTAL		1,484,580

BALANCE par aperçu pour une année.

Recette	413,918
Dépense	1,484,580
Déficit	1,070,662

Ce déficit énorme est couvert par 2,439,290 livres, que Porto-Ricco reçoit annuellement du Mexique. L'excédant de cette somme sert à payer les objets non compris au tableau précédent, savoir :

Le corps du génie, celui de l'artillerie, la cavalerie, l'entretien des fortifications et autres ouvrages publics ; quelquefois un deuxième régiment d'infanterie, selon les besoins de la garnison ; les frais du culte ; les administrations civiles ; les tribunaux, etc., etc.

Jusqu'à ce jour, le gouvernement n'a destiné aucun fonds fixe pour les défrichements, les routes, l'éducation, etc.

Nota. Je ne donne point comme authentique le tableau précédent. L'administration des finances, à Porto Ricco, est enveloppée des ombres du mystère qu'un étranger doit avoir peine à percer. L'augmentation de cultures, de commerce, de population et de dépenses depuis 1789, mais surtout pendant la dernière guerre, a dû apporter à plusieurs de ces articles des changements considérables.

Un tribunal ecclésiastique (l'officialité), composé de l'évêque, d'un vicaire général, un proviseur en second et un fiscal, prononce

sur toutes les affaires matrimoniales, ecclésiastiques et bénéficiales : mais ces décisions, en cas d'appel, doivent être confirmées par l'autorité séculière. Deux vicaires délégués de ce tribunal résident, l'un à Saint-Jean et l'autre à Saint-Germain.

L'évêque de Porto-Ricco est suffragant de l'archevêque de Santo-Domingo ; le siége épiscopal a eu trente-six prélats depuis 1511, époque de son érection, jusqu'au titulaire actuel D. Francisco-Ximenès Pérez.

Toutes les cures sont à la nomination du roi : à cet effet, l'évêque présente trois candidats au gouverneur qui en choisit un. Ces places sont rétribuées par le fisc, les unes à 1500 liv., les autres à 1000 liv. Ce fisc, réuni au casuel, forme, pour quelques pasteurs, un traitement de 5 à 6000 liv.

En 1788, on comptait, dans l'île, soixante-deux prêtres séculiers, quarante-cinq religieux franciscains ou dominicains, et dix-neuf religieuses. Ces moines peu aisés trouvent, dans la pitié des fidèles, un supplément à l'insuffiance de leurs revenus. L'état ecclésiastique ne jouit pas de priviléges aussi étendus que celui de la métropole. Ses propriétés foncières sont imposées comme celles des

autres citoyens. Pourquoi l'Espagne n'imite-t-elle pas cet exemple ?

Les cérémonies religieuses, celles, entre autres, qui ont pour but d'honorer *Marie*, sont très-multipliées. Voyez avec quel empressement les hommes, les enfants, et surtout les femmes courent aux processions du rosaire, qui se répètent une à deux fois par semaine, pendant la nuit ! On voit alors trois à quatre cents dévots marchant sur deux de front, avec chacun une lanterne à la main : à leur suite viennent les moines qui chantent les litanies de la Vierge; leurs voix alternent avec le son de plusieurs guitares; un bedeau, portant une bannière entourée de sonnettes et de petites lanternes, ferme le cortége. Ces processions nocturnes sortent de l'église, tantôt à dix heures du soir, tantôt à minuit, parcourent les rues à pas lents, s'arrêtent un instant devant la porte de ceux qui font des aumônes au couvent, et durent trois à quatre heures.

CHAPITRE XXVI.

Générations mélangées. — Mœurs et usages. — Population. — Produits des terres. — Commerce. — Température. — Ouragans. — Maladies.

Le mariage, ce premier lien des familles, a rapproché les Espagnols des indigènes de Porto-Ricco, et des nègres transportés d'Afrique. Ces mélanges, joints aux effets du climat, ont produit plusieurs races d'hommes dont chacune a sa couleur, son caractère et sa physionomie propre. Dans l'état actuel des choses, on compte à Porto-Ricco quatre classes d'habitants, bien distinctes.

1° Les blancs venus d'Europe : le climat agit sur eux avec plus ou moins d'énergie ; ils sont, en général, maigres, souvent malades, mais les plus instruits et les plus industrieux de l'île.

2° Les créoles ou blancs nés en Amérique ; ils sont bien faits, agiles, hospitaliers, braves, bons marins, mais inconstants, paresseux et jaloux des Européens.

L'air salin et dévorant des Antilles flétrit de bonne heure les femmes créoles : elles sont pâles comme des convalescentes, vieilles avant l'âge de trente ans, et d'autant plus promptement surannées, qu'elles ont connu trop tôt les plaisirs de l'amour. Cependant, ces femmes si languissantes, et qui semblent incapables de la moindre fatigue, se livrent à la danse avec passion, sont adroites à manier un coursier, et très-voluptueuses. Elles aiment beaucoup les Européens. En général, les femmes du sud de la colonie sont plus belles et plus fraîches que celles du nord.

3° Les mulâtres forment seuls la majeure partie de la population : on comprend ordinairement sous ce nom les descendants d'un blanc et d'une négresse. Ils ont la peau tannée, les yeux petits et ternes, les cheveux crépus ; mais ils sont grands, bien taillés, plus forts et plus laborieux que les blancs ou les créoles. La plupart sont cultivateurs, ouvriers ou soldats.

4° Les nègres, dont les uns ont été transportés comme esclaves des côtes d'Afrique, et les autres sont nés aux Antilles ; ces derniers se divisent en deux classes : ceux-ci portent, comme leurs malheureux pères, les

chaînes de la tyrannie; ceux-là, sous le nom d'*affranchis*, sont marchands, ouvriers ou pêcheurs.

5° Les blancs purs, sans aucun mélange de sang étranger, sont fort rares : Raynal évalue leur nombre à 28,887, mais il n'en est pas la moitié : les races sont tellement croisées, que l'on ne rencontre, le plus souvent, que des visages basanés.

J'indique, dans la table suivante, le résultat de toutes ces générations mélangées (1).

---

(1) Les diverses générations qui proviennent de l'union des blancs avec les nègres et les métis, sont classées méthodiquement par Blumenbach... (*de l'Unité du Genre Humain et de ses Variétés. Trad. franç. Paris*, 1804, 160-169.) Cet ouvrage réunit une érudition profonde à beaucoup de sagacité.

Moreau de Saint-Méry (Description de Saint-Domingue, 1796-1797, 4 vol....) a esquissé le même tableau avec plus de précision. Du mariage d'un blanc et d'une négresse, considéré comme souche primitive, résultent, selon lui, neuf combinaisons de races mélangées qu'il appelle *sacatra*, *griffe*, *marabou*, *mulâtre*, *quarteron*, *métis*, *mamelouk*, *quarteronne* et *sang-mêlé*.

Suivant l'auteur des Recherches Philosophiques

Un blanc et une négresse engendrent un mulâtre :

mulâtre	négresse	grife.
grife	négresse	marabou.
blanc	mulâtresse	quarteron.
blanc	quarterone	métis.
blanc	métisse	tierceron.
blanc	tiercerone	blanc.

Mœurs et usages.

Les habitants de Porto-Ricco ont emprunté des anciens indigènes la frugalité, le désintéressement, l'hospitalité et plusieurs autres vertus qui les distinguent : ils ont aussi conservé le goût pour les liqueurs fortes, et la vie sédentaire de ces Indiens.

On trouve à la campagne quelques maisons bâties en pierre, et assez bien distribuées; mais la plupart des autres sont construites sur le modèle de celles des anciens indigènes,

---

sur les Américains, tome 1, page 230 (édition an 3), quatre générations mêlées suffisent pour effacer entièrement la couleur des blancs ou des nègres, selon l'ordre dans lequel le croisement des races a lieu. Mais Buffon observe très-bien que Paw ne cite aucuns garants à l'appui de son opinion. Hist. nat., t. 11, in-12, 1798, p. 286.

selon l'exigence du climat et des localités. On les nomme *ajoupa*.

Douze à vingt pilotis, fixés en terre et consolidés par des solives transversales, soutiennent à deux mètres d'élévation, un plancher en bois de quinze à seize mètres carrés : les clôtures sont construites avec des écorces de palmistes, appliquées par étage à des piliers plantés sur le sol : le toit est un tissu de feuilles de canne, ou de roseau sauvage : le bord inférieur en est très-saillant, pour écarter la pluie et diminuer l'incommodité du vent ou de la chaleur.

Cette maison est ordinairement divisée en trois pièces : celle de l'avant, très-ouverte, sert aux ébats des enfants ou à quelques travaux du ménage : la seconde, percée de larges ouvertures, renferme les meubles et les ustensiles de la cuisine : la dernière, plus close et plus étroite, est à la fois le magasin et le lieu de repos pour la famille. Au lieu de vitres qui entretiendraient une trop grande chaleur dans les appartements, les fenêtres sont garnies de gazes, de treillis ou de contre-vents.

La chaleur ne permet guère l'usage des lits de plumes. On dort ordinairement sur

des toiles fortement tendues par un châssis en bois. Les riches placent ce lit sous un large pavillon, nommé *moustiquaire*, en gaze ou en mousseline, qui permet à l'air de circuler librement, et arrête les insectes nuisibles.

L'ameublement répond à la maison. Vous ne trouvez là ni tapisseries, ni commodes, ni glaces : les siéges un peu concaves, ont le fond en bois ou en cuir : les vases de cuisine sont quelques pots de terre, ou des moitiés de cocos et de calebasses. Ces maisons n'ont point de cheminées. On allume le feu au milieu de l'appartement, entre quatre pierres brutes qui soutiennent les vases ou marmites destinés à la cuisson des mets.

La nourriture ordinaire de ces paisibles colons est une olle ou pot au feu, composé de riz, de patates, d'ignames, de giraumons, et de viande cuits ensemble, et assaisonnés de piment; des bananes crues ou rôties, des tablettes de cassave et du fromage sec, leur servent de pain; l'eau, le lait et le café de boisson; ils ont pour dessert les fruits de la saison, tels que cocos, avocats (1), goyaves,

(1) Laurus persea L.

abricots (1), etc. Ceux qui jouissent d'une plus grande aisance, ou qui demeurent aux environs des bourgs, ajoutent à ces mets un peu de vin. Je peins ici les mœurs du plus grand nombre des habitants de l'île : celles des riches colons se rapprochent davantage des usages européens. En effet, on trouve chez eux des liqueurs, des vins, des ameublements d'Europe ; en un mot, une manière de vivre et de jouir plus analogue au ton des grandes villes. Je reprends mes pinceaux pour achever le premier tableau.

Les enfants de l'un et de l'autre sexe restent nus jusqu'à l'âge de dix à douze ans, ou n'ont pour vêtement qu'une chemise.

Les hommes portent habituellement un caleçon de coton peint, qui descend jusqu'aux talons, une chemise, un mouchoir ceint autour de la tête, et un chapeau de paille ou de feutre orné d'un galon d'or ; ils usent rarement de bas et de souliers : jamais ils ne sortent sans être armés d'un sabre, et lorsqu'ils rentrent à la maison, leur premier soin est de fumer une cigare (2), ou de se

(1) Mammea Americana. L.

(2) Portion d'une feuille de tabac roulée en cornet.

bercer dans leurs hamacs. Ces sortes de lits mobiles sont faits avec le tissu filamenteux des longues feuilles d'aloès pitte (1) ou de ketmie à feuilles de tilleul (2) : on les suspend aux deux angles opposés d'un appartement. Les riches habitants se servent de hamacs en toiles de coton, garnis de franges ou de dentelles. On les tire de *Caracas* et de la *Havanne*.

Le costume des femmes est aussi simple ; elles marchent nu-pieds, ne portent qu'un jupon peint, et une chemise blanche finement plissée sur les manches, mais tellement lâche autour des épaules, que leur sein est fréquemment découvert. Leurs cheveux, rejetés en arrière, sont relevés avec un peigne : elles ont tantôt la tête nue, et tantôt ceinte d'un mouchoir : lorsque ces femmes vont à la messe, ou en visite, elles prennent des chaussures, une robe décente, et se couvrent la tête d'un large voile qui descend jusqu'à la ceinture. Au retour, elles quittent ces vêtements de luxe pour reprendre ceux de la maison.

---

(1) Agave fœtida L.

(2) Hibiscus tiliaceus L.

La plupart de ces colons sont, en général, d'une paresse et d'une insouciance inconcevables. Possesseurs d'une des meilleures îles du Nouveau-Monde, ils pourraient aisément acclimater, sur son sol, les productions d'Europe et des Indes, et fixer autour d'eux une heureuse aisance.

Dans chaque ménage, les gros travaux sont livrés aux esclaves du dehors ; les menus détails de la maison à ceux du dedans; en un mot, les maîtres ne font strictement que ce qu'il leur est impossible d'exécuter par d'autres. Couchés dans leurs hamacs, ils s'y bercent une partie du jour, occupés à réciter le rosaire ou à fumer.... Leurs enfants, élevés loin des villes, sans éducation, et vivant avec les jeunes nègres de l'un et de l'autre sexes, dans la plus grande familiarité, contractent trop souvent des habitudes corrompues, et deviennent cruels envers leurs esclaves.

Beaucoup de rivières et peu de ponts, de mauvaises routes, des pluies fréquentes et des savannes marécageuses, le défaut d'auberges, l'éloignement des maisons, etc., tout rend indispensable, aux colons, l'usage des chevaux. Ils s'en servent dans toutes leurs

sorties, pour aller à la messe, au bal, chez un ami, etc. Est-il question d'entreprendre un voyage de deux ou trois journées ? l'habitant part avec des bananes, de la cassave et du fromage, pour toutes provisions ; s'il arrive, à la fin du jour, près de quelques cabanes, il s'y arrête jusqu'au lendemain.... Si la nuit le surprend au milieu des forêts, il met pied à terre, soupe de ses provisions, et attache son cheval dans les pâturages. Il suspend ensuite son hamac à deux branches, et y dort avec sécurité. Des feuilles de bananiers ou d'héliconia, suspendues sur sa tête, le garantissent de la pluie. Ceux des habitants qui se livrent au commerce interlope, entreprennent avec la même facilité des navigations de trente à quarante lieues le long des côtes, ou d'île en île, sur un simple canot auquel ils adaptent une voile et un gouvernail.

Population.

La population d'un pays est ordinairement en raison directe du nombre des propriétaires. Plus ceux-ci sont multipliés, et plus ils cherchent à se reproduire dans d'autres eux-mêmes. L'application de cette vérité, à

Porto-Ricco, indique pourquoi cette île ne porte pas le sixième des habitants qu'elle pourrait nourrir. Lorsque les conquérants eurent exterminé la plupart des indigènes, ils partagèrent entre eux les dépouilles du peuple vaincu. Tel soldat, ou tel envoyé du gouvernement eut, pour sa part, plusieurs lieues carrées de savannes ou de forêts.

Cette première distribution vicieuse s'est perpétuée, jusqu'à nos jours, par les ventes et les successions. De-là ces immenses domaines occupés par un petit nombre de familles qui ne peuvent, faute de bras, en cultiver la centième ou même la millième partie; des vallées, des plaines fertiles, favorisées de tous les dons de la nature, restent incultes, et n'attendent que des bras pour se couvrir de riches moissons.

Avant 1778, un grand nombre d'émigrants espagnols ou canariens, guidés par l'espoir de la fortune, arrivaient chaque année dans la colonie avec quelques capitaux, et ne pouvaient obtenir de concessions territoriales. Forcés de promener leur inutilité dans les villes et les campagnes, ils en devenaient souvent le fléau. Frappé de ces abus, le gouvernement a ordonné (édit du 14 janvier 1778)

que les terres incultes et impossédées de l'île seraient distribuées à ceux des habitants qui auraient peu de propriétés, ou qui même n'en auraient aucune. Ces derniers, désignés par le nom d'*aggrégés*, étaient alors au nombre de 7,835.

L'exécution commencée de ce réglement, dicté par la sagesse, a déjà sensiblement augmenté la population et les produits agricoles.

Avant 1765, on ne comptait à Porto-Ricco que 44,883 hommes de toutes couleurs; en 1772, la population était de 70,250 habitants. On l'évaluait, en 1778, à 80,660, dont 6530 seulement étaient esclaves. En 1794, elle était de 136,000, dont 17,500 esclaves. Ce dernier recensement a été fait par ordre du gouverneur, pour calculer les forces de la colonie pendant la guerre, et comparer le nombre des esclaves à celui des hommes libres.

Produits des Terres.

Au 1^er^ janvier 1778, dit Raynal, Porto-Ricco avait 77,384 bêtes à cornes, 23,195 chevaux, 1515 mulets, 94,058 têtes de menu bétail; sur les plantations, qui étaient au nombre de 5681, on récoltait 2737 quintaux

de sucre, 1114 de coton, 11,163 de café, 19,556 de riz, 15,216 de maïs, 7458 de tabac, et 195 de mélasse. Dans les pâturages, dont on comptait 234, la reproduction annuelle était de 11,364 bœufs, de 4334 chevaux, de 952 mulets, et de 31,254 têtes de menu bétail.

Depuis cette époque, plusieurs de ces produits ont augmenté de moitié, entre autres ceux des troupeaux, du sucre, du coton et du café.

En 1775, la colonie vendit de cette dernière denrée à l'étranger 45,049 arrobes; mais la graine n'avait pas été nettoyée de sa première enveloppe, faute de machines propres à cet usage, ce qui en diminua considérablement le prix.

Les récoltes de l'île en bananes, en manioc, en haricots, ont également augmenté dans la proportion de la population. Le riz et les haricots donnent quelquefois trois récoltes par an, à cent pour un de bénéfice.

On cultive dans quelques jardins le pommier, le poirier, la vigne, l'artichaut, l'asperge, la laitue, la chicorée, plusieurs espèces de choux, la carotte, les salsifis, l'épinard et quelques autres légumes d'Europe. Mais en

général les plantes exportées des zones tempérées réussissent difficilement ici, où elles sont fréquemment la proie des insectes.

Nous avons dit qu'on évaluait la surface de Porto-Ricco à 720 lieues carrées, qui, à raison de 1000 hommes pour chacune de ces mesures, pourraient suffire à une population de 720,000 habitants.

Ainsi l'agriculture est bien éloignée du degré de perfection qu'elle pourrait atteindre. Un grand nombre de colons, dispersés sur leurs vastes domaines, se contentent de cultiver en maïs, en riz, en manioc, en bananiers, en patates, ce qui est nécessaire pour leur consommation ; ils y joignent le lait de leurs vaches, les toisons de leurs brebis, les produits de la chasse, de la pêche, et le prix des bestiaux vendus à l'étranger ; mais ils négligent d'utiliser plusieurs végétaux précieux qui croissent spontanément sur leur sol, tels que le rocou (1), le cacao (2), le quinquina (3), l'indigo (4), et de les cultiver en grand comme la canne et le cafier.

---

(1) Bixa orellana L.
(2) The broma cacao L.
(3) Cinchona caribæa L.
(4) Indigofera anil Lam.

D'autres obstacles ont retardé jusqu'à ce jour l'amélioration de la colonie, malgré les encouragements qu'elle a reçus du gouvernement.

1° Un absurde préjugé flétrit le travail des mains; l'agriculture, le premier, le plus honorable de tous les arts, est en partie abandonnée aux esclaves, comme une occupation vile et déshonorante (1), de sorte que 17,500 hommes sont chargés, presque seuls, de fournir aux besoins de 136,000 habitants.

2° Le défaut de routes praticables, de ponts et d'écluses. Si les eaux stagnantes avaient un débouché, si l'île était percée de grands chemins qui, en facilitant le transport des denrées, contribueraient à la circulation de l'air,... Porto-Ricco, une des colonies les plus fertiles du Nouveau-Monde, en deviendrait bientôt une des plus saines et des plus riches.

3° La défense de vendre à l'étranger le superflu des denrées.

---

(1) Si un blanc se faisait servir par un blanc, l'un et l'autre seraient déshonorés dans l'opinion publique. L'expression la plus insultante que l'orgueil puisse employer contre un créole, est celle-ci : « Il a des parents à la côte ».

4° Le non usage de la charrue, quoiqu'on pût l'employer utilement à la culture du maïs, du riz et des patates.

Commerce.

Avant 1778, le commerce de Porto-Ricco avec l'Espagne et les autres possessions de cette puissance, était peu important. Les courriers ou paquebots (1) exportaient de cette île une petite quantité de café, de Malaguette, et quelques cuirs dont la valeur ne passait pas annuellement cent mille francs. Ces exportations ont beaucoup augmenté.

Outre les objets ci-dessus mentionnés, l'Espagne tire actuellement de Porto-Ricco du sucre, du gingembre, du coton en laine et filé, du gayac, des oranges et autres fruits. Elle envoie à Saint-Jean une petite quantité de vins, d'huile, de draps, mais presque rien

(1) En 1764, un édit de Charles III établit des paquebots pour être expédiés, chaque mois, de la Corogne, à la Havane, ou à Porto-Ricco. Les dépêches passent delà, sur des bâtiments légers, à la Vera-Cruz et à Porto-Bello, qui les répandent ensuite sur le continent.

au reste de l'île. Les étrangers font seuls ce dernier commerce.

La plupart des habitants, surtout dans l'intérieur des terres, ne consomment pas d'autres denrées que celles du pays; mais beaucoup de colons, fixés sur les côtes, achètent de l'étranger des farines, des vins, des huiles, des eaux-de-vie, des salaisons, et se procurent par la même voie le linge, les armes, la quincaillerie, les bijoux, et les étoffes à leur usage. Cette préférence, généralement accordée aux fabriques étrangères sur celles de la métropole, provient de ce que les marchandises des Espagnols sont plus chères et souvent d'une qualité inférieure à celles des Français et des Anglais, qui viennent eux-mêmes les déposer sur les côtes de Porto-Ricco, et prennent des denrées en paiement. Ces liaisons procurent aux colons un bénéfice de 25 à 30 pour 100, dont ils seraient privés s'il leur fallait ne trafiquer qu'avec la capitale, seul port autorisé à faire le commerce.

En effet, la distance des principaux villages de l'île à ce port, le mauvais état des routes, le défaut de ponts et de barques pour traverser les rivières, entravent la circulation des denrées par terre, et en doublent le prix. Un

exemple rendra cette observation évidente. Ici le travail d'un homme est estimé à quatre réaux par jour, et celui d'un cheval à huit. Une bête de somme ordinaire ne peut porter que deux fanégues de café, ou huit arrobes, qui, à douze réaux chaque, font un capital de quatre-vingt-seize réaux ou douze piastres. Maintenant je suppose qu'un colon éloigné de la capitale de vingt lieues y fasse voiturer un sac de café; ce transport exigera au moins deux jours de voiture, et deux pour le retour. Ces quatre jours, à douze réaux de frais chaque, coûteront quarante-huit réaux ou six piastres : ce colon perd donc moitié sur le prix de sa denrée, s'il veut la transporter à Saint Jean, où d'ailleurs il aurait des droits à payer. Ainsi il préfère la vendre à des étrangers qui fréquentent tous les points abordables de la côte, et qui lui donnent en retour des marchandises à moindre prix que celles des fabriques espagnoles.

Saint-Domingue, la Jamaïque, Sainte-Croix et Saint-Thomas sont les îles qui font avec le plus d'avantage ce commerce interlope. Les deux dernières exportent en outre la plupart des bœufs, des chevaux et des cuirs qui leur sont nécessaires. L'étranger, assuré de dicter la loi

aux colons, trop heureux de vendre au premier navigateur qui veut bien les visiter, fixe lui-même le prix des ventes et des achats.

Ces liaisons clandestines ont principalement lieu, avec plus ou moins d'activité, dans les petits ports de Faxarde et Jumacao, sur la côte orientale ; dans ceux de Guayama, Coamo, Ponce, et Yauco sur celle du sud ; Cabo-Roxo, Mayaguez, Anasco, la Aguadilla, à l'ouest ; d'Ysabelle et l'Arecive au nord.

Porto-Ricco tire de l'étranger une partie des vivres qu'il consomme. Les Etats-Unis lui fournissent des farines ; la Havanne de la cire, du sucre blanc ; la Marguerite, du sel, du poisson salé ; Saint-Domingue, du tabac, des porcs ; et la Côte-Ferme du riz. L'île emploie la majeure partie de son numéraire à payer ces denrées, qui cependant lui coûtent moins cher que s'il lui fallait les acheter de ses propres colons.

Ces abus, préjudiciables aux intérêts de la colonie et à ceux du fisc, subsisteront tant que les habitants n'auront pas la liberté de voiturer par mer leurs denrées à la capitale, sous prétexte que les barques de transport dont ils se serviraient pourraient favoriser le commerce interlope.

Depuis que l'Espagne est en paix avec la France et en guerre avec l'Angleterre, nos intrépides corsaires ont conduit dans les ports de l'île plus de deux cents prises faites sur l'ennemi commun ; leurs ventes y ont répandu des marchandises de toutes espèces, et une grande quantité de numéraire ; mais cette richesse accidentelle expirera à la paix, à moins que le gouvernement ne brise les liens qui s'opposent à la prospérité réelle de la colonie. Que la cour de Madrid en déclare tous les ports libres, ne fût-ce que pour trente ans, et Porto-Ricco verra bientôt tripler ses produits. Alors les navigateurs, qui aujourd'hui dictent la loi aux pauvres colons, deviendront leurs tributaires ; et les troupeaux, les bois, les denrées de la colonie auront un débouché assuré.

Température.

Porto-Ricco est exposé à l'action du vent d'est, qui souffle constamment entre les tropiques. Ce vent commence à huit heures du matin, et dure jusqu'à cinq de l'après-midi (1).

(1) Le thermomètre, exposé à l'air libre dans le lieu où étaient déposées nos plantes, a fourni les observations suivantes. Pendant les mois de

Les vents du sud et de l'ouest charrient avec eux des pluies si abondantes, surtout depuis août jusqu'en janvier, qu'elles inondent les campagnes et répandent dans l'atmosphère une humidité souvent endémique (mais ils ne font pas beaucoup de mal dans la rade de Saint-Jean, parce que la ville, au pied de laquelle mouillent les bâtiments, est très-haute, et forme un bon abri). Les viandes s'altèrent promptement. En quatre jours, le cadavre d'un cheval ou d'un bœuf, exposé à l'air, est corrompu, dépecé et dévoré par des milliers de vers et d'insectes qui se reproduisent avec une prodigieuse fécondité.

---

juillet, août, septembre, lorsque le temps était beau et la brise faible, le mercure s'est soutenu entre le 28^{e} et le 29^{e} degré, de 11 heures du matin à 2. Mais quand l'atmosphère était nébuleuse et la brise un peu forte, il descendait de 26 à 24, durant le même intervalle. Aux autres heures de la journée, il y a des variations très-fréquentes. Pendant la nuit, l'élévation ordinaire du liquide est de 16 à 17°. Il ne descend à 15 que dans les temps de pluie.

Ouragans.

Si les ouragans, fléau le plus destructeur des Antilles, sont occasionnés par les vents du nord et de l'ouest, qui doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence irrésistible, et renverser tout corps solide qui se trouve dans la direction de leur souffle (1), l'heureuse position de Porto-Ricco au nord-est des Antilles, la préserve ordinairement des ravages de ce terrible fléau. Les ouragans, peu communs dans l'île, se font rarement sentir à la fois sur tous les points de sa surface. Ils attaquent tantôt la côte du nord, tantôt celle du sud, plus souvent quelques portions isolées. En 1740, un ouragan désastreux ravagea le territoire de Ponce, sur la côte méridionale, et y détruisit une grande quantité de palmiers.

Le 28 août 1772 fut aussi une nuit de deuil pour toute la colonie. Depuis onze heures jusqu'à trois, la tempête exerça successivement ses fureurs dans les directions est, nord

---

(1) Raynal, liv. 10.—D'autres écrivains rapportent l'origine de ce fléau à l'électricité (Mentelle, Géogr. mathém., etc., tome 1, page 534).

et sud-ouest. Chaque rumb de vent était suivi d'un calme qui durait six à huit minutes; mais cette apparente tranquillité ressemblait au silence des tombeaux : le vent tournait brusquement du côté opposé à sa première direction, et soufflait alors avec violence par des rafales qui duraient environ une demi-heure. Cette tempête, accompagnée de pluie, de tonnerre, et d'un tremblement de terre, occasionna de grands ravages..... Des arbres furent déracinés, des plaines inondées, des plantations bouleversées, et plusieurs malheureux restèrent ensevelis sous les ruines de leurs habitations.

Maladies.

L'action simultanée de la chaleur et de l'humidité, des pluies fréquentes, des savannes marécageuses, une atmosphère trop souvent imprégnée de brouillards nuisibles, surtout dans les vallées où l'air circule difficilement au travers des forêts, les vents du sud ouest et du nord, etc., occasionnent quelquefois plusieurs maladies graves.

A ces causes physiques et particulières au climat de l'île, se joignent les causes accidentelles et morales. Le défaut d'exercice, l'usage

immodéré des liqueurs et des boissons chaudes, les veilles, les passions de l'amour portées au dernier excès..... tout décèle l'effervescence que la chaleur porte dans le sang.

Delà ces maladies cruelles qui moissonnent plusieurs Européens nouvellement débarqués. Les plus communes dans la colonie sont : 1° le tétanos; non seulement les enfants nouveaux-nés y sont exposés jusqu'au septième jour de leur naissance, mais en outre ce mal attaque les hommes de tout âge et de tout sexe qui cherchent imprudemment, dans un air trop rafraîchi et trop agité, un soulagement aux chaleurs brûlantes et aux sueurs excessives qu'ils éprouvent; il se manifeste même chez ceux qui ont reçu quelques blessures profondes.

2° Les fièvres intermittentes, dans les campagnes; intermittentes, malignes ou tierces dans les villes.

3° Les fièvres catarrhales, suite des variations fréquentes de température, dans le même lieu.

4° La péripneumonie, l'ophtalmie, l'hydropisie, suite ordinaire des fièvres mal traitées et des obstructions.

5° La gale : un tiers de la population est

attaqué de ce mal honteux, par défaut de propreté ou de remèdes convenables.

6° Les pians : ils se terminent souvent par le *crabe*, sorte de mal qui attaque les muscles et la peau. Le malade éprouve alors des douleurs à la paume des mains et à la plante des pieds.

7° La petite-vérole : cette maladie était inconnue dans l'île avant l'arrivée des Européens.

8° Les maux vénériens : ils sont difficiles à guérir, à cause du mélange des races, et par la réunion de plusieurs virus qui attaquent souvent le même individu.

9° La dyssenterie, suite nécessaire du relâchement des organes, occasionné par la chaleur.

La modération et la sobriété dans l'usage de toutes les jouissances de la vie, sont le meilleur préservatif contre ces maladies destructives (1).

---

(1) Voyez sur les maladies des Antilles et du continent de l'Amérique méridionale, un mémoire du docteur Leblond, communiqué à l'Institut le 19 messidor an 13, et imprimé dans le *Moniteur*, 8 et 19 thermidor de la même année.

Dans ces régions brûlantes, l'influence du cli-

mat sur l'économie animale est subordonnée à la direction des vents, à la sécheresse ou l'humidité du sol, et à son élévation au-dessus de l'Océan ; elle varie aussi en raison des différentes races d'hommes qui habitent la zone tropiquaire. En général, les individus y dégénèrent d'autant plus, qu'ils sont transportés dans des températures plus opposées à celles du lieu de leur origine.

Ainsi, les nègres exportés d'Afrique s'accoutument facilement à la chaleur de la région chaude ; les mulâtres et autres gens de couleur, nés dans le pays, participent de la constitution des noirs. Cependant, plus les croisements approchent de la couleur blanche, plus ils perdent de leur vigueur naturelle.

Les blancs originaires des zones tempérées, arrivant dans la région chaude des tropiques, y éprouvent une altération qui se manifeste par des sueurs, des éruptions, des fièvres. Ces symptômes sont une véritable naturalisation qui acclimate l'individu.

Mais les blancs des pays froids, transportés dans les Antilles, sont exposés au danger des fièvres putrides, malignes, et même de la fièvre jaune.

« En général, dit le docteur Lind, les hommes qui passent du lieu de leur naissance en des pays lointains, peuvent être assimilés à des végétaux transplantés dans un sol étranger, où ils ne peu-

vent être conservés et acclimatés qu'avec un soin extraordinaire ». (Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, 1777 ; trad. par La Chaume, 1785.)

Voyez aussi : Mémoire sur les maladies de Saint-Domingue, leurs remèdes, etc., par feu Bourgeois, secrétaire de la chambre d'agriculture du Cap, inséré dans les Voyages intéressants en différentes colonies, par Nougaret, 1788, 410-504.

CHAPITRE XXVII.

Anecdote particulière à l'Auteur.

La bonne foi devrait être le lien des nations, lors même que leurs gouvernements sont en guerre, et n'en former qu'une seule famille sous les auspices d'une mutuelle bienveillance. La société civile a pour base les vertus philanthropiques qui dictent à tous les hommes l'obligation de s'entre-secourir, quels que soient leur patrie, leur culte et leurs opinions. C'est à ce titre que j'ai cru devoir rendre le service suivant à un grand nombre de citoyens d'Europe et du Nouveau-Monde. Pendant notre relâche à Porto-Ricco, un corsaire français s'empara d'un bâtiment américain nommé l'*Ellice*, capitaine Harvey, parti de Londres pour New-York, en août 1797, et le conduisit à Saint-Jean où il fut vendu. Parmi les objets qui formaient la cargaison de ce navire, on trouva deux malles remplies d'environ mille quatre cents lettres adressées aux États-Unis par des négociants d'Italie, d'Angleterre, de Hollande, de Hambourg,

d'Altona, d'Ostende, de Brême et de Pétersbourg. Un heureux hasard fit tomber entre mes mains ces papiers, à l'instant où on allait les jeter au feu.

Mon intention fut d'abord de les employer à serrer mes herbiers : mais je reconnus bientôt, en les parcourant, qu'ils intéressaient la fortune, l'honneur et le repos d'un très-grand nombre de citoyens de toutes les classes : dès-lors, je les regardai comme un dépôt sacré que je devais remettre à leurs légitimes propriétaires. Je crus cet acte de justice d'autant plus indispensable, que je ne vis dans ces lettres aucune correspondance qui pût trahir les intérêts de la France.

Les papiers ci-dessous désignés, étaient dans le plus grand désordre, lorsqu'on me les remit. Je réunis, le mieux qu'il me fut possible, tous ces fragments, et, après plusieurs jours de travail, je formai du tout onze liasses dont voici la note.

N° I^er^. Cent cinquante lettres, dont les adresses ou les enveloppes étaient perdues.

N° II. Soixante-quatre pièces.... Lettres de change, billets à ordre, — quittances, bans de mariage, — certificats, — protêts, — comptes courants, etc.

N° III. Soixante-onze lettres pour Baltimore.

N° IV. Trente-sept lettres pour Boston.

N° V. Douze lettres pour Charles-Town.

N° VI. Deux cent dix-sept pour Philadelphie.

N° VII. Soixante-sept pour différentes provinces des Etats-Unis.

N° VIII. Seize pour le Canada et la baie d'Hudson.

N° IX. Cent trente-quatre pour la Virginie.

N° X. Six cent trente-huit pour New-York.

N° XI. Lettres pour la Nouvelle-Orléans, la plupart de M. Morgan, négociant à Londres.

Ce travail terminé, j'eus le bonheur de rencontrer à Porto-Ricco même plusieurs Américains sur le point de partir pour la Nouvelle-Angleterre. Voici le nom de ceux auxquels je confiai, en secret, et sous leur récépissé, ce précieux dépôt qu'ils se sont chargés de remettre à sa destination.

Au docteur Thomas Henry, chirurgien du navire la Nouvelle-Jersey, de Philadelphie, capitaine Georges Clay, alors en rade

à Porto-Ricco..... Les neuf premiers paquets.

A M. Georges Talbot, citoyen de New-York, maison de MM. Murray, négociants.... le N° X.

Quelque temps après, je remis à M. Honoré Fortier, de la Nouvelle-Orléans, le paquet destiné pour cette colonie.

Telle est la conduite que j'ai tenue pour exercer un acte de justice dont le souvenir me rappellera long-temps une des meilleures actions de ma vie, puisqu'en remettant mille quatre cents lettres à leurs propriétaires, j'ai rendu service à des milliers de citoyens, de bons cultivateurs, d'épouses, de mères sensibles des deux mondes, que la perte de ces lettres eût peut-être plongés dans la douleur et l'infortune!!! Puissent la France, l'Angleterre et les Etats-Unis, nations faites pour s'estimer mutuellement, et qu'un intérêt commun, celui de l'humanité, devrait toujours réunir, cimenter les nœuds d'une amitié constante et sincère!

Nota. Je joins ici le texte anglais des certificats qui m'ont été délivrés par MM. Henry et Talbot.

I hereby acknowledge that I have received

from M. André-Pierre Ledru who, by the order of the French government, is on a voyage to America, for the purpose of Making observations and inquiries in natural history, seven hundred and sixty eight letters, or commercial papers, as bills of exchange, etc., adressed by different merchants of London, Liverpool, Birmingham, Manchester, etc., to their correspondents in the united states of America, viz in the towns of Philadelphia, Charles-Town, Baltimore, Boston, et in the states of Virginia et Carolina. — The whole of these papers where on board the ship Ellice, captain Harvey, who vailed from London bound to New-Yorck, in august 1797, and being taken by a French privater, Carried in to Porto-Ricco, and there condemned et sold; there papers were delivered to the said M. Ledru, by whom they are intrusted to my Care, to by delivered according to their respective address. — I, therefore delived te M. Ledru this receipt. Drawn up, and Visned, at Porto-Ricco. This first day of april 1798.

Signed : Tho. Henry Surgeon of the american ship New-Jersey, of Philadelphia.

I hereby acknowlegge to have received

of Citiz en Andre-Pierre Ledru who, by order of the French government, is on a voyage to America, for te purpose of Making observations and enquiries in natural history, six hundre thirty eight pieces consisting of letters for New-Yorck, bills of exchange, powers of attorney, etc., from differents towns in England, Holland and Hamburg. All there papers where on board of the American ship Ellice, captain Williams Harvey of New-Yorck. Capt. Harvey left London in august 1797, and was captured by a French privater, and carried to Porto-Ricco, and there condemned et sold. These papers here put into my hands by citizen Ledru, to by sent to their respective destination.

I accordingly delives this to Citizen Ledru in testimoni. At the port of St. Johns Puerto-Ricco, 1 april 1798.

Signed : Geo. W. Talbot citizen of the un. states of America, resident in New-Yorck nº 27 Beckman..... Ins. Murray y son, etc.

CHAPITRE XXVIII.

Histoire naturelle de Porto-Ricco.

Les rivières de Loquillo, du Sibuco au nord, celles de Mayaguès à l'ouest, de Manabon et de Daguao à l'est, roulent un sable chargé de paillettes d'or.

Le territoire d'Yauco et de Saint-Germain annonce, par des indices certains, la présence de ce métal qui n'est pas le seul que recèlent les entrailles de l'île. Nous avons parlé des eaux minérales de Coamo : cette commune offre aussi quelques traces de mines d'or autrefois exploitées. La Loysa coule sur un sable ferrugineux. On trouve dans les montagnes d'Anasco des pyrites et des marcassites qui présentent à la vue quelques particules d'or et d'argent, combinées avec le cuivre, le soufre et l'arsenic.

Le sol des montagnes est en général une argile rouge ou blanche, c'est-à-dire mêlée

d'ochre ou de craie; celui des plaines est plus noir et moins compact : l'un et l'autre sont gras et fertiles. Cette fécondité est le résultat des pluies qui inondent l'île pendant l'hiver, des nombreuses rivières qui l'arrosent en tout temps, des rosées abondantes de la nuit, et du détritus des arbres, que l'influence du climat décompose et réduit en terre végétale. Les bords de la mer, quoique plus sablonneux, sont cependant propres à la culture des cocos, des patates, du maïs, des haricots et autres légumes.

Il n'y a pas dans l'île autant d'oiseaux et de reptiles que dans plusieurs autres contrées de la zone torride, situées sous le même parallèle; mais son sol nourrit une immense quantité d'insectes, produit une grande variété de plantes, et ses côtes, ses rivières sont très-poissonneuses.

ARTICLE PREMIER (1).

ANIMAUX VERTÉBRÉS (2).

Mammifères.—Oiseaux.—Reptiles.—Poissons.

MAMMIFÈRES (3).

La liste des mammifères de Porto-Ricco est peu nombreuse. L'Europe lui a donné ceux de domesticité.

Les chevaux sont petits, mais agiles et vigoureux. On les dresse de bonne heure à une sorte de pas nommé l'*amble*. Les meilleurs coûtent 100 à 150 piastres. On les lâche ordinairement dans les savannes, où ils paissent en liberté une partie de l'année. Ce genre de vie les accoutume à supporter sans danger les variations et les intempéries de l'atmosphère;

---

(1) Les animaux dont le nom est précédé d'un astérisque ont été rapportés en France par Baudin et Maugé ; ils sont déposés dans les galeries du Muséum, à Paris.

(2) Epine dorsale formée d'une suite d'osselets nommés *vertèbres*. — Une moelle épinière. — Un cœur.—Sang rouge.

(3) Cœur à deux ventricules.—Sang chaud.—Des mamelles. (Animaux vivipares.)

mais il les rend un peu sauvages et leur donne un poil rude. Ceux qu'on élève à l'étable y sont nourris avec l'herbe des savannes, les tiges de patates et les sommités de cannes à sucre qui forment un excellent fourrage. Pour empêcher la dégénération des races, on les croise avec des chevaux exportés d'Europe ou des Etats-Unis.

Les mulets, quoique petits, ont plus de force et de résistance que les chevaux : leur pas est aussi plus sûr. Les habitants de la côte méridionale en vendent une grande quantité aux étrangers qui les préfèrent aux autres mulets des Indes occidentales pour le service des moulins à sucre.

En général, les taureaux et les vaches sont gras, forts, et d'un bon produit. Quelques propriétaires d'habitations très-étendues, telles que celle de Cannova dans la paroisse de la Loysa, en possèdent jusqu'à 500, qu'ils laissent errer et peupler dans les forêts. On les chasse au besoin avec des chiens dressés à ce genre d'exercice.

Les porcs ont le corps petit, les défenses longues de sept à huit centimètres (deux à trois pouces), et le poil hérissé comme celui des sangliers; mais ils dégénèrent prompte-

ment sous un climat trop chaud et trop humide. Les colons donnent en échange deux ou trois de leurs porcs pour s'en procurer un de race espagnole. Plusieurs de ces animaux sont sauvages. Leur chair est très-délicate.

On trouve sur la grande Cordillière quelques chiens provenant de ceux que les premiers conquérants ont importés au Nouveau-Monde; ils se rassemblent par troupes, et attaquent de front les gros animaux. Pris jeunes, ils s'apprivoisent facilement.

Les rats ont été transportés dans la colonie par les vaisseaux européens; ils s'y sont excessivement multipliés, et les ravages qu'ils occasionnent deviennent quelquefois le fléau des habitations. Ces animaux destructeurs ont éprouvé l'influence du climat. Ils sont plus gros et plus longs que ceux d'Europe : ils ont la queue blanchâtre, légèrement hérissée, et les oreilles repliées en arrière.

On connaît à Porto-Ricco trois espèces de chauve-souris, celles nommées le *fer de lance* (1), le *mulot volant* (2), et le *vam-*

(1) Vespertilio hastatus Gmel., 47.

(2) Vespertilio molossus Gmel., 49. C'est la plus commune.

pire (1). Cette dernière, plus dangereuse que les autres, suce, pendant la nuit, le sang des animaux endormis, et les fait quelquefois passer du sommeil à la mort. Sa langue est, comme celle des roussettes des Indes orientales (2), pointue, hérissée de papilles dures, très-fines, et dirigées en arrière. Elle s'en sert comme d'une tarière pour percer la peau et sucer le sang de ses victimes. Elle s'attache surtout aux doigts des pieds de l'homme. Les colons donnent à cette chauve-souris le nom de *perro-volador* (chien volant). Elle est de la grosseur d'un écureuil.

OISEAUX (3).

Oiseaux grimpeurs (4).

* Le perroquet à bandeau rouge ou papegai à ventre pourpre. *Psittacus dominicensis.* Buff., pl. enlum., 792.

---

(1) Vespertilio spectrum, *id.*, 46.

(2) Vespertilio vampyrus, *id*, 45.

(3) Cœur à deux ventricules.—Sang chaud.—Point de mamelles.—Des plumes.—Deux ailes. (Animaux ovipares.)

Nota. Les noms latins, sans autre indication, sont tirés du tableau de Daudin.

(4) Leurs pieds ont deux doigts en avant et

* La perruche pavouane. Buffon, 407. *Psittacus guyanensis*

Le petit ara rouge. *Ara aracanga.*

La perruche à collier. *Psittacus Alexandri.* Buff., 642.

Le sincialo ou perruche à longue queue (gros comme le loriot). Buffon, *ib.*, 550. *Psittacus rufirostris* (1).

Le pic rayé de Saint-Domingue. *Picus striatus.*

Le petit pic olive de Saint-Domingue. Briss., ta. 4, fig. 2. *Picus passerinus.*

* Le pic de Porto-Ricco (Annal. du Mus. d'hist. natur., pag. 285). *Picus portoricensis.* Le mâle et la femelle.

* L'épeiche ou pic varié de la Jamaïque. *Picus Carolinus.* Buff., 692.

* L'épeiche des Antilles. Buff., *ib.*, 195. *Picus major.* Gm., 436.

---

deux en arrière. Ces oiseaux grimpent sur les troncs d'arbres pour y chercher des fruits ou des insectes.

(1) Ces perroquets ont le vol très-élevé, le cri perçant et désagréable. Ils se rassemblent en bandes nombreuses. Leur chair est insipide et coriace.

* Le pic vert du Bengale. *Picus Bengalensis.*

* Le coucou tacco. Buff., *ib.*, 772 (Cri désagréable, queue large et bigarrée.) *Cuculus vetula.* Mâle et femelle.

* Le coucou cendrillard. *Cuculus dominicus.*

Le coucou des paletuviers. Buff., *ib.*, 813. *Cuculus minor* Gm., 411. Mâle et femelle.

* Le tamatia de Saint-Domingue. Buff., *ib.*, 206, fig. 2. *Bucco Cayanensis.* Var. B.

* L'ani des savannes. Buff., *ib.*, 102, fig. 2. *Crotophaga ani.* Mâle et femelle.

L'ani des paletuviers, nommé improprement *perroquet noir. Crotophaga major.*

Oiseaux de proie (1).

* Le vautour marchand ou urubu. *Vultur aura.*

Le faucon des Antilles, ou aigle mansfeni. *Aquila Antillarum.*

* L'émerillon de la Caroline. *Falco sparverius.* Buff., 465.

---

(1) Bec crochu et dur, à pointe aiguë, recourbé en bas, pieds courts, doigts armés d'ongles forts.

L'émerillon de Saint-Domingue, petit aigle. *Aquila nudicollis.*

* Une chevèche qui a beaucoup de rapports avec la chouette hurleuse (*strix ulula* L.); mais son bec est plus grand, plus fort et plus crochu; son ventre est d'une couleur roussâtre et uniforme, et elle n'a sur la poitrine que quelques taches longitudinales.

* Le harfang, *strix nyctea.* Buff., 458.

* La chouette ou grande chevèche de Saint-Domingue. *Strix Dominicensis.*

* La chouette nudipède. *Strix nudipes* Mus. Longueur, dix-neuf centimètres, plumage d'un fauve brunâtre en dessus, blanchâtre en dessous : tarses alongés, nus et bruns.

Passereaux (1).

Le tyran pipiri de Saint-Domingue. *Tyrannus pipiri.*

* Le petit noir aurore, gobe-mouche des Antilles. Buff., *ib.*, 566, fig. 2. *Muscicapa ruticilla.* Mâle et femelle.

---

(1) Ongles peu crochus, doigts de devant libres et sans membrane, ou soudés ensemble jusqu'à la première articulation. Un seul doigt en arrière ; plumage et bec très-variés.

* Le figuier couronné d'or, gobe-mouche des Amazônes. Buff., *ib.*, 298. *Muscicapa coronata.*

Le gobe-mouche à ventre jaune (à peine gros comme un rossignol.) *Muscipula Cayanensis.*

La grivette de Saint-Domingue. *Turdus auro capillus.*

Le moqueur, ou merle cendré. *Turdus polyglotus.*

Le merle à gorge noire. *Turdus ater.*

Le merle olive de Saint-Domingue (guère plus gros qu'une fauvette.) *Turdus Hispaniolensis.*

* Le tylly, ou grive cendrée des Antilles. Buff., *ib.*, 560, fig. 1. *Turdus plumbeus.*

* Le merle du Labrador. *Turdus Labradorius.* Mâle et femelle. Gm., 832.

Le carouge, cul-jaune de Saint-Domingue. *Oriolus Dominicensis* Gm., 391.

Le tangara, ou l'esclave (il ressemble beaucoup à la grive.) *Tanagra Dominica.*

Le gros bec verderin. *Loxia Dominicensis.*

* Un bouvreuil (nouvelle espèce). *Loxia Portoricensis* Mus. Longueur, dix-sept centimètres, bec noir, court et robuste; plumage

entier d'un noir foncé : dessus de la tête dessous de la gorge d'un roux ferrugineux pieds et ongles noirs. Rapporté par Maugé Le mâle et la femelle.

Le bruant olive (guère plus gros qu'un roitelet). *Emberiza olivacea.*

* Un corbeau semblable à celui d'Europe, mais dont le bec est croisé. *Corax crucirostra* Mus. Les deux mandibules sont repliées l'une sur l'autre. Cette structure du bec ne peut être, comme le prétend Daudin (1), une difformité accidentelle. Le bec est un organe si essentiel chez les oiseaux, que le moindre changement dans sa forme doit en apporter dans les habitudes de l'animal.

* Une corneille semblable, pour la taille, à la corbine d'Europe (*corvus corone* L.). Plumes d'un beau noir, garnies d'un duvet blanc à leur base; queue arrondie et plus longue que les ailes. Elle est placée au Muséum sous le nom de corneille à duvet blanc, *corvus leuco-gnaphalus.*

Ces corbeaux sont frugivores; leur chair, quoiqu'un peu noire, est bonne à manger.

---

(1) Ornithologie, t. 2, pag. 226.

La pie des Antilles. *Corvus caribæus.*

* La mesange bleue. Buff., *ib.* 3, fig. 2. *Parus cæruleus.*

Une espèce de rossignol d'un gris obscur, avec quelques plumes blanches; plus gros, mais moins harmonieux que celui d'Europe. On l'apprivoise facilement.

* Fauvette noire à épaules blanches.

* La fauvette cou jaune. *Sylvia pensilis.*

* La fauvette tachetée de la Louisiane. *Motacilla novæboracensis*, 752, 1.

Le figuier tacheté de la Louisiane. *Motacilla æstiva.* B. 58, 1.

Le figuier tacheté du Canada. *Motacilla æstiva, ib.* Var. B.

Le figuier fauvette ombrée. *Motacilla umbria.* Buff., 709, 1.

* Le figuier à gorge jaune. Buff., *ib.*, 731, fig. 2. *Motacilla Ludoviciana.*

Le sucrier. *Certhia flaveola.*

* Le bimbelé, ou la fausse linotte. *Sylvia palmarum.*

* La fauvette à poitrine jaune. *Motacilla mistacea.* Mus.

* L'hirondelle de Saint-Domingue. Buff., *ib.*, 545, fig. 1. — *Hirundo Dominicensis*, Gm., 1025. Un tiers plus grosse et moins

noire que celle de France; plus grosse et plus noire que celle de Saint-Domingue.

* Le martinet à collier blanc. *Hirundo Cayanensis.* Buff., 725, 2.

* Le grimpereau sucrier. Edwards, av. ta. 122. *Certhia flaveola.*

Le martin pêcheur huppé. *Alcedo Alcyon.* Var. Y. Gm., 452.

* Le manakin organiste. Buff., *ib.* 809, fig. 1 (oiseau charmant, gros comme notre chardonneret). *Pipra musica.* Gm., 1004.

Le manakin rupicole, ou coq de roche. *Pipra rupicola.*

Dans la classe brillante des oiseaux-mouches et des colibris (1), on admire :

Le vert perlé. *Trochilus dominicus.* Gm., 489.

Le plastron blanc. *Trochilus margaritaceus.*

---

(1) Combien de fois, dans mes excursions botaniques, n'ai-je pas considéré avec plaisir le vol précipité de ces charmants oiseaux, lorsque, les ailes étendues et perpendiculaires, réfléchissant sur leur plumage les plus riches couleurs, ils dardaient leur langue dans la corolle des franchipaniers, des mimosa, des bignones et autres arbrisseaux à fleurs odoriférantes !

Le plastron noir. *Trochilus mango.*

Le petit oiseau-mouche. *Trochilus minimus.* Gm. 500.

Gallinacées (1).

Cette île a reçu d'Europe les oiseaux de basse-cour, le coq, le canard, le paon, le dindon; du Mexique, le hocco noir (2), et de la Guinée, les pintades (3) qui furent transportées par les Génois, en 1508, aux Antilles, où leur plumage, ordinairement perlé ailleurs, a été légèrement modifié par le climat.

Celles qu'on voit à Porto-Ricco ont le ventre, le dessous et l'extrémité des ailes blancs. Les unes sont domestiques et les autres sauvages. Ces dernières, quoique plus petites, sont d'un goût plus délicat.

On trouve dans les savannes et aux environs des forêts :

---

(1) Doigts de devant réunis à leur base par une membrane. Bec convexe en dessus. Oiseaux gravivores, à vol pesant.

(2) Crax alector.

(3) Numida meleagris.

*Le pigeon tourte. *Columba Carolinensis.* Buff., 175.

* Le pigeon à tête blanche. *Columba leucocephala.* (Il ressemble au suivant, excepté le dessus de sa tête, qui est blanc.) Gm., 772.

* Le pigeon caraïbe. *Columba caribœa.* Gm., 773.

* Le pigeon roux de Cayenne. *Columba Martinica.* Buff., 141. Var. B.

Oiseaux de rivage (1).

Le héron, grande aigrette. *Ardea egretta.*

Le crabier bleu à col brun. *Ardea cœrulescens.*

* Le bec ouvert scolopacé. *Hians scolopaceus* Lacép. *Ardea scolopacea.*

* Le héron de la Louisiane, ou crabier roux à tête et queue vertes. *Ardea Ludoviciana.*

La bécassine. *Scolopax gallinago.*

L'alouette de mer. *Tringa cinclus.*

* Le pluvier doré. *Charadrius aureus.* Lacép. *Charadrius pluvialis.*

---

(1) Tarses élevés, jambes nues par en bas. Ces oiseaux ne nagent point, mais ils entrent dans l'eau pour y pêcher.

* Le pluvier sanderling, ou maubèche. *Parra calidris.*

Oiseaux nageurs (1).

Le flamant. *Phœnicopterus ruber.* Sur les bords de la Loysa.

Le castagneux de Saint-Domingue. *Colymbus Dominicus.*

* Le canard des bois, siffleur à bec noir. Buff., *ib.*, 804. *Anas arborea.*

* La sarcelle à queue épineuse. Buff., *ib.*, 967. *Anas spinosa.*

La sarcelle rousse à longue queue. *Anas Dominica.*

* Le canard gingeon. *Anas Americana* Gm., 526.

* La petite poule sultane. *Hydrogallina Martinica.*

* La poule d'eau. *Hydrogallina Chloropus.*

Le pélican blanc. *Pelecanus onocrotalus.*

La grande hirondelle de mer. *Sterna fuliginosa.*

(1) Jambes et cuisses courtes, doigts réunis par des membranes, ou élargis et aplatis en manière de rames.

REPTILES (1).

Lézards (2).

1° Le lézard tupinambis (3), long d'environ un mètre. Il est commun sur le territoire de Ponce. Ses habitudes sont assez douces. On le nomme *monitor*, parce que dans quelques contrées d'Amérique, notamment au Pérou et au Brésil, il accompagne fréquemment le caïman (4) et le fouette-queue (5), et annonce, par un sifflement particulier, la présence de ces dangereux reptiles.

2° L'anolis, ou lézard goîtreux (6). Il est fort vif, très-leste, et si familier qu'il se promène sans crainte dans les appartements et jusque sur les tables. Il est commun autour des habitations, dans les savannes. Il évite la grande chaleur et se montre ordinairement

---

(1) Cœur à un ventricule, sang froid, point de mamelles. (Animaux ovipares.)

(2) Corps sans carapace, à quatre pattes munies d'ongles crochus ; mâchoires à dents enchâssées.

(3) Lacerta monitor. Gmel, 1059.

(4) Lacerta alligator.

(5) Lacerta caudiverbera.

(6) Lacerta strumosa. Gm., 1067.

après la pluie ou au déclin du jour. Sa longueur est d'environ douze à quinze centimètres.

L'anolis porte, vers la région de la poitrine, un goître ou vésicule d'un rouge pâle qu'il dilate à son gré, en y introduisant de l'air. Ce gonflement a lieu lorsque le reptile est irrité ou qu'il se fait entendre.

3° Le lézard sputateur (1), long à peine de six centimètres; il a le corps d'un gris foncé sur le dos et blanchâtre sous le ventre. Ces couleurs sont tranchées par onze bandes ou anneaux d'un brun presque noir. Il court le long des murs, dans les maisons, et est très-familier. Mais lorsqu'on l'irrite, il lance à son ennemi un crachat noir et vénéneux qui fait enfler la partie attaquée. Delà lui est venu le nom de *sputateur* ou *cracheur*. On guérit cette inflammation en y appliquant de l'alcool, du sucre ou du camphre.

4° Le lézard iguane (2) est commun sur la côte de Faxarde. Ses couleurs sont agréablement variées. Sa chair et ses œufs sont bons à manger. On le chasse avec des chiens

(1) Lacerta sputator. Gm., 1076.
(2) Lacerta iguana. Gm., 1062.

ou on le prend avec des lacets. Il s'apprivoise facilement. Largeur, deux centimètres; longueur totale, un mètre et demi, dont la queue forme les deux tiers. Ce lézard porte plusieurs mittes parasites (1) qui vivent et se perpétuent sur son corps.

5° Le lézard ameiva (2). Ses couleurs varient avec l'âge : elles sont agréablement nuancées. L'ouverture de la gueule est fort large. Il est commun sur les rochers à l'ouest de Guayama. Sa chair est bonne à manger. L'individu que j'ai vu avait quatre décimètres et demi de longueur.

6° Le lézard large-doigt (3). Couleur bleuâtre, queue deux fois plus longue que le reste du corps, et rayée de brun à chaque doigt ; l'avant-dernière articulation est, par-dessous, plus large que les autres. Il porte sur le cou une large membrane semblable à celle de l'iguane, et qu'il dilate ou comprime à volonté. Il est très-familier. L'individu que j'ai observé avait trois décimètres de longueur.

---

(1) Acarus iguanæ. Gm., 2925.

(2) Lacerta ameiva. Gm., 1070.

(3) Lacerta principalis. Gm., 1062.

7° Le lézard à queue turbinée (1). Longueur, deux à trois décimètres.

Il y a peu de serpents sur le sol favorisé de cette colonie. Ceux qu'on y rencontre le plus souvent sont :

1° Le cobel (2). Le fond de sa couleur est tantôt gris, tantôt brun, mais communément d'un noir assez foncé, avec une multitude de petites lignes blanches transversales. Ces variations dans la couleur sont vraisemblablement occasionnées par l'âge. Le cobel atteint rarement un mètre de longueur. On le trouve sur les bords de la rivière de Toa.

2° Le serpent tête noire (3), long de six à huit décimètres; corps lisse, sans aucune aspérité ; tête noire avec quelques bandes blanches. Commun sur le bord des ruisseaux et dans les marécages.

3° Le boa rativore ou mangeur de rats (4). Couleur agréablement marbrée sur le dos, d'un vert de mer, pâle et moucheté de noir sous le ventre. Environ un mètre de longueur.

---

(1) Lacerta rapicauda. Gm., 1068.
(2) Coluber colubella. Gm., 1095.
(3) Coluber melanocephalus. Gm., 1095.
(4) Boa murina. Gm., 1084.

Il se nourrit de rats, qu'il poursuit quelquefois jusque dans les maisons. Les habitants apprécient son utilité et évitent de le détruire. Ces serpents, dont aucun n'est vénéneux, se nourrissent de lézards, de rats. Ils noircissent en vieillissant, et acquièrent alors des dimensions plus grandes.

4° La grenouille mugissante (1).

5° La grenouille des arbres. *Rana arborea* Lin. var. ☰. *Rana Americana rubra* Seb., Gm., 1054.

Ces deux reptiles se tiennent ordinairement sur les arbres, dans les lieux humides, et font entendre le soir un bruit assez intense, fort désagréable.

POISSONS (2).

Les côtes de Porto-Rico nourrissent une grande quantité de poissons. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, qui fréquentent habi-

---

(1) Rana ocellata. Lin., Gm., 1052.—Encyc., quadr. ovip., pag. 655.

(2) Cœur à un ventricule.—Sang froid.—Des branchies au lieu de poumons.—Point de pattes.—Nageoires soutenues par des rayons.

tuellement les parages des Antilles (1), les espèces que l'on prend le plus communément à l'aide du filet (2), appartiennent aux classes suivantes de l'ichtiologie :

Cartilagineux (3).

Plusieurs espèces de raies.

La baudroie chauve-souris. *Lophius vespertilio* Gm., 1480.—Comestible.

La baudroie tachée. *Lophius histrio* Gm., 1481.—Comest.

La baliste monoceros. *Balistes monoceros* Gm., 1462.

La baliste vieille. *Balistes vetula* Gm., 1467.—Comest.

Le coffre à deux épines. *Ostracion bicaudalis* Gm., 1441.

Le coffre sans épines. *Ostracion triqueter*. Gm., *ib.*

---

(1) La scie, le requin, les poissons volants, le dauphin, le marsouin, la dorade.

(2) On pêche fréquemment au filet dans la baie de Saint-Jean et à l'embouchure des rivières, tant pour le service des vaisseaux en rade que pour la consommation des habitants.

(3) Nageoires garnies de cartilages, au lieu d'os.

Le hérisson oblong. *Tetrodon oblongus* Gm., 1446.

Les deux-dents longue-épine. *Diodon hystrix* Gm., 1448.—Comest.

Le deux-dents courte-épine. *Diodon atinga* Gm., 1451.

L'hippocampe ou cheval marin. *Syngnatus. Hyppocampus.* Gm., 1457.—Comest.

Apodes (1).

La lamproie ou murène-flûte. *Murena helena* Gm., 1132.—Comestible.

Pectoraux (2).

La dorée. *Perca chrysoptera* Gm., 1314.

La becune (paracuta) *Perca.* Elle atteint quelquefois vingt à vingt-quatre décimètres.

La scorpene truie. *Scorpæna scrofa* Gm., 1215.

Le chætodon arqué. *Chætodon arcuatus* Gm., 1243.

Le chætodon enfumé. *Chætodon faber* Gm., 1263.—Comest.

---

(1) Point de nageoires inférieures.

(2) Nageoires inférieures au-dessous de la poitrine.

Le chætodon strié. *Chætodon striatus* Gm., 1249.—Comest.

Le chætodon chirurgien. *Chætodon chirurgus* Gm., 1259.—Comest.

Le chætodon iagague. *Chætodon saxatilis* Gm., 1253.—Comest.

Le chætodon lancéolé. *Chætodon lanceolatus* Gm., 1254.

Le spare bridé, long à peine de six centimètres. *Sparus capistratus* Gm., 1250.—Comest.

Le scombre pelamide. *Scomber pelamis*, 1330.—Comest.

Le tringle grondeur. *Tringla gurnardus* Gm., 1342.

Le grison. *Labrus grisæus* Gm., 1283.

Abdominaux (1).

La trompette-petimbe. *Fistularia tabacaria* Gm., 1387.

L'atherine poisson d'argent. *Atherina menidia* Gm., 1396.

Le cailleu tassart. *Clupea thrissa* Gm.,

---

(1) Nageoires inférieures derrière celles de la poitrine.

1406. (Deux espèces, l'une comestible, l'autre vénéneuse et marquée de taches jaunes. Son venin agit sur les nerfs, mais non sur le sang.)

Le quatre-dents perroquet. *Tetrodon testudineus* Gm., 1444.

L'albule ou mulet. *Mugil albula* Gm., 1398.

Le petit espadon. *Esox brasiliensis* Gm., 1393.

Le papon. *Teuthis hepatus* Gm., 1362.

ARTICLE DEUXIÈME.

ANIMAUX SANS VERTÈBRES (1).

Mollusques.—Crustacés.--Arachnides.—Insectes. Radiaires.—Polypes.

MOLLUSQUES (2).

Sèche commune. *Sepia officinalis* Gm., 3149.

---

(1) Corps dépourvu de colonne vertébrale et de squelette articulé.—Système nerveux.—Vaisseaux sanguins ou un vaisseau dorsal.

(2) Corps mou, non articulé, muni d'un manteau de forme variable. — Cerveau. — Nerfs.— Branchies. —Cœur musculeux.

Sèche calmar. *Sepia loligo* Gm., 3150.

Une sèche plus petite que l'officinale. *Sepia media* Gm., *id.*

On nomme improprement *raisins de mer* (uvæ marinæ) des amas d'œufs de sèches que l'Océan roule sur ses bords. J'en ai rapporté de Porto-Rico.

Oscabrion écailleux. *Chiton squamosus* Gm., 3203.

Oscabrion ponctué. *Chiton punctatus* Gm., *ib.*

Oscabrion marbré. *Chiton marmoratus*, id., 3205.

Balamite ou gland-de-mer-tulipe. *Balanus tintinnabulum* Lin.—*Lepas tintinnabulum* Gm., 3208.

Balanite striée. *Balanus striatus* Brug.

Coronulle des tortues. *Coronulla testudinaria* Lam. — *Lepas testudinarius* Gm., 3209. Il s'attache ordinairement à la carapace de la tortue franche.

Baudin et Mauger ont rapporté en France une grande quantité de coquilles terrestres ou marines, la plupart encore indéterminées. Plusieurs sont absolument inconnues et doivent constituer des espèces ou même des genres nouveaux.

On remarque dans cette collection :

Patelle à huit rayons. *Patella octo-radiata* Gm., 3699.

Patelle petite mitre. *Patella mitrula* Gm., 3708.

Patelle voûtée. *Patella fornicata* Gm., 3693. — *Crapidula fornicata* Roissy, hist. nat. des mollusques, 5238.

Haliotide canaliculée (oreille à rigole.) *Haliotis canaliculata.*

Nérite peloronte (gencive saignante). *Nereis peloronta* Roissy, 5273.

Helicine de Mauger. *Helicina Maugeri* Daudeb., Méth. conch., page 65.

Sabot pie (la veuve.) *Turbo pica* Lin. *Monodonta pica* Lam.

Turritelle imbriquée. *Turritella imbricata* Roissy, 5308. *Turbo imbricatus* Lin.

Achatine variée (perdrix.) *Achatina variegata* Roissy, 5354. *Bulla achatina* Gm., 3431.

Bulle ampoule (muscade.) *Bulla ampulla* Gm., 3424.

Buline bouche-rose (fausse oreille de Mydas.) *Bulinus hæmastomus* Roissy, 5336. *Helix hæmastoma* Gm., 3649. Saint-Thomas. Forêts.

Helice clausilie. *Helix clausilia* Draparn.

Porcelaine brune. *Cypræa fusca* (nouvelle espèce.)

Columbelle marchande. *Columbella mercatoria* Roissy, 66. *Voluta mercatoria* Gm., 3446.

Columbelle siger. *Columbella rustica*, id. 3447. *Voluta rustica* L.

Mitre pontificale. *Mitra pontificalis* Lam. *Voluta papalis* Gm. 3459, var. B.

Tonne huilière. *Dolium olearium* Roissy, 6, 39. *Buccinum olearium* Lin.

Tonne-pomme. *Dolium pomum* Roissy, 6, 41.

Rocher cornu. *Murex cornutus* L.

Rocher chicorée. *Murex ramosus* Gm. 3528.

Pyrule melongènē. *Pyrula melongena* Roissy, 6, 67. *Murex melongena* L.

Fasciolaire - tulipe. *Fasciolaria tulipa* Roissy, 6, 77. *Murex tulipa* L.

Turbinelle chapiteau (aigrette). *Turbinella capitellum* Roissy, 6, 81. *Voluta capitellum* L.

Strombe géant (lambis). *Strombus gigas* Roissy, 6, 86.

Canne imbriquée (gâteau feuilleté). *Chama imbricata* Lam.

Vénus verruqueuse. *Venus verrucosa* L.

Vénus mercenaire. *Venus mercenaria* L.

Vénus maculée (canne truitée). *Venus maculata* L.

Sanguinolaire rose. *Sanguinolaria rosea* Lam.

Anomie épiphie (pelure d'oignon). *Anomia epiphium* L.

Donace. *Donax trunculus* Gm. 3263.

Telline aurore. *Tellina rosea* Gm. 3238.

Arche velue. *Arca pilosa* Gm. 3314.

Arche de Noé. *Arca Noë* Gm. 3306.

Crustacés (1).

On trouve sur les grèves, et au pied des collines voisines de l'Océan, un grand nombre de crabes, dont les plus communs sont le crabe ruricole ou tourlourou (2), ainsi nommé, parce qu'il vit habituellement à terre, et ne se rend sur les rivages de la

(1) Corps et membres articulés, recouverts d'une peau crustacée, divisée en plusieurs pièces.

(2) Cancer ruricola. Gm., 2966.

mer que pour s'y baigner et y déposer ses œufs.

* Le crabe coureur (1), ainsi désigné, parce qu'on le voit courir le soir, avec célérité, sur le rivage de la mer. Les crabes coureurs se rassemblent alors par bandes, se recherchent, s'évitent, se battent, et les vainqueurs mettent quelquefois à mort les vaincus. Quoique petits, ils sont hardis, et pincent fortement les bâtons qu'on leur présente. Il serait imprudent de marcher nu-pieds au milieu d'eux.

* Le crabe nain (2) : il vit ordinairement sur le *fucus natans*. On le trouve aussi parmi les différentes espèces de varecs que la mer, perpétuellement agitée, arrache de son fonds et roule sur ses bords.

Le crabe corallin (3) : corps d'un beau rouge, plus large que long, chaperon trilobé.

* Le crabe maculé (4) : plus large que long, orné en-dessus de cinq à sept taches d'un rouge sanguin, chaperon trilobé.

---

(1) Cancer cursor. Gm., 2963.
(2) Cancer minutus. Gm., 2965.
(3) Cancer corallinus. Gm., 2968.
(4) Cancer maculatus, 2968.

* Le crabe défenseur (1) : plus large que long, armé d'une épine forte, longue et pointue ; chaperon quadridenté.

* Le crabe granulé (2) : plus large que long ; convexe, granulé ; pattes antérieures très-grosses. Ce crustacé s'approche rarement du rivage : on ne peut le prendre qu'en s'enfonçant un peu dans la mer.

* Le crabe peint (3) : corselet plissé de chaque côté, et antérieurement bidenté ; couleurs variées. Pendant le jour, il reste sur les grèves pour y chercher sa nourriture.

* Le crabe longimane (4) : chaque côté du test est garni de cinq dents ; jusqu'ici on ne connaissoit ce crabe que dans les mers orientales.

* Deux espèces de grapses (5).

Le scyllare des Antilles (6).

---

(1) Cancer defensor, 2970.

(2) Cancer granulatus, 2973.

(3) Cancer grapsus, 2967.

(4) Cancer longimanus, 2979.

(5) Cancer tenui-crustatus et grapsus cruentatus. Latreille.

(6) Scyllarus æquinoctialis. Fabr.

Les écrevisses et les crevettes, peu nombreuses en espèces, le sont beaucoup en individus, et fournissent un bon comestible. On pêche sur les bords de l'Océan l'écrevisse squille (1).

L'écrevisse sauterelle (2).

La crevette gammarelle (3).

La sauteuse, ou pou de mer (4), et dans les eaux douces de la Loysa, de Toa, etc., l'écrevisse cancer (5).

ARACHNIDES (6).

Le scorpion fauve (7).

Le scorpion d'Amérique (8), plus petit

(1) Cancer squilla, 2988.

(2) Cancer pennaceus, 2988.

(3) Cancer gammarus, 2985. Assez semblable à la crevette des ruisseaux (cancer pulex), mais plus petite.

(4) Cancer locusta, 2992. Un peu plus grande que la crevette des ruisseaux.

(5) Cancer carcinus, 2986.

(6) Stigmates et trachées pour la respiration, — yeux, — pattes articulées, — point de métamorphoses.

(7) Scorpio griseus. Degeer.

(8) Scorpio americanus. Gm., 2962.

que celui d'Europe et d'Afrique; mais les piqûres du crochet aigu et mobile, qui termine sa queue articulée, sont plus dangereuses. Commun dans les lieux obscurs et humides des maisons, sous les pierres, dans les troncs de bois pourri. Ses piqûres occasionnent l'inflammation et la fièvre. On les guérit par l'application d'un linge imbibé d'eau-de-vie.

Les araignées carnivores et guerrières ont dû se propager rapidement dans une île dont le climat est très-favorable à la multiplication des insectes. Celles qu'on rencontre le plus fréquemment à Porto-Ricco, sont :

L'araignée à brosses (1),
mamelonée (2),
cancriforme (3),
tétracanthe (4),
récluse (5),
et l'araignée aviculaire (6). Le corselet de

---

(1) Aranea clavipes, 2954.
(2) Aranea mammata. Olivier.
(3) Aranea cancriformis, 2955.
(4) Aranea tetracantha, 2951.
(5) Aranea nidulans, 2955.
(6) Aranea avicularis, 2957.

cette dernière, nommée *oua-oua* par les habitants, est brun, plat et ovale. — L'abdomen est noirâtre, velu, et terminé par des mamelons. Ses pattes, longues d'environ six centimètres, sont grosses, très-velues, armées de deux forts crochets, et brillent, à la plante, d'une belle couleur d'or. Ses pinces et tenailles, longues de deux centimètres, sont dentées. Cette araignée est la plus grande des espèces connues. Sa morsure est quelquefois mortelle. Le meilleur remède est l'usage des cannes à sucre, prises comme aliment.

Plusieurs galeodes.

Les quadrupèdes domestiques nourrissent, comme ceux d'Europe, plusieurs insectes parasites qui s'attachent à leur peau, s'y enfoncent, sucent leur sang, et les tourmentent.

On trouve sur les bœufs et les chevaux la mitte américaine (1) et la tique (2). La première, nommée *nigua* par les habitants, a le corps ovale, aplati, à bords épais, et d'un rouge foncé, avec une tache blanche. La

(1) Acarus americanus. Gm., 2926.
(2) Acarus ricinus, *id.*, 2926.

seconde est ovale et arrondie : mais ces insectes sanguivores sont à leur tour la pâture des oiseaux.

L'ani des savannes et l'ani des paletuviers se perchent sur le dos des quadrupèdes qui paissent dans les champs, en détachent les insectes, plongent leur bec dans les plaies de la peau, et en arrachent les tiques qui s'y sont nichés.

* La scolopendre malfaisante (1).

Cet insecte hideux, mais moins dangereux que le scorpion, a huit yeux, vingt paires de pattes et vingt articles à chaque antenne. Son corps, composé de vingt-deux segments, est long quelquefois de dix-sept à dix-huit centimètres. Il est de couleur marron. Ses yeux sont noirs, et le dessus de sa tête est rouge.

* L'iule obscur (2).

Il ressemble, pour la couleur et pour les formes, à l'iule sabuleux d'Europe (iulus sabulosus) ; mais il est beaucoup plus grand. Corps composé de soixante-quatre anneaux... deux cent quarante pattes. On le trouve dans

(1) Scolopendra morsitans, *id.*, 3016.

(2) Iulus fuscus, *id.*, 3020.

les lieux humides et sur l'écorce des arbres pourris. Il n'est pas dangereux.

INSECTES (1).

La famille des insectes est, après celle des polypes, la plus nombreuse du règne animal. Toute la sagacité des Fabricius, des Olivier, des La Treille, ne suffirait pas pour les connaître tous, pour décrire leur organisation, peindre leurs mœurs et leurs métamorphoses.

Je me bornerai à indiquer ceux que nous avons observés ou rapportés en France.

Les insectes que l'on rencontre le plus fréquemment à Porto-Ricco, appartiennent aux ordres suivants.

Coléoptères (2).

Lucane interrompue. *Lucanus interruptus* L. Encyc. 21. (*Passalus* Fab.).

Lucane élaphe. *Lucanus elaphus* Fab. Ency. 4.

---

(1) Corps subissant une ou plusieurs métamorphoses ; ayant, dans l'état parfait, des yeux, des antennes, des stigmates, et six pattes articulées.

(2) Deux ailes pliées sous des étuis durs,—bouche munie de mâchoires.

* La passale pentaphylle. *Passalus pentaphyllus* Latreille. (Antennes en massue et à cinq articles. Stries des élytres et côtés du corselet ponctués).

* Passale, var. du précédent, couleur châtain.

* Passale denté. *Passalus dentatus* Fab.

* Passale, var. du précédent.

* Scarabé. *Scarabæus anobarbus* Fab. Gm. 1532.

* Scarabé tytan, mâle. *Scarabæus tytanus* Fab. Gmel. 1532.

* Scarabé, var. du précédent.

* Hanneton châtain, var. *Melolontha castanea* Encycl. 28.

Hanneton marqué. *M.signata* F.Encyc. 45.

* Hanneton douteux. *M. dubia* Encyc. 51.

* Hanneton barbu. *M. barbata* Latreille, (forme du hanneton douteux ; d'un brun foncé, luisant, lisse ; extrémité de l'abdomen velue).

* Hanneton cylindrique, var. *M. cylindrica.* Corps d'un brun foncé, pointillé et luisant ; chaperon un peu échancré ; élytres d'un brun plus clair ; corps cylindrique ; grandeur du hanneton roux (*M. fusca*), mais un peu plus étroit.

* Carabe aplati. *Carabus complanatus* Fab.

* Lamie scorpion. *Lamia scorpio* Oliv. Encyc. 11.

* Lamie..... (quatre esp. indét.).

* Bupreste enfoncé. *Buprestis impressa* Fab. Encyc. 67.

* Taupin émeraude. *Elater virens* Fab.

* Taupin (nouv. esp.), plus long et plus étroit que le taupin ferrugineux. Corselet finement ponctué. Elytres à stries nombreuses ponctuées, et d'un fauve moins sombre que celui du reste du corps. Antennes et pattes, marron clair.

* Taupin, trois autres espèces indéterminées.

* Téléphore, N. E. ayant quelques rapports avec la cantharide rayée. (*Cantharis vittata* Fab.).

Bord extérieur, suture, et ligne centrale des élytres d'un rouge pâle, sur un fond noir cendré.

Les insectes désignés vaguement sous le nom de *mouches à feu*, offrent pendant la nuit un spectacle amusant. On en compte dans l'île plusieurs espèces : ceux de la première (fulgores) portent autour des yeux

un cercle brillant de liqueur phosphorique; ils se plaisent au milieu des cannes à sucre.

Les insectes de la deuxième espèce, nommés en espagnol *cucuyos* (1), portent, près des ailes, deux petites ampoulettes de liqueur lumineuse; leur vol instantané éclaire alternativement l'atmosphère, selon qu'ils étendent ou ferment les ailes.

Les mouches à feu de la troisième classe, nommées *cucubanos* (lampyris) (2), sont plus grandes et plus lumineuses que les autres; elles font de nuit la chasse aux petits insectes qui leur servent de pâture : la partie postérieure de leur abdomen est remplie d'une matière si lumineuse qu'elles décrivent, en volant, une longue trace scintillante. Un seul de ces insectes procure assez de lumière pour permettre de lire ou écrire, sans le secours d'aucune bougie. Les habitants des montagnes s'en servent pour marcher dans les sentiers les plus obscurs : les femmes en ornent quelquefois leurs chapeaux ou en tressent

---

(1) Elater phosphoreus.—E. noctilucus L.

(2) Nous avons rapporté en France les espèces connues sous le nom de *lampyre marginé* et *lampyre fauve*. Ency., n^os 19 et 34.

des colliers qui brillent alors de reflets éclatants. Cette belle espèce de porte-lanterne ne perd, dans la captivité, sa propriété phosphorique qu'au bout de quinze jours, et la recouvre avec la liberté.

* Diapere.

* Opatre. *Opatrum clathratum* F. Gm. 1634.

* Opatre (trois espèces indéterm.)

* Prione.

* Callide. *Callidium glabratum* Latreille.

* Callidie verdoyante. *Clytus virens* Fab.

* Callidie (deux espèces indéterm.)

* Tragosite caraboïde. *Tragosita caraboïdes* F.

* Tragosite verdoyante. *Tragosita virens* F.

* Tragosite (deux espèces nouv.)

* Chrisocomele.

* Altise corselet blanc. *Altica albicollis.* Oliv. Ency. 8.

* Altise bicolor. *Altica bicolor* F. Ency. 14.

* Altise (sept autres espèces indéterm.).

* Galeruque (ayant quelques rapports avec le G. jamaïcensis.)

* Galeruque (trois espèces nouv.)

* Criocere (cinq espèces indéterm.)

* Brente nasillard. *Brentus nasutus* F. Ency. 7.

* Le charanson annulé. *Curculio annulatus* L. Ency., 154.

* Le charanson palmiste. *Curculio palmarum* L. Ency., 3.

* Le charanson six-moucheté. *Curculio sexguttatus* F. Ency., 173.

* Charanson *Curculio viridi affinis*. Latreil.

* Charanson. *Curculio punctato affinis* id.

* Charanson. *Curculio nigro affinis* id.

* Charanson (quatre espèces indéterm.)

* Casside.

* Coccinelle (deux espèces indéterm.)

Orthoptères (1).

* Le kakkerlac ou blatte américaine. *Blatta americana* L.

Cet insecte nuisible s'est prodigieusement multiplié dans les maisons, les sucreries, sur les vaisseaux, etc. La forme aplatie de son corps mou et flexible, lui permet de s'insinuer par le trou des serrures, dans les malles,

(1) Deux ailes pliées sous des étuis mous. Bouche armée de mâchoires.

les armoires, les magasins; il ronge les étoffes, détériore les meubles mal soignés, gâte ou dévore les comestibles, et répand sur les métaux une liqueur fétide qui les oxide. Il court avec agilité, fuit la lumière, se promène sur la figure des personnes endormies, et dépose souvent ses larves dans les caisses à farine ou à biscuit.

* Blatte (espèce nouv., indéterm.)

Les chats détruisent un grand nombre de blattes.

Un grillon (1) semblable à celuid'Europe (2), mais les deux filets qui terminent l'abdomen sont bifides à leur extrémité.

*Courtillère ou taupe-grillon (3), plus petite d'un quart que celle d'Europe.

* Sauterelles, quatre espèces nouvelles, une jusqu'ici inconnue, et les trois autres ayant de grands rapports avec les.....

locusta myrtifolia Fabr.
locusta acuminata id.
locusta lilifolia id.

---

(1) Grillus assimilis. Gm., 2060.
(2) Grillus domesticus, *id.*
(3) Achaeta grillo-talpa. Fab.

Mante jamaïcienne. *Menta jamaïcensis* F. Ency., 42.

Mante ceinturonnée. *Menta cingulata* L. Ency., 49.

* Mante.

* Phasmes (six espèces indéterm.)

Nevroptères (1).

* Termite morio. *Termes morio* F.

* Ascalaphe (cinq espèces indéterm.)

* Panorpe ou mouche-scorpion, qui se rapproche du panorpe tipulaire. L. (*Bittacus* Latreil.)

Hyménoptères (2).

* Ichneumon, quatre espèces nouvelles, dont une présente des rapports avec l'ich. avancé. * *Ich. porrectorius* F. Ency., 10.

Les fourmis de Porto-Rico (3) sont plus fortes et se multiplient avec plus de rapidité

---

(1) Quatre ailes nues, — abdomen dépourvu d'aiguillon.

(2) Quatre ailes nues, inégales, — bouche munie de mandibules et d'une trompe.

(3) Formica atrata-fœtida, — saccharivora, — omnivora, etc.

que celles d'Europe. Rien n'est à l'abri de leur voracité ; elles se glissent au travers des plus petits interstices, et deviennent le fléau des plus riches magasins. Mais les plus étonnantes de toutes sont celles nommées en français *pous de bois,* et en espagnol *comegen.* (Elles appartiennent au genre *termès.*) Cette espèce de fourmis construit en commun, sur les arbres, les édifices, ou sur la terre, une sorte de ruche arrondie, ayant quelquefois deux mètres de circonférence, disposée intérieurement en cellules irrégulières, et faites avec une substance jaunâtre, friable, qu'on croit être l'excrément même de l'insecte. De cette ruche partent plusieurs chemins couverts, composés de la même matière, larges d'un centimètre, et qui s'étendent quelquefois à un quart de lieue de distance. Les fourmis, à l'abri sous cette voûte, s'en servent pour communiquer avec les cannes à sucre, les cuves de sirop, etc. Malheur à l'insecte qui se trouve sur leur passage! il est à l'instant dévoré.

Ces fourmis sont petites, de couleur rouge, armées de mâchoires si fortes qu'elles corrodent le bois le plus dur, et s'y creusent, en peu de temps, les communications nécessai-

res : on ne peut les détruire qu'avec l'eau bouillante.

* Pepsis étoilé. *Pepsis stellata* F.

* Sphex (trois espèces indéterm.)

* Chlorion ichneumon. *Chlorion ichneumoneum* Fabr.

Les guèpes sont aussi incommodes que nombreuses : on en distingue plusieurs espèces (1). Les unes s'établissent dans les maisons, sous les charpentes, les couvertures où elles construisent leurs guépiers, gros à peine comme la moitié d'un œuf : d'autres plus sauvages cachent leur demeure sous l'écorce des arbres pourris ou dans la terre. Toutes sont hardies, voraces, et font la guerre aux autres insectes.

A la vue de cette multitude d'abeilles sauvages qui se multiplient avec tant de facilité dans l'île, on gémit sur la négligence des habitants, qui ne se donnent pas la peine d'utiliser cet insecte précieux en le cultivant

---

(1) Vespa attenuata ,— flavipes, — americana, — tricolor , — lineata. Gm., 2748, etc., et une variété, apportée à Paris, de la guèpe phthisica. Fab.

dans des ruches, comme l'ont heureusement fait, depuis quelques années, les colons de l'île de Cuba. Ceux de Porto-Ricco se contentent de ramasser, dans les bois, les produits des abeilles sauvages (1). Ces abeilles sont noires, luisantes, se fixent dans les vieux troncs d'arbres et changent facilement de domicile; leur cire est de couleur obscure; les naturels la solidifient en la mêlant avec d'autre cire blanche. La lumière qu'elle procure est un peu faible : le miel, qu'on emploie aux mêmes usages que celui d'Europe, s'aigrit promptement.

* Nomade.

* Bembex vespiforme. *Bembex signata* F. Ency., 2.

* Hylée. *Hylæus.*

---

(1) L'abeille perce-bois, *apis violacea*. Elle ressemble à celle d'Espagne; mais elle est plus grande et plus grosse dans toutes ses dimensions.

L'abeille d'Antigoa, *apis antiguensis*. Elle ressemble à l'abeille perce-bois. Sa couleur est en général noire.

L'abeille hémorrhoïdale, *apis hemorrhoïdalis* Gm., 2770, etc.—Abdomen cuivré; ailes couleur de sang.

Lépidoptères (1).

Des milliers de papillons (2), de bombices, de phalènes (3), de noctuelles (4) embellissent le feuillage des arbustes, la verdure des campagnes ; et les couleurs éclatantes de leurs ailes le disputent à celles des fleurs les plus brillantes.

---

(1) Quatre ailes membraneuses recouvertes d'une poussière écailleuse.

(2) Papilio asterias ,—p. asius,—p. anchises ,—p. turnus,—p. protesilas,—p. stelenes,—p. achilles,—p. Teucer, —p. carinenta , —p. ricini ,—p. charitonia,—p. melpomène,—p. piera,—p. sesia, —p. sennæ , — p. portlandia , — p. caricæ , —p. thaïs,—p. acis,—p. proteus ,—p. crisias. Fab. , et 30 autres espèces indéterminées. *Voyez* Gm. , 2225.

(3) Phalena hesperus, —p. cecropia,—p. polyphemus ,— p. prometheus,—p. erythrinæ ,— p. luna ,—p. credula sulphurata,—p. hyalinata , — p. æstuata,—p. costata,—p. pyraliata ,—p. politata,—p. sybaris,—p. nitœris, etc. Gm., 2400, etc.

(4) Noctua inclyta. Fab., etc., 19 autres espèces indéterm.

Hémiptères (1).

* Cigale.

* Cigadelle.

* Punaise. *Cimex victor* Gm., 2140.

* Punaise (six espèces indéterm.)

* Corée (trois espèces indéterm.)

* Lygée.

* Macrocephale cimicoïde. *Macrocephalus cimicoïdeus* Swed.

Diptères (2).

Le mosquite, espèce de cousin (3), est un insecte sanguinaire, très-commun dans les lieux humides, les forêts et au bord des ruisseaux. Il tourmente opiniâtrément les hommes, mais surtout les Européens nouvellement débarqués; sa piqûre occasionne une légère inflammation, et son aiguille pénètre quelquefois au travers des vêtemens.

Lorsqu'au milieu des forêts, je m'arrê-

---

(1) Deux ailes cachées sous des élytres membraneux; un suçoir au lieu de mâchoires.

(2) Deux ailes nues, un suçoir.

(3) Culex pipiens. Gm., 2886.

tais un instant pour botaniser, des milliers de mosquites, voltigeant autour de moi, se précipitaient sur ma figure, sur mes mains ; alors écartant leurs pattes longues et déliées pour se procurer un appui plus solide, ils enfonçaient de suite leur aiguillon dans ma chair. Leur abdomen était bientôt gonflé de sang qui rougissait ma peau lorsque j'écrasais ces insectes cruels pour m'en débarrasser.

Les mosquites d'Amérique ont, comme leurs analogues les cousins communs d'Europe, le corps cendré et l'abdomen rayé de huit bandes noirâtres ; mais ils sont plus gros et plus alongés.

Le cousin *maringouin* (1), quoique long à peine de deux millimètres, n'est ni moins cruel ni moins incommode que le mosquite ; il a d'ailleurs les mêmes habitudes et vit dans les mêmes lieux.

* Taon à pattes rousses. *Tabanus rufipes* Latreil.

* Taon (deux espèces indéterm.)

---

(1) Culex pulicaris. Gm. 2838.

* Mouche.
* Syrphe.

Aptères (1).

La chique (2), puce commune sur les gens pauvres ou malpropres, s'introduit dans le corps calleux des pieds, au-dessous des ongles, dans le talon, et y acquiert bientôt le volume d'une lentille (3), par l'accroissement des œufs qu'elle porte dans un sac au-dessous de l'abdomen. Si on néglige d'extirper cette puce, ses œufs éclosent promptement dans la plaie et occasionnent un ulcère difficile à détruire. Les malheureux esclaves, obligés de marcher nu-pieds, portent quelquefois 150 à 200 chiques (4).

Les négresses sont très-adroites à extirper cet insecte; elles appliquent ensuite sur la plaie des cendres de tabac.

On sait que plusieurs insectes prennent la

(1) Trompe articulée, point d'ailes.
(2) Pulex penetrans. Gm., 2924.
(3) Ervum lens. L.
(4) Presque tous les nègres avancés en âge ont les pieds perclus et tuméfiés par la grande quantité de chiques et d'ulcères dont ils sont attaqués.

teinte du végétal qui les nourrit; il en est de même du pou de l'homme, il devient noir sur les nègres.

Radiaires (1).

Les eaux de la rade de Saint-Jean, rarement agitées par la tempête, nourrissent plusieurs radiaires echinodermes (2) ou mollasses (3), dont la structure délicate ou l'enveloppe fragile résisteraient difficilement à l'action des mers orageuses. Ce sont quelques espèces d'oursins (4), d'asteries (5), d'holothuries (6) et de méduses (7).

---

(1) Corps dépourvu de tête, de pattes articulées, de cerveau et de moelle longitudinale;--organes disposés en manière de rayons.

(2) Les échinodermes sont recouverts d'un cuir dur ou d'un test solide composé de plusieurs pièces réunies. Ils sont tentaculés, armés d'épines articulées, et pourvus, sur leur face inférieure, d'une bouche orbiculaire.

(3) Corps mou, gélatineux, transparent et dépourvu d'épines.

(4) Echinus araneiformis, — e. reticulatus, — e. caribæorum. Gm., 3782, etc.

(5) Asterias reticulata,— a. araneica,— a. granularis. Gm., 3160.

(6) Holothuria physalis. Gm., 3139.

(7) Medusa unguiculata. Gm., 3159.

Polypes (1).

Les polypes ou zoophytes sont des animalcules presque microscopiques, renfermés dans des cellules calcaires ou cornées, coriaces ou fibreuses : ils habitent dans la mer, dont ils élèvent sans cesse le fond, et se multiplient en grand nombre par des gemmes ou bourgeons. La nature paraît les avoir destinés à générer la terre calcaire.

On trouve sous les eaux qui baignent les côtes des îles danoises et de Porto-Ricco un grand nombre de productions zoophytes, dont les plus communes sont des madrepores (2), des millepores (3), des coralli-

---

(1) Corps mou, gélatineux, n'ayant d'autre organe connu qu'un canal intestinal dont l'entrée sert de bouche et d'anus.

(2) Madrepora lactuca, — m. virginea, — m. muricata, — m. porites, — m. astroites, — m. galaxea. Gm., 3756, etc. Madrepora prolifera. Sloane, Jamaï., 1. 18. 3.

(3) Millepora alcicornis, — m. compressa. Gm., 3782, etc.

nes (1), des éponges (2) et des gorgones (3).

Baudin et Maugé ont rapporté en France des échantillons de tous les oursins, madrepores, millepores, éponges et gorgones cités dans les deux dernières sections.

ARTICLE III.

Topographie végétale.

Lorsqu'en Europe le printemps pare nos campagnes de fleurs, la verdure des prairies, la fraîcheur des ruisseaux, l'ombrage des bosquets inspirent une mélancolie délicieuse qui n'est interrompue que par le ramage des oiseaux ou les chansons naïves de quelques bergères. En Amérique, la nature présente

---

(1) Corallina opuntia, — c. corniculata, — c. fragilissima, — c. penicillus. Gm., 3836, etc.

(2) Spongia fistularis, — spongia aculeata, — sp. officinalis, — sp. oculata. Gm., 3817, etc. S. labirinthiformis, sp. nov.

(3) Gorgonia anceps, — g. pinnata, — g. sanguinolenta, — g. setosa, — g. juncea, — g. ventalina, — g. flabellu. Gm., 3798.

On trouve souvent adhérentes à la base de ces gorgones des huîtres parasites.

un aspect différent : ici, ce sont des forêts aussi anciennes que le monde, et que la hache du bûcheron n'a jamais mutilées; là, des montagnes dans leur état primitif ou portant l'empreinte des révolutions du globe.

Dans l'Europe, habitée depuis long-temps par des peuples civilisés, l'homme ayant détruit d'immenses forêts et multiplié la culture des terres pour subvenir à ses besoins, l'empire de Flore s'est rétréci à mesure que celui de Cérès a étendu ses limites.

Mais dans une grande partie de l'Amérique, où la nature encore sauvage, et pour ainsi dire vierge, conserve l'empreinte de sa première jeunesse, le botaniste trouve une ample moisson à faire. Telle est l'île de la Trinité, où je regretterai toute ma vie de n'avoir séjourné qu'une semaine, parce que 2000 Anglais, armés de canons et de baïonnettes, n'ont pas voulu permettre à cinq paisibles naturalistes d'y rester plus long-temps.

Telle est celle de Porto-Ricco, que sa fertilité, sa position et son étendue ont enrichie des plus beaux végétaux du Nouveau-Monde. La température de cette île change, pour ainsi dire, de lieue en lieue, à mesure qu'on

s'éloigne des bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres.

Une large zone de sables forme en partie la première enceinte ; cette zone embrasse plusieurs champs cultivés et de vastes savannes couvertes d'un grand nombre de graminées et d'arbustes. Du milieu de ces plaines courent çà et là des chaînes de montagnes irrégulièrement groupées et revêtues de forêts. Au pied de ces monts croissent la *sensitive* et l'*ananas,* tandis que leur cime est couverte de neiges.

Dans l'esquisse suivante des productions indigènes de *Porto-Ricco* , j'ai suivi pour ainsi dire la carte topographique de la nature, qui a couvert l'île de plantes, en raison du sol et de la température, sans consulter nos méthodes et nos systêmes (1).

On trouve dans les savannes sablonneuses et sur les rochers des bords de la mer, le tripsac hermaphrodite,—des rottbolles, des

(1) La Flore de Saint-Thomas et Sainte Croix, dont la publication doit suivre celle du voyage, présentera le tableau des végétaux qui croissent dans ces îles, d'après la méthode de Jussieu. Elle sera ornée de plusieurs gravures.

éleusines, des racles et des paturins, — des palmiers, le bactrys..... L'avoira de guinée, le rondier flabelliforme, — des agavés, — le raisinier à grappes, —le wolkameria épineux, —les morelles mammiforme..... polygame..... et à piquants rouges, —les cestraus, —le daphnot des Antilles, — les sébestiers, — des liserons et des quamoclits, — le franchipanier blanc, —les jaquiniers à bracelets et en arbre, —l'éléphantope rude, —les pectis, — le caléa de la Jamaïque, — le parthène multifide, — l'allione incarnate, —l'ernodea des rivages, — l'argemone du Mexique, —le kakile maritime, —les mosambes, —les helictères, —le waltheria d'Amérique, —des corettes, —des tribulus, — le pharnace molhugine, — plusieurs cactiers, — le turnera ulmi-feuille, — la suriane maritime, —des icaciers, — le campêche épineux, —le guilandina bonduc, —des galegas, —le stylosanthe visqueux, —des comoclades, — des dodones, — des euphorbes, — des médeciniers, — le mancenilier, — les crotons, — l'amyris maritime, — des câpriers, — le ptelea visqueux, — l'acacie de Porto-Ricco, — l'erythale arbuste, — des héliotropes, — des pittones, — des dentelaires, — le rondeletia triflore, — des gardenes, — des corossols, —

l'aristoloche trilobée, — des eugenies, — des myrtes, — des passevelours, — des cadelaris, — des amaranthines, — des patagones et des mygindes, etc.

Les lagons d'eau de mer stagnante produisent des avicennes, — des mangliers et des paletuviers qui servent d'appui à plusieurs arbrisseaux grimpans, tels que la bignone équinoxiale, l'échites biflore et le bejuco ou hippocratea, etc.

Les marécages, etc.

Un grand nombre de cyperacées qui se rapportent aux genres choin, sclerie, fuirène, scirpe, souchet, killingie, — des paspales, dont plusieurs constituent de nouvelles espèces, — la fléchière à feuilles de plantin, — le menianthe des Indes, — des polygales, — des buchneres, — des lindernes, — la gerarde pourpre, l'ophiorize mitréolée, — les jussies, — les œschynomènes, — le pongat des Indes, — le sauvagesia de Cayenne, etc.

Dans les savannes de l'intérieur croissent abondamment un grand nombre de graminées, — le chou palmiste, — le cocotier des Indes, — des commelines et des éphémérides; — des amaryllis et des pancrais; — l'avocatier, — l'hermandier sonore, — les rivines,

—les petiveres, des verveines, — le chinopode capité, — le capraire biflore, — la belladone à feuilles de nicotiane, — des coquerets et des piments, — les calebassiers, — l'asclépiade de Curaçao, — beaucoup de plantes syngénésiques, telles que la cacalie porophylle, l'agerate fausse-conyse, l'éléphantope à épis; — des bidents, des coreopes et l'oldenlande à corymbe, — des mauves, — des malachres, des urènes et des abutilons; —le goyavier, — plusieurs acacies, — les clitores et les crotalaires, — les *tragies*, — les spermacoces et le rolandra à feuilles argentées, etc.

Le bord des rivières est ombragé par les gouets ou arums, — le matouri des prés, — la bignone élégante, — la lobélie à longues fleurs, — la ketmie à feuilles de tilleul, — des ptérocarpes, — le legnotis elliptique, — l'acacie feuille de hêtre, — l'ægyphille de la Martinique, — les callicarpes, etc.

A l'ombre des grands arbres, ou au bord des forêts et autour des plaines mises en culture,

On trouve le panic à larges-feuilles, et le panic arborescent, — les pharelles et les olyres, — l'ananas sauvage, — l'alpinia à

grappes, — les balisiers, les gingembres et les raisiniers, — des ruellies et carmantines, — des chionanthes, — des cotelets ou bois guitare, — les durantes, — les camaras, — plusieurs morelles, — l'aouaï cerbère, — le symplocos de la Martinique, — des eupatoires et conyses, — des gratgals, — le ciocoque à baie blanche, — les psychotres, — les moureillers ou malpighies, — la portesie ovale, — des pavons, — le rocou, — les lappuliers, — le myrte-piment, — des melastomes, — les hirtelles, — plusieurs casses, — l'érythrina ou bois immortel, — le bois yvrant, — des sainfoins, — le geoffræa sans épines, — le securidaca effilé, — l'acajou à pommes, — le connare pinné, — des poivriers, — le lygiste à épis, — les tinneliers, — des *cisses*, — le *varronia globuleux*, — les *laugiers*, — le *brunsfelsia*, — le guettarda feuilles rudes, etc.

Les forêts et les montagnes boisées offrent des acrostiques, — des polypodes, — des doradilles, — des ptérides, — des adianthes, et en général une très-grande variété de fougères, toutes intéressantes par leur port et leur fructification; — le cocotier de Guinée, — des heliconias, — des lauriers, — les caïmitiers

à feuilles d'or, — les sapotilliers, — le quinquina des Caraïbes, — le siderode ou bois de fer, — le cafeyer monosperme, — l'aralie en arbre, — le ginseng élégant, — le knepier bijugué, — le cupani d'Amérique, — le clusier rose ou figuier maudit, — le mammeï, abricotier, — les orangers, — la cannelle blanche, — le trichilia monbin, — l'acajou meuble et l'acajou à planches, — le quararibé ou mirodia turbiné, — le fromager pyramidal, et le fromager à sept feuilles, — le cacoyer, — le guazuma ulmifeuille, — le canang élevé, — les gayacs, — le laurier malaguette, — l'acomas à grappes, — le courbaril, — l'angelin à grappes, — le monbin myrobolan, — le gomart d'Amérique, — les clavaliers, — le sablier, — des figuiers, — le bois trompette, — le chêne noir des Antilles, — la *morisone d'Amérique*, — des *micoucouliers*, — des *gommiers*, etc.

On trouve ordinairement implantés sur le pied de ces arbres des pothos et des angrecs, le polypode phyllitide et le polypode à nervures épaisses, — l'acrostique citronnier, — la doradille-saule et adianthoïde, — l'hémionite lancéolée, — la ptéride linéaire. Leur tronc nourrit l'acrostique sorbier ; — le polypode

piloselle et serpent, — la ptéride lancéolée, — l'acacie et la bignone griffe de chat, — le cactier parasite; et leurs branches portent le gui-trinerve; — des loranthes, — des caragates et des pitcairnes.

La plupart de ces arbres sont entourés de lianes tellement entrelacées qu'il est difficile de pénétrer au centre des lieux qu'ils occupent. Le margrave à ombelles, — les bignones, — les pauliniers, — les banistères, — les dolics, — les grenadilles, — l'acacie caroubier, — l'érythrina, — l'angrec rouge, — la vanille, et cent autres arbrisseaux d'un port agréable, courent le long de leurs branches, s'élancent d'un arbre à l'autre, descendent quelquefois jusqu'à terre, s'y enracinent, se redressent de nouveau, et couvrent ainsi plusieurs kilomètres carrés.

Addition à l'Histoire naturelle de Porto-Ricco;

Par M. Sonnini.

Mon dessein, ainsi que je l'ai annoncé au commencement de cet ouvrage, était de donner une notice succincte sur tous les animaux que M. Ledru n'a fait qu'indiquer. J'ai rempli, dans le premier volume, la tâche que je m'étais imposée. Inutile pour le savant, ce travail me paraissait offrir quelqu'intérêt au plus grand nombre des lecteurs auxquels l'histoire naturelle est étrangère, et je m'y livrais avec d'autant plus de zèle, que le voyage de M. Ledru me paraissait devoir y gagner, non pas sur le choix, mais sur le nombre de ses lecteurs. Une longue maladie est venu déranger mes projets, enchaîner ma bonne volonté, et faire tomber ma plume. Forcé d'interrompre mes travaux, je n'ai pas dû suspendre la publication d'un ouvrage dont plusieurs journaux ont déjà inséré l'annonce, et que les savants et le public éclairé désirent avec impatience. Ce que j'aurais pu ajouter de plus à cet ouvrage aurait été loin de compenser le retard que mes additions auraient apporté à satisfaire le juste empressement qui s'est généralement manifesté pour posséder enfin un

voyage trop long-temps attendu. Mon silence, en ce cas, devenait un devoir, et j'aime à me flatter que l'on m'en saura gré. Je terminerai mon travail par quelques notions d'histoire naturelle relatives à Porto-Ricco.

Les espèces de perroquet de Porto-Ricco sont :

Le *petit ara rouge*, duquel j'ai déjà parlé p. 300 du premier volume.

Il en est de même du *perroquet à bandeau rouge*, page 300, et de la *perruche à collier*, ibid.

La *perruche*, ou plutôt la *perriche pavouane* (*psittacus Guianensis*). Cette espèce est très-commune dans les contrées de l'Amérique méridionale, voisines de l'équateur. Les individus qui la composent se réunissent ordinairement en bandes très-nombreuses et très-criardes. Ils sortent quelquefois des forêts, leur séjour habituel, pour se jeter dans les plantations de café, où ils font de grands dégâts.

La *pavouane* apprend facilement à parler, et elle articule très-distinctement ; mais elle est méchante, et elle souffre rarement qu'on la touche ou qu'on la caresse.

Sa queue fait à elle seule la moitié de sa longueur totale. Tout son plumage est d'un vert foncé. Il y a du jaune, et quelquefois du rouge sous les ailes ; et des taches rouges sur les côtés du cou distinguent l'oiseau adulte.

Le *sincialo* (*psittacus rufirostris*), autre perruche

dont tout le plumage est teint en vert-jaunâtre, avec du jaune sous les ailes et la queue. Le bec est noir, et l'iris d'un beau jaune-orangé. La grosseur de l'oiseau est, à peu près, celle du merle.

Sincialo est le nom que cette perriche porte à Saint-Domingue, et qui a été adopté comme une dénomination spécifique. C'est une espèce très-babillarde, mais son babil est agréable, et si elle parle beaucoup, elle parle bien.

Je placerai ici une observation nouvelle que l'on doit à M. de Humboldt, au sujet de la faculté d'articuler des paroles, dont la nature a doué plusieurs espèces de perroquets et de perruches, tandis qu'elle l'a refusée à d'autres espèces du même genre, tels que les *aras*, qui n'apprennent jamais à imiter la voix de l'homme. Cette différence remarquable provient, suivant les belles observations du voyageur célèbre que je viens de nommer, de la conformation de l'os hyoïde. Dans les perroquets, qui articulent des mots, cet os est mince et alongé à sa pointe; dans les aras, au contraire, l'os hyoïde a une masse extraordinaire. L'intervalle entre les deux cornes est rempli en partie d'une membrane osseuse qui se rétrécit vers la pointe, et est soudée à un os carré qui a plus d'un quart de pouce de large. C'est cet appendice singulier, ou cet os en forme de spatule, qui

entre dans la pointe de la langue, et qui la rend inflexible dans les *aras* (1).

Il a été question de l'*épeiche* ou *pic varié de la Jamaïque*, et du *pic vert du Bengale*, à la page 311 du premier volume; mais il existe d'autres espèces de *pics* à Porto-Ricco.

1° Le *pic rayé de Saint-Domingue* (*picus striatus*) a du rouge sur la tête; du gris sur le front, la gorge et l'espace entre le bec et les yeux; des raies olivâtres sur le fond noir du dessus du corps, des taches jaunes sur les ailes qui sont noirâtres; du rouge sur le croupion, du gris sombre sous le cou et à la poitrine, enfin du noir sur la queue.

2° Une espèce plus petite, dont la taille n'excède pas celle d'une alouette, a quelque conformité de couleurs avec l'espèce précédente; mais elle en diffère principalement par les raies, lesquelles au lieu d'être sur le dos, et à l'extrémité, traversent alternativement de brun et de blanc sale tout le dessous du corps. C'est le *petit pic olive de Saint-Domingue* (*picus passerinus*), rare à Saint-Domingue, et plus commun sur le continent.

3° M. Maugé a découvert à Porto-Ricco une espèce de *pic* qui était inconnue des naturalistes. Daudin en a donné la description dans les *Annales*

---

(1) Voyage de MM. Humboldt et Bonpland, deuxième partie, page 17.

du Muséum d'histoire naturelle, page 285, sous la dénomination de *pic de Porto-Ricco* (*picus Portoricensis*).

Cet oiseau a la grosseur du merle commun; le dessus de la tête, du cou et du dos, d'un noir foncé, à reflets légèrement verdâtres; les ailes et la queue d'un noir mat; la gorge, le devant du cou, le milieu de la poitrine et du ventre, d'un rouge de sang; les côtés de la poitrine et du ventre, ainsi que le dessous des ailes, de couleur brune; le front, le devant des yeux, le bord des paupières et le croupion blancs; enfin le bec et les pieds noirs.

Le cri de ce *pic* est moins aigre et moins sonore que celui du *pic-vert* d'Europe; on ne l'entend guère que dans la saison des pluies, et jamais dans les grandes chaleurs. Cet oiseau est vif dans ses mouvements, et très-alerte lorsqu'il grimpe. Il se nourrit de larves et d'insectes.

4° L'*épeiche des Antilles* différant peu, si toutefois il diffère, de l'*épeiche* ou *pic varié d'Europe* (*picus major*), je me dispenserai d'en parler plus au long.

Trois espèces de *coucous* ont été observées à Porto-Ricco, savoir :

Le *coucou tacco* ou simplement le *tacco*, d'après son cri habituel (*cuculus vetula*). Il est un peu moins gros que le *coucou* d'Europe; ses couleurs ne sont pas brillantes, mais il conserve en toutes

circonstances un air d'arrangement et de propreté qui font plaisir à voir. Il a les parties supérieures d'un gris un peu foncé ; le devant du cou et de la poitrine d'un gris cendré, une teinte rougeâtre sur des nuances de gris ; le reste du corps fauve, les ailes d'un roux vif, et terminées d'un brun verdâtre ; la queue d'un gris-blanc, avec du blanc à sa pointe. La langue est cartilagineuse, et terminée par des filets.

C'est un animal utile, puisqu'il se nourrit d'insectes, de lézards, de rats, et d'autres animaux nuisibles qui pullulent sous le climat chand et humide de l'Amérique. Cet oiseau possède en outre une aimable disposition à la familiarité ; il se laisse approcher et prendre à la main, sans songer à se défendre.

Guenau de Monbeillard a donné le nom de *cendrillard* à un *coucou* de l'Amérique dont le gris cendré est la couleur dominante, et la taille celle du *mauvais*.

La troisième espèce de *coucou* est le *coucou des paletuviers* ou *petit vieillard* (*cuculus seniculus* Lath.). Sa première dénomination indique les lieux qu'il aime à fréquenter ; il vit fréquemment sur les paletuviers qui bordent les côtes basses et limoneuses, et il se nourrit des insectes, et spécialement des grosses chenilles qui dévorent ces arbres.

J'ai été à portée de faire, sur le vivant, à la Guiane, où cette espèce est assez commune, la

description du mâle et de la femelle. Tout le dessus du corps et des ailes du mâle est d'un gris cendré-clair; une bande longitudinale d'un gris plus foncé, part du coin de l'œil et marque les tempes; le dessous du corps et des ailes est jaune; les pennes de la queue, à l'exception des deux du milieu, sont terminées par du blanc et brunâtre en-dessus comme en-dessous; celles du milieu sont entièrement grises. Les pieds et les doigts sont noirâtres.

Les couleurs de la femelle sont plus claires que celles du mâle. Elle a du blanc à la gorge et au haut de la poitrine.

M. de Azara, qui a vu aussi ces *coucous* au Paraguay, mais seulement en été, dit que leur nid ressemble à celui des pigeons, et que la ponte est de trois œufs d'un blanc verdâtre. Du reste, ces oiseaux sont peu farouches; leur plumage est doux, leur forme élégante, et leur instinct disposé à la familiarité.

On avait appelé *barbus* plusieurs espèces d'oiseaux d'Afrique et d'Amérique portant à la base du bec des poils roides et dirigés en avant. Buffon, qui a écrit l'histoire des oiseaux avec toute la sagacité d'un génie supérieur, a séparé les oiseaux à barbe de l'ancien continent de ceux du Nouveau-Monde, et il a appliqué à ces derniers la dénomination de *tamatia*, que les naturels du Brésil donnent à une espèce de ce genre.

Ces *tamatias*, naturels aux climats chauds de l'Amérique, sont épais de corps et de physionomie. Une grosse tête, que termine un bec court convexe et hérissé de soies roides à sa base; deux doigts, un en avant et deux en arrière, de même que les *perroquets*, les *pics*, les *coucous* et les *anis*, forment les principaux caractères de la conformation extérieure des *tamatias*. Leur naturel répond parfaitement à leur figure massive. Tristes, silencieux, solitaires, stupides et paresseux, on les voit passer des heures entières, immobiles sur la même branche, dans l'endroit le plus fourré des bois. Ils prennent rarement leur volée, et ils se laissent approcher de très-près. Les gros insectes forment le fond de leur subsistance.

L'espèce que M. Ledru a vue à Porto-Ricco est celle que l'on distingue par la désignation de *tamatia à tête et gorge rouges* (*bucco cayanensis*). Il n'a du rouge que sur le front, le reste du dessus de la tête étant jaune; il a un petit trait de la même couleur au-dessus de l'œil; du noir aux côtés de la tête, sur le dos, la queue et les ailes; du jaune sur les parties inférieures. Cette espèce se rencontre communément dans les forêts de la Guiane, où j'ai eu souvent occasion de l'observer.

Les *anis* sont encore plus maussades que les *tamatias*, et surtout plus extraordinaires, tant par leurs formes que par leurs habitudes. *Ani* est le nom que ces oiseaux portent au Brésil, et ce nom ne diffère

que très-peu de celui que leur donnent les naturels du Paraguay. Les habitants de nos colonies d'Amérique les ont nommés *bouts de petun*, *perroquets noirs*, *oiseaux diables*, etc. Toutes ces dénominations peignent d'un seul trait les *anis*, dont le plumage, le bec et les pieds sont entièrement noirs. Leur bec est court, plus épais que large, crochu, fortement aplati sur les côtés, arqué et élevé en arête tranchante; la langue est plate et effilée à sa pointe; le corps est alongé et svelte : les ailes sont courtes, et les doigts disposés deux en avant et deux en arrière.

Ces oiseaux, si sombres et si laids à l'extérieur, réunissent les qualités sociales et aimables que l'on ne trouve pas toujours dans des êtres d'une nature plus parfaite. Les *anis* vivent, nichent et couvent en commun, et jamais aucune querelle ne vient troubler l'accord qui règne au milieu de familles et de troupes paisibles et nombreuses qui ne se séparent point. Cette douceur dans le naturel, cet instinct de communauté, ne se perdent point dans l'esclavage; les *anis*, qui s'apprivoisent très-aisément, deviennent dociles, et s'attachent à leurs maîtres. On assure aussi qu'ils apprennent à parler aussi bien que les perroquets. Cependant, quoique j'aie habité long-temps un pays où les *anis* sont très-communs, je n'en ai jamais rencontré qui articulassent des paroles. On se soucie même peu de se charger de pareils élèves qui ont une

mauvaise odeur ; c'est pour ces animaux un motif de sécurité, car leur chair ne pouvant se manger, à cause de la puanteur qu'elle exhale, on ne cherche point à jeter le désordre et la mort au milieu de sociétés que la nature semble avoir formées pour servir de modèle.

On connaît deux espèces d'*anis*, l'une, aussi grande que le geai d'Europe, se tient dans les paletuviers : c'est le *diable des paletuviers* des créoles de Cayenne (*crotophaga major*) ; l'autre, qui fréquente les savannes, est de moitié moins grande ; à Cayenne, *diable des savannes* (*crotophaga ani*).

M. Ledru fait mention de deux oiseaux de proie dont j'ai déjà parlé au premier volume ; savoir : le *petit aigle* (*aquila vel falco nudicollis*), page 298, et le *vautour marchand* ou *urubu* (*vultur aura*). J'ajouterai, au sujet de ce dernier oiseau, quelques notes recueillies par M. de Humboldt (1). « Les *vautours urubus* se rassemblent souvent en bandes de quarante ou cinquante. Lorsque l'air est très-serein, on les voit monter à des élévations extraordinaires. On dirait que la grande transparence des couches d'air les invite à passer en revue un grand espace de terrain que, dans un temps plus couvert, la vue perçante de ces chasseurs aériens ne pourrait saisir. »

(1) Ouvrage précédemment cité.

Deux autres espèces d'oiseaux de proie diurnes sont indiquées par M. Ledru, comme existantes à Porto-Ricco.

1° L'*aigle mansfeni* (*falco antillarum*), de la taille d'un gros faucon, et de couleur brune. Moins vorace et moins farouche que les autres oiseaux du même genre, celui-ci n'attaque que de faibles reptiles, se laisse approcher et prendre dans les piéges. Aussi les naturels du pays l'ont-ils appelé, dans leur langage, *oiseau sans bonheur.*

2° L'*émérillon de Cayenne*, ou *émérillon de la Caroline* (*falco sparrerius*), se trouve au midi de l'Amérique, depuis la Guiane jusqu'à la Caroline. La couleur dominante de son plumage est un roux-vineux, moins foncé sous le corps qu'en-dessus ; les côtés et le derrière de la tête sont tachés de noir sur un fond cendré ; les ailes sont d'un brun sombre : la queue est d'un roux noirâtre, terminée de noir avec un liseré blanc. Cette espèce offre tant de variétés de couleurs, qu'elle a été souvent présentée comme des espèces différentes dans les ouvrages des naturalistes, et le mâle et la femelle comme des oiseaux distincts.

Des quatre oiseaux de nuit rapportés de Porto-Ricco par les naturalistes de l'expédition, deux sont décrits par M. Ledru. Il me reste à dire un mot de la chouette *harfang* et de la *chouette* ou *grande chevêche de Saint-Domingue.* J'ai peine à croire que le *harfang* (*strix nyctea*), qui est par-

ticulier au nord de l'Amérique, se trouve à Porto-Ricco, et il y a toute apparence qu'il s'agit ici d'une espèce du genre très-variable des *chouettes*, voisine du *harfang*. Je soupçonne que l'oiseau indiqué par M. Ledru est une grosse *chouette* toute blanche, assez semblable au *harfang*, qui est conservée au cabinet d'histoire naturelle de Paris.

Un bec plus grand, plus fort et plus crochu qu'il ne l'est dans les autres espèces, distingue la *chouette de Saint-Domingue* (*strix Dominicensis*), laquelle ne diffère, du reste, de la *chouette commune* que par la teinte rousse qui est répandue uniformément sous son ventre, et par des taches moins nombreuses sur la poitrine.

Il est quelques espèces d'oiseaux qui tiennent autant des *pie-grièches* que des *gobe-mouches*, avec lesquels la plupart des ornithologistes les ont rangés. On leur a donné le nom de *tyrans*, pour exprimer leur force, leur audace, leur méchanceté. Un de ces petits *tyrans*, commun à la Guiane, au Paraguay, aux Antilles, etc., a reçu la dénomination de *titiri* ou de *pipiri*, à cause de son cri aigu. M. Latham a jugé, avec toute apparence de raison, que cet oiseau devait être mis au nombre des oiseaux de proie (*lanius tyrannus*). Le naturel du *titiri* est en effet sanguinaire, querelleur, intrépide, opiniâtre, furieux même, lorsque d'autres animaux l'approchent : l'homme ne l'intimide pas ; et si sa taille répondait à

sa férocité, il serait le plus dangereux des tyrans de l'air. Mais le *titiri* n'est pas plus grand que le merle. Il a, comme les oiseaux du même genre, le bec long, fort et crochu à la pointe, la langue aiguë et cartilagineuse. Du gris, tirant sur le brun aux parties supérieures, et sur le blanchâtre aux inférieures, est la couleur dominante de son plumage; le dessus de la tête est orangé dans le mâle, et jaune dans la femelle. Quelques disparités de couleurs se font remarquer sur divers individus; en sorte que l'on peut raisonnablement douter que le *titiri* de Cayenne et le *pipiri* de Saint-Domingue, quoique très-voisins l'un de l'autre, soient réellement de la même espèce.

On a appelé *gobe-mouches* des oiseaux qui se nourrissent de mouches et d'autres insectes volants, et qui ont, comme les *tyrans*, avec lesquels ils sont apparentés de très-près, le bec large, garni de monstaches à sa base, presque triangulaire, et crochu à son extrémité. La nature a placé un très-grand nombre d'espèces et d'individus de ce genre dans les climats chauds, les plus favorables à la propagation des insectes. C'est-là qu'adonnés à une chasse continuelle, ils rendent de vrais services à l'homme de ces contrées, en se chargeant, avec d'autres espèces, de la destruction d'animaux incommodes dont la prodigieuse multiplication, si elle n'éprouvait point d'obstacles, aurait bientôt changé les plus beaux et les plus

riches pays de la terre en solitudes qu'aucun homme ne pourrait ni habiter ni fréquenter.

Deux espèces de ces utiles chasseurs se trouvent à Porto-Ricco, le *petit-noir-aurore* (*muscicapa ruticilla*), guère plus grand que notre *pouillot*, et qui réunit sur son plumage les trois couleurs dont Buffon a composé sa dénomination; et le *gobe-mouche à ventre jaune* (*muscicapa cayanensis*) qui porte autour de la tête une espèce de diadème blanc, et une couronne orangée sur le sommet; le dessus de son corps est brun et sa gorge blanche.

L'Amérique nourrit un genre très-nombreux de petits oiseaux voisins des grives, des fauvettes, des gobe-mouches, desquels on a souvent de la peine à les distinguer; ce sont les *figuiers*. Celui qui est *couronné d'or* (*sylvia coronata* Lath.), de même que les autres espèces, fait sa ponte dans le nord de l'Amérique, et passe l'hiver dans le midi. Outre sa couronne d'or pur, cet oiseau porte un bandeau noir qui lui enveloppe la tête en passant sur les yeux. Le dessus du cou, le dos et la poitrine sont d'un bleu d'ardoise; le croupion est jaune, les ailes et la queue sont noires, et tout le dessous du corps est blanchâtre.

Le *figuier tacheté* (*sylvia aestiva* Lath.) a les mêmes habitudes que le *figuier couronné;* la tête, ainsi que toutes les parties inférieures, d'un beau jaune, avec des taches rougeâtres à la poitrine et

sur les flancs ; les parties supérieures d'un vert d'olive. Cet oiseau ne diffère point du *figuier du Canada*, décrit par Brisson.

Buffon a décrit deux oiseaux de ce genre sous la même dénomination de *figuier à gorge jaune*. L'espèce qu'indique M. Ledru est le *figuier à gorge jaune et à joues cendrées* (*sylvia ludoviciana* Lath.). Cette distinction nécessaire a été établie par M. Vieillot qu'il est impossible de ne pas citer quand l'on écrit sur les oiseaux. Indépendamment des deux attributs que désigne le nom composé de cette espèce, elle a du vert d'olive foncé et légèrement teinte de jaune sur les parties supérieures, des taches rougeâtres sur le jaune de la poitrine, du blanc-jaunâtre sur le ventre, et deux bandes transversales blanches sur les ailes.

L'oiseau indiqué par M. Ledru par le nom de *grivette de Saint-Domingue*, est la *grivelette* (*turdus auro-capillus*). Au contraire des autres *grives*, cet oiseau place son nid à terre, au milieu de feuilles sèches; sa ponte est de cinq œufs blancs, mouchetés de brun, et il ne niche que dans les Etats-Unis ; il est solitaire, et fréquente les bois épais et à portée des ruisseaux. Cette petite *grive* est à peu près de la grandeur du *cujelier;* elle est couronnée d'une couleur orangée plus vive sur le mâle que sur la femelle; ses joues sont blanches : sa poitrine est tachée de noir sur un fond jaunâtre ;

du reste, un brun roux règne sur les parties supérieures, et du blanc sur les inférieures.

Le *moqueur* ou *merle cendré* (*turdus polyglottus* Lath.) est un oiseau fameux par le charme et les accents de sa voix sonore et flexible : je ne l'ai pas rencontré à la Guiane, pays où les oiseaux sont si nombreux et si variés, et il ne paraît pas avancer vers le midi du nouveau continent, au-delà du Mexique; mais je l'ai vu, pour ainsi dire, par les yeux d'une amitié éclairée. M. Vieillot, qui a observé le *moqueur* avec toute l'attention qu'il apporte dans toutes les recherches dont il enrichit l'ornithologie, m'a communiqué la note suivante au sujet de cet oiseau singulier.

« Il semble que les différentes positions et les » passions du *moqueur* aient leur chant particulier. » Est-il tranquille et sans crainte? son chant est » faible et même languissant. S'il s'abat à terre, » une roulade précipitée se fait entendre à l'ins- » tant; s'il s'élève, son gosier semble suivre par » gradation le mouvement de ses ailes. Est-il in- » quiet? son chant a des phrases courtes et coupées. » Est-il en colère? ce ne sont plus que des éclats » qui dégénèrent en cris continuels. Ne peut-il » vous éloigner de son nid? il prend un ton plain- » tif; et si on s'en écarte, il déploie toute la beauté » de sa voix et lui donne la plus grande étendue. » A ces brillantes qualités du chant, il joint celle

» de se faire entendre pendant presque toute l'an-
» née, et d'aimer l'homme, dont la vue seule
» suffit pour l'y exciter; aussi c'est dans les en-
» virons des lieux habités qu'il fixe sa demeure.
» Son chant lui a valu à Saint-Domingue le nom
» de *rossignol;* mais il n'a pas la douceur ni la
» mélodie du chantre de la nature; sa voix est
» beaucoup plus forte, et ne serait point agréable
» dans un appartement. Il se fait entendre environ
» une heure avant le lever du soleil, et quelques
» moments après le coucher de cet astre; mais il
» ne chante pas la nuit comme le rossignol, même
» dans le temps des amours. Il remue la queue
» de bas en haut, et la porte souvent relevée:
» alors les ailes sont pendantes. Il est hardi et
» courageux; il se bat avec les petites espèces d'oi-
» seaux de proie, et vient à bout de les chasser des
» arbres qu'il a adoptés. Il se nourrit d'insectes,
» de baies, et de graines de piment. »

Non seulement le *moqueur* chante avec action et avec goût, mais il a le talent de contrefaire le ramage et les cris des autres oiseaux. Avec quelques soins, on peut l'élever en cage, et il récompense les petites attentions qu'on lui donne, par l'agrément de son chant et par sa facilité à imiter la voix des animaux dont il est entouré.

Sa grosseur est celle du *mauvis*, mais il est plus alongé. Un arc blanc surmonte ses yeux; toutes ses parties supérieures sont d'un gris cendré, et

les inférieures d'un blanc sale : ses ailes sont noirâtres.

L'oiseau à large plaque noire sur la gorge et la poitrine, présenté par Buffon, ou plutôt par Guenau de Montbeillard, comme une espèce de *merle*, sous la dénomination de *merle à gorge noire de Saint-Domingue* (*turdus ater*), n'est point un *merle*. Maudnyt avait déjà fait cette remarque dans l'*Encyclopédie méthodique*, et M. Vieillot l'a confirmée dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*. Ce prétendu merle doit être rangé avec les *carouges*. Son plumage est d'un gris-brun sur le corps, et d'un jaune-verdâtre, tacheté de noir, en-dessous. La pièce noire de la gorge et de la poitrine est bordée d'une large bande rousse. Le *carouge* est plus commun au nord de l'Amérique qu'à Saint-Domingue.

Voici un oiseau qui, au premier aspect, n'a rien de fort remarquable, et qui cependant appartient, en quelque sorte, à l'histoire de la géographie, puisqu'il a donné son nom, *tilly* ou *chili*, à une portion considérable de l'Amérique méridionale (1). Le mot *chili* est l'expression du cri de cet oiseau, et il est devenu la dénomination du Chili,

(1) Dans mon édition de Buffon, tome 9, page 543, en rapportant les observations de Molina au sujet du *tilly*, il s'est glissé une faute très-grave de typographie ; on y lit : *Amérique septentrionale* au lieu d'*Amérique méridionale*.

parce que cette espèce de grive (*turdus ater*) est très-commune dans le pays. Le mâle de cette espèce est entièrement noir, avec une tache jaune sous les ailes ; son chant est doux et sonore. Le plumage de la femelle est d'un cendré foncé, à l'exception de la gorge et du ventre, qui sont de couleur blanche. Ces oiseaux font leurs nids sur les arbres, avec de la terre détrempée. Leur ponte est de quatre œufs. Leur chair a une odeur désagréable, et ils ne supportent point la captivité.

C'est encore mal-à-propos que l'on a donné la dénomination de *merle* (*merle de Labrador*, *turdus labradorius*) à une espèce de *troupiale* d'un noir brillant, et à reflets verts et pourprés.

Les habitants de Saint-Domingue ont appelé *esclave doré* l'un des plus beaux oiseaux de l'Amérique, désigné par les ornithologistes sous la dénomination de *carouge de Saint-Domingue* (*oriolus Dominicensis*). Un jaune brillant couvre le bas du dos et du ventre, le croupion, les jambes, le dessous des ailes et leurs petites couvertures supérieures ; et cette couleur reçoit encore plus d'éclat par le contraste du noir velouté qui tranche agréablement avec le jaune.

Ce *carouge* choisit de préférence les palmiers pour se percher et suspendre leurs nids en forme de bourse. Son naturel est défiant et farouche, et son chant court, mais fort. La femelle, selon M. de Azara, pond communément trois œufs

blancs et tachés de roux. Cette espèce porte, au Paraguay, le nom de *guirahuro*, c'est-à-dire *oiseau noir et fâcheux* (1).

Un autre *esclave* pour les habitants de Saint-Domingue est une espèce de *tangara* (*tanagra Dominica*). Son esclavage n'est point réel, et il ne gît que dans la prédilection que cet oiseau montre pour les palmistes sur lesquels il se tient presque toute l'année. Le fond de son plumage est brun en-dessus et blanc-sale en-dessous.

Le *verderin* est une espèce de *verdier* (*loxia Dominicensis*) qui n'a rien de remarquable ni dans la distribution et le choix de ses couleurs, ni dans ses habitudes. Un vert-brun en-dessus, un roux sombre en-dessous, et du noir sur les ailes, composent son modeste vêtement.

Je ne pousserai pas plus loin cette nomenclature de laquelle j'ai décrit les objets les plus saillants, et je ne dirai plus qu'un mot sur un sujet plus important.

Un voyageur moderne qui a visité Porto-Ricco, a publié sur cette île des renseignements dont l'extrait ne peut manquer d'avoir de l'intérêt dans un ouvrage consacré, en grande partie, à l'histoire

---

(1) Voyage dans l'Amérique méridionale, traduction française, tome 3, pages 178 et 179.

d'une des plus riches colonies que les Européens possèdent dans le Nouveau-Monde.

Le terrain de Porto-Ricco est très-fertile : tout y croît à souhait. Son port est commode ; cependant cette colonie est restée dans l'enfance. M. Robin (1) voit les causes de cet état de langueur dans l'éloignement des habitations entre elles, et dans le défaut de communications, tant par terre que par eau. L'indolence des administrateurs et des habitants ne leur permet pas d'imiter les industrieux Américains des Etats-Unis, qui pratiquent des chemins dans les contrées les plus agrestes. Le transport des denrées est pénible et coûteux. Dans l'impossibilité de vendre les productions de sa terre, et de se procurer en échange les objets qui lui sont nécessaires, le colon est condamné à une décourageante pauvreté.

« Ce qui contribue principalement à cet état de » choses, trop ordinaire dans les colonies espagno- » les, ajoute M. Robin, ce sont d'abord les trop » vastes concessions faites par le gouvernement à » des particuliers qui n'ont ni la volonté, ni la » capacité, ni les moyens de les mettre en valeur. » . . . . . Aussi les habitants de Porto-Ricco dé- » frichent à peine quelques lisières de terre pour

(1) Voyage dans l'intérieur de la Louisiane, de la Floride occidentale, et dans les îles de la Martinique et de Saint-Domingue, pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806 ; par C. C. Robin, tome 1, pag. 242 et suiv.

» des plants de bananiers, dont le fruit est leur » pain ordinaire ; ils n'ont de cannes à sucre que » ce qui leur en faut pour en fabriquer un sirop qui » leur tient lieu de sucre. . . . . Les arbres à café » y deviennent de la plus haute taille; mais aussi » peu soignés que les cannes à sucre, il s'en faut » bien qu'ils en récoltent tout ce qu'ils pourraient » produire. . . . C'est, dans cette colonie, beau- » coup pour un habitant d'avoir quatre ou cinq » nègres; et pour le produit c'est bien peu, quand » le maître et sa famille ne sont pas vigilants. Ils » nourrissent, il est vrai, abondamment du bétail, » et cependant la ville de Porto-Ricco est une des » villes du monde où l'on mange la plus détestable » viande, par un réglement vexatoire qui, pré- » textant l'avantage du pauvre, propage la pau- » vreté.

» Chaque habitant doit fournir alternativement, » pour la consommation de la ville, une certaine » quantité de viande; elle lui est payée à un prix » si modique, qu'on en donne en détail la valeur » de deux livres pour un *picaillon* (6 sous un liard). » Ces habitants ne livrent alors que leurs plus ché- » tives bêtes, et vendent secrètement ce qu'ils ont » de meilleur aux Anglais, aux Américains qui » abordent en contrebande les côtes. Mais cette » viande, acquise à si vil prix pour les besoins de » la ville, se dépèce de cette manière : d'abord la » provision du gouverneur, puis celle des officiers,

» puis celle de l'évêque, puis du clergé, puis des » moines; après, les hôpitaux, les soldats, enfin » les habitants. Les Catalans, cette plus utile » portion des citoyens, sont servis les derniers, » même après les nègres employés par le gouver- » nement. . . . .

» . . . . Il n'est pas de gouvernement qui donne » autant à ses sujets, qui cherche autant à les » soulager, soit dans leurs entreprises, soit dans » leur adversité, que le gouvernement espagnol : » il n'en est pas cependant qui ait plus de pauvres. » Voulant toujours donner, il est obligé de tout » faire. Ces trésors qu'il répand, passant par les » mains des subordonnés, y restent en partie, et » deviennent pour eux des émoluments qu'ils re- » gardent comme attachés à leurs places; delà ces » innombrables dilapidations. Ces subordonnés, » distributeurs ordinaires des bienfaits du mo- » narque, acquièrent une autorité arbitraire dont » souvent ils abusent. Les gouvernés sont d'autant » plus vexés, qu'ils paraissent recevoir davantage, » et que leurs réclamations prennent l'apparence » de l'ingratitude. »

CHAPITRE XXIX.

Terme de l'expédition aux Antilles. — Retour en France.

Notre carrière dans le Nouveau-Monde est terminée. Heureux si nous l'avons remplie avec le succès qu'en attend la France! Mais il ne suffit pas d'avoir formé une collection précieuse en zoologie, en botanique, en minéralogie; tous nos soins doivent être dirigés maintenant vers la conservation des objets qui la composent, et leur prompt transport en Europe.

L'arrimage ou placement des plantes vivantes n'a pas été facile à bord d'un bâtiment de médiocre grandeur; il a fallu pour cela descendre dans la cale, déjà lestée de cent barriques d'eau, tous les objets d'équipement, et y faire coucher les matelots. A ce moyen, l'entrepont, entièrement vide, a pu recevoir les deux cent sept caisses de plantes. Celles

qui contenaient des arbrisseaux, trop grands pour un étage de cinq pieds, ont été placées au fond des écoutilles de la cale. Le capitaine avait eu préalablement la précaution de faire enlever une partie des planches du gaillard, et d'y substituer une claire-voie solide en caillebotis, afin d'introduire, à volonté, un air pur nécessaire à la conservation des plantes. Chargé spécialement des herbiers, je les ai renfermés dans des caisses solides, bien closes et bien goudronnées, pour les préserver des insectes et de l'humidité.

Tous nos préparatifs de voyage sont terminés..... J'ai pris congé de mes amis..... Paris, Raiffer, de don Benito et de sa famille..... après leur avoir exprimé tout ce que la reconnaissance me dictait de plus affectueux.

S'il est doux pour un voyageur de rencontrer, à deux mille lieues de sa patrie, des hommes généreux et sensibles qui savent ajouter à l'honnêteté de leurs procédés cette délicatesse qui en augmente le prix..... il est bien pénible de s'en séparer. Tel est le sentiment que j'éprouve en m'éloignant, peut-être pour toujours, de ces aimables colons dont les services et l'obligeante amitié ont embelli mon séjour à Porto-Ricco.....

Déjà le signal du départ flotte sur les mâts du navire..... J'entends de loin les cris des matelots, le hissement des voiles..... Le patron du canot m'appelle.... tout l'équipage est rendu à bord..... On lève l'ancre..... Moi seul je tiens encore à cette terre qui possède Francisca!!.... O mon amie! fuir loin de toi, à l'autre extrémité de l'Océan! ne plus te revoir!.... Mais l'ivoire qui me retrace les traits charmants de ta figure reposera pour jamais sur mon cœur!!

Nous appareillâmes de Porto-Ricco le 13 avril 1798, à midi : il ventait est bon frais. Lorsque nous fûmes au large, le capitaine s'occupa des moyens de préserver nos plantes vivantes des avaries ordinaires sur mer, et de celles que pouvait amener un changement de température, depuis le 18e jusqu'au 50e degré de latitude. A cet effet, il fit élever sur chaque écoutille un toit en gaules réunies par une de leurs extrémités, et recouvert de grosses toiles goudronnées. Il fit adapter un semblable appareil sur les caillebotis dont j'ai parlé. On enlevait ces couvertures mobiles pendant le beau temps pour renouveler l'air de l'entrepont et vivifier les plantes aux rayons bienfaisants du soleil. Mais aussitôt qu'un

horizon rembruni, un vent de nord, une mer houleuse annonçaient le froid ou l'orage, on fermait exactement toutes les ouvertures. Lorsque, malgré ces précautions, de grosses lames endommageaient nos plantes, mon collègue Riedlé les arrosait d'eau douce. Le capitaine, lui et moi, nous visitions tous les jours cette forêt flottante pour veiller à sa sûreté, examiner les progrès plus ou moins lents de la végétation, et terminer le catalogue que j'avais commencé. . . .

Le 25 avril, les vents, devenus tantôt est, tantôt nord-est, furent presque toujours contraires jusqu'au 4 mai, et nous contraignirent souvent de porter à l'ouest en fausse route. Le 5, ils devinrent plus favorables. Nous étions alors par les 23° de latitude et 64° de longitude. A cette époque, le capitaine fit cingler directement à l'est pour éviter la rencontre des corsaires bermudiens.

Jusqu'au 14, les vents, quoiqu'inconstants, continuèrent de nous être propices, parce que leur variation tombait entre le nord et le sud-ouest. Le 15, ils furent très-violents et très-froids : nous étions alors au 40° de latitude. Ainsi nous redoublâmes de précautions pour conserver nos plantes. Le 16, une brume

épaisse, et qui dura plusieurs jours, adoucit un peu l'atmosphère, mais elle nous fit éprouver toutes les incommodités d'une excessive humidité.

Au 20 mai, les plantes étaient intactes..... Nous avions une belle mer et un bon vent.... Tout nous promettait une issue favorable. Déjà nous goûtions le plaisir de déposer bientôt, au Muséum de Paris, le fruit de vingt mois de travaux..... Mais l'élément capricieux et terrible qui nous portait sur son dos menaça tout-à-coup de détruire cette collection chérie, et de nous engloutir avec elle. Dans la nuit du 20 au 21, un coup de vent du nord-est souleva les flots et nous présenta tous les symptômes d'une violente tempête.... Heureusement nous avions ce vent en poupe, car s'il eût été contraire, et qu'il eût fallu naviguer au plus près, alors les lames, extrêmement grosses, nous frappant en travers, auraient vraisemblablement brisé les panneaux et inondé les écoutilles, qu'il était d'ailleurs très-difficile de fermer, à cause des cocotiers qui en masquaient l'entrée. Les flots étaient si gros, qu'à chaque instant leur sommet tombait sur le pont.

Quoique le capitaine eût augmenté le nom-

bre des toiles goudronnées qui recouvraient les caillebotis, ces précautions ne purent empêcher que cent à cent cinquante arbrisseaux ne fussent avariés par l'eau de mer qui filtrait au travers des plus légers interstices. Bientôt le vent, de plus en plus violent, nous chassa avec tant de rapidité qu'il fallut carguer toutes les voiles, excepté la misaine et le petit hunier. Certes, si le gréement du *Triomphe* n'eût pas été meilleur que celui de la *Belle-Angélique*, nous eussions probablement couru les mêmes dangers qu'aux environs des Canaries.

L'après-midi du 22, le roulis devint si dur que plusieurs caisses de plantes, arrimées à tribord, dérapèrent brusquement sur bas-bord, et que celles qui étaient placées au fond des écoutilles de cale rompirent leurs amarrages. Peu s'en fallut qu'elles ne brisassent le tronc d'un cocotier, d'un chou-palmiste, et d'un cafier, les plus beaux arbres de notre jardin. Le danger était d'autant plus pressant que ces caisses, une fois élancées et mises en mouvement, suivaient l'oscillation irrégulière du navire, et formaient un excédant de poids, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Le capitaine, occupé depuis quarante-huit heures à donner sur le pont les ordres urgents, ne pouvait quitter ce poste où sa prudence et son sang-froid étaient si nécessaires. Ainsi il ordonna au charpentier, au maître d'équipage et au calfat, d'employer tous les moyens possibles pour éviter le double danger dont nous étions menacés. Cette opération pénible ne fut terminée qu'au soir, et nous délivra d'une cruelle inquiétude. Pendant cette tempête, l'Océan présentait la nuit un spectacle imposant et sublime, celui du sillage (1). J'emprunterai les couleurs de M. Bernardin de Saint-Pierre pour peindre ce phénomène.

« Les flots qui bouillonnent autour de la » proue du navire paraissent en feu; le » bâtiment vogue au milieu de plusieurs cer- » cles lumineux, brillants de serpentaux et » d'éclairs qui s'en échappent dans toutes les » directions. Le sommet de chaque lame est » éclairé par une lumière phosphorique, et » les globules d'eau que les vents dispersent » au loin, en forme de pluie, ressemblent

(1) L'opinion des physiciens sur la cause de ce phénomène n'est point unanime. Suivant Via-

» aux étincelles que produirait une étoffe
» d'argent électrisée dans l'obscurité.....

---

nelli (*a*), Linnæus (*b*), Nollet (*c*), Blumenbach (*d*), etc., cette scintillation est produite par une infinité de petits animaux lumineux répandus à la surface de l'Océan. Ce dernier cite entr'autres une espèce de ver néréide (*e*) extrêmement petit, très-agile, et commun dans toutes les mers. Leroy, médecin de Montpellier (*f*), l'attribue à une matière phosphorique qui brûle et se détruit lorsqu'elle donne de la lumière, se consume et se régénère continuellement dans la mer.

D'autres, comme Le Gentil (*g*) et l'auteur du Dictionnaire de la marine (*h*), rapportent à l'électricité la couleur brillante des ondes pendant le sillage du vaisseau. Peut-être ces causes concourent-elles ensemble à produire le même effet. Il

(*a*) Nuove scoperte intorno le Luci notturne dell' aqua marina. Venise, 1749.

(*b*) Amænitates academicæ: tom. 3, pag. 202.

(*c*) Mémoires de l'Académie des sciences, 1750, pag. 57.

(*d*) Manuel d'histoire naturelle, tome 2, page 24.

(*e*) Nereis noctiluca. Gmel., 3115.

(*f*) Académie des sciences; sçav. étrang., tome 3, in-4, p. 143.

(*g*) Voyages dans les mers de l'Inde.

(*h*) Encyclop. méthod., art. *Mer*.

» A la poupe, le sillage n'est pas moins éton-
» nant. La marche rapide du vaisseau occa-
» sionne des bouillonnements, des remoux,
» des tourbillons d'un blanc vif, parsemé de
» points azurés si variés et si éclatants, qu'on
» les prendrait pour ceux d'un métal en fu-
» sion, fortement agité » (1).

Le 23 mai après midi, les vents diminuèrent un peu; le 24 ils étaient entièrement

---

est vraisemblable que les mers qui contiennent une immense quantité d'animalcules phosphorescents, tels que le golfe de Paria, celui du Mexique, les eaux de Batavia, des Maldives et du Malabar, doivent, au plus léger mouvement, dégager des étincelles lorsqu'elles sont en contact avec une atmosphère chargée de fluide électrique.

Lalande a fait insérer dans la traduction française du premier voyage de Cook (*a*) une note savante sur les auteurs qui ont parlé de ce phénomène. Voyez aussi les observations de Forster (*b*) et les Tableaux de la Nature, par Humboldt, trad., Paris, 1808.

(1) Voyage à l'Ile de France, 1773, t. I.

(*a*) Tome I, page 55. Voyez aussi Journal des Savants, 1777, déc.

(*b*) Deuxième Voyage de Cook, tome 5, page 53.

appaisés, quoique la mer fût encore très-enflée; elle l'était au point que le roulis cassa la vergue du grand hunier, qu'il fallut de suite remplacer par un autre. Trois jours suffirent à peine pour nettoyer les plantes et consolider les caisses.

Le 25, nous fûmes chassés par un navire qui, meilleur voilier que le nôtre, l'eut bientôt atteint. Nous hissons pavillon français : à l'instant ce navire arbore le même étendard et se fait connaître : c'était un corsaire de Bordeaux, armé de trente-deux pièces de canon, en croisière depuis cinquante jours, pendant lesquels il avait déjà fait beaucoup de prisonniers à l'ennemi.

Avec quel plaisir je revis les couleurs chéries et les intrépides défenseurs de ma patrie! Les deux bâtiments marchèrent bord à bord pendant vingt minutes, sur deux lignes parallèles..... La musique du corsaire exécuta des airs guerriers et patriotiques, auxquels nous répondîmes par de nombreuses acclamations!

Le 2 juin au matin nous découvrîmes les côtes d'Angleterre. Deux heures après, une frégate ennemie, *la Nymphe*, qui nous suivait depuis le point du jour, envoya un offi-

cier nous visiter. Le capitaine lui exhiba nos collections, son passe-port et ses journaux. Il se rendit ensuite à bord de la frégate, et en revint quinze minutes après, libre de continuer sa route. Le soir du même jour, un autre bâtiment nous somma, par un coup de canon, de mettre en panne et d'attendre ses ordres. Un officier de ce bâtiment vint à bord du *Triomphe*, en fit rapidement la visite, et retourna avec Baudin vers la *Minerve*, dont le capitaine nous conduisit, le 4, au milieu d'une division anglaise qui croisait dans la Manche.

Le commodore Stracham, commandant de cette division, composée du vaisseau *le Diamant*, de 50 canons, cinq frégates, deux bombardes et un cutter (1), accueillit honnêtement Baudin, mais il ne voulut lui permettre de débarquer au Havre, qu'il était spécialement chargé de bloquer étroitement. En vain Baudin lui allégua la nécessité où

(1) Le commodore avait en outre sous ses ordres deux corvettes qui croisaient sur la pointe de Barfleur, deux frégates entre les Basquets et l'île d'Aurigny, et une autre entre la Heve et le cap d'Antifer.

il était de relâcher promptement dans ce port, pour mettre ses plantes à terre et les transporter le plus tôt possible, par la Seine, au jardin national de Paris, Stracham persista dans son refus, et consentit seulement à nous laisser débarquer à Dieppe. « M. le commo-» dore, lui dit Baudin en prenant congé de » lui, il eût été plus glorieux pour vous de » favoriser une expédition entreprise pour » le progrès des sciences, que de bombarder » nos ports que vous ne détruirez jamais. »

Durant cette conférence, qui dura trois heures, nous restâmes en panne au milieu des vaisseaux anglais, dont la plupart s'approchèrent du *Triomphe* à portée de pistolet. Les sabords de leurs batteries basses étaient ouverts; chaque canonnier était à sa pièce..... Les matelots, appuyés contre les bastingages, nous regardaient d'un air menaçant, et nous entendions les ordres donnés par les maîtres d'équipages..... D'un mot nous pouvions être foudroyés.....

Baudin, revenu à bord du *Triomphe*, se dirigea vers le nord-est de la Manche; mais à peine eûmes-nous perdu de vue la division de Stracham, qu'une corvette anglaise, la *Mouche*, vint sur nous, toutes voiles dehors.

L'officier qui la commandait nous parla avec tant d'arrogance et de grossièreté, que nous crûmes qu'il était ivre ou qu'il avait l'intention de nous couler, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il nous laissa continuer notre route.

Enfin, le 6, Baudin s'approcha des Dunes; et lorsqu'il eut doublé le cap d'Antifer, il dépêcha vers le village d'Etretal un officier chargé de prendre un pilote côtier pour nous conduire à Fécamp, où nous relâchâmes le 7 juin 1798, à neuf heures du matin.

CHAPITRE XXX ET DERNIER.

État sommaire des collections rapportées en France par les naturalistes de l'expédition. — Table des degrés de latitude et de longitude, observés pendant la navigation de la Belle-Angélique, de la Fanny et du Triomphe.

Nos collections seraient moins incomplètes, si nous n'avions point été fréquemment contrariés par les éléments, les maladies, par la pénurie du numéraire dans des régions où l'or seul fait souvent estimer les hommes, et quelquefois même par celle des objets de première nécessité.

Nous avons rapporté en France et déposé au Muséum national de Paris les objets suivants, recueillis tant à Ténériffe qu'à la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et à Porto-Ricco, savoir:

450 Oiseaux empaillés.

4000 Papillons et autres insectes.

200 Coquilles.

7 Caisses de madrepores, crâbes, oursins, asteries, gorgones, éponges.

200 Échantillons de bois.

1 Caisse de minéraux de Saint-Thomas.

4 Caisses de graines, renfermant environ 400 espèces différentes.

8000 Plantes desséchées en herbiers, formant 900 espèces.

207 Caisses ou barriques contenant 800 plantes et arbrisseaux vivants, en tout 350 espèces.

Il ne m'appartient point de parler avantageusement d'une expédition à laquelle j'ai eu l'honneur d'être associé; il me suffira d'invoquer le témoignage de Baudin, et de citer les rapports officiels des professeurs administrateurs du Muséum de Paris. On peut aussi consulter les journaux de 1798, entre autres le Magasin encyclopédique (1) et la Décade philosophique (2).

Ajouterai-je que notre expédition aux Antilles se distingue de celles dont le gouvernement avait précédemment fait les frais, par une circonstance qui lui est particulière?

---

(1) Quatrième année du journal, t. 2, p. 114; —t. 3, p. 249.

(2) Sixième année, nos 27-34; — an 7, nos 32-33; — an 8, nos 1-4-11.

Nos collections ont été exactement remises au Muséum de Paris. Baudin et ses collaborateurs n'en ont pas soustrait une plante vivante, un oiseau, un insecte, etc. Les échantillons doubles des plantes sèches et des graines sont les seuls objets que le botaniste et le jardinier se soient permis de partager avec le Muséum, du consentement exprès des professeurs.

EXTRAIT DES LETTRES ÉCRITES PAR LE CAPITAINE BAUDIN.

Sainte-Croix de Ténériffe, 29 novembre 1796.

Au citoyen de JUSSIEU, *directeur du Muséum, au jardin des Plantes, à Paris.*

..... « Nous avons déjà six grandes caisses de plantes vivantes (1) que Riedlé assure ne pas être au Muséum. Le citoyen Ledru, dont la santé est un peu dérangée, est également satisfait de ce que contient l'herbier

(1) Ces caisses sont restées à Ténériffe, entre les mains du commissaire français, que la guerre maritime a empêché de les expédier en France. Nous avons aussi laissé dans cette île cinquante-six échantillons de bois, —une momie de Guanche bien conservée, donnée au capitaine Baudin par don Emmanuel Eduardo, officier d'artillerie, —deux grandes caisses de madrepores, et trois de productions volcaniques.

qu'il a commencé. C'est une grande satisfaction pour moi, après les malheurs que nous avons éprouvés, d'avoir pour compagnons de mauvaise fortune des personnes aussi laborieuses et d'un caractère semblable à ceux que vous m'avez choisis, et dont je ne puis trop vous remercier. »

Ile de Saint-Thomas, 18 juillet 1797.

Au ministre de la marine et des colonies.

..... « Ne doutez nullement, citoyen ministre, que le zèle et l'infatigable activité des citoyens Ledru, Maugé et Riedlé, ne remplissent l'attente du gouvernement. Je puis même vous assurer, d'après ce que nous avons déjà rassemblé, que nous porterons dans notre patrie des objets dignes d'elle, etc. »

Saint-Jean de Porto-Ricco, 1^er^ octobre 1797.

Au citoyen de Jussieu.

.... « Le jardinier Riedlé a fait une maladie très-sérieuse, suite de l'excès de travail. Si nous sommes aussi riches en plantes vivantes, ce n'est qu'à lui qu'on en doit l'obligation..... Les citoyens Ledru et Maugé n'ont pas mis moins de zèle, chacun dans leur partie, en sorte que tout va bien. »

RAPPORT

SUR

LA COLLECTION D'HISTOIRE NATURELLE

DU CITOYEN BAUDIN.

Partie zoologique, relative aux animaux sans vertèbres, c'est-à-dire aux coquillages, aux insectes, aux oursins, aux madrepores, etc.

Fait le 4 mars 1799, aux administrateurs du Muséum, par M. DE LAMARCK, professeur de zoologie.

PARMI la belle collection de productions naturelles que le capitaine Baudin et ses compagnons de voyage ont recueillies dans l'île de Ténériffe, et ensuite dans les Antilles, à la Trinité, à Saint-Thomas et à Porto-Ricco, et qu'ils ont rapportées au Muséum, la partie relative aux animaux sans vertèbres n'offre pas moins d'intérêt que les autres, et même c'est peut-être la plus riche et la plus précieuse en objets rares ou nouveaux et in-

connus, et tous d'un grand intérêt. L'énorme quantité d'objets qui se trouvent dans cette partie de la collection du capitaine Baudin, ne permet pas d'entrer actuellement dans les détails suffisants pour la faire bien connaître. Il faudra beaucoup de travail et bien du temps pour déterminer tous les objets dont il s'agit. Je me bornerai, pour l'instant, à déclarer:

1° Que la collection d'insectes que ce voyageur, si zélé pour les progrès de l'histoire naturelle, a remise au Muséum, consiste en quatorze boîtes à doubles fonds, c'est-à-dire remplies tant dans le fond du couvercle que dans le fond intérieur (ce qui équivaut à vingt-huit boîtes pleines seulement dans le fond), et en quatre autres boîtes de moitié plus petites. Dix des grandes boîtes ne contenant que des lepidoptères (des papillons, des phalènes, etc.), et qui enrichissent singulièrement, ou même complètent, en quelque sorte, l'abondante collection du Muséum dans cette brillante division de l'entomologie. Parmi ces dix grandes boîtes, huit offrent les plus beaux lepidoptères, la plupart appartenant au genre papillon et au genre sphinx. Il y en a environ

deux cents par boîte. Les deux autres boîtes, qui contiennent environ six cents individus chacune, à cause de la moindre grandeur de ces individus, flatteront peut-être moins agréablement la vue de l'amateur, mais elles intéresseront bien davantage le naturaliste, la plupart des voyageurs ne s'étant attachés jusqu'à présent qu'aux objets qui les frappaient par le brillant du coloris ou par une grandeur ou une forme extraordinaire. Les lépidoptères petits ou obscurs, tels que les phalènes ou les noctuelles, avaient été négligés. Plus éclairé, le capitaine Baudin a recueilli et préparé lui-même, à Porto-Ricco, le plus qu'il lui a été possible, de ces lepidoptères, et il en a rempli les deux boîtes dont il est question. On y trouve les espèces les plus intéressantes, et parmi elles, un grand nombre qui sont tout à fait nouvelles. Voilà donc une collection précieuse de lepidoptères, qui va à peu près à deux mille huit cents individus, que l'on peut réduire, à cause des doubles, à six ou sept cents espèces, dont une grande partie n'est pas encore connue.

Les quatre dernières boîtes renferment des insectes qui appartiennent à d'autres ordres, et ne sont pas moins intéressants. Parmi les

insectes connus, on y verra avec plaisir les suivants :

Elater virens F. —*Erotylus gibbosus* * F. (1).—*Cassida taurus* F.—Tr. *brachicerus apterus* * F.—*Brachicerus obesus* *.—*Oria maculata* * Oliv.—*Pimelia striata* * F.—*Carabus complanatus* F., qui, suivant l'observation de Baudin, répand, comme le *carabus crepitans*, par l'anus, lorsqu'il est menacé de quelque danger, une vapeur faisant l'effet d'un caustique.

On y verra, en outre, le *membracis foliata* * F. —le *blatta gigantea* * F. — le *dorylus helvotus* * F. — le *tarentula reniformis* * F. —Plusieurs galeodes; le *midas illucens* * F., etc. Outre ces espèces connues, on en trouve qui ne le sont pas, et qui appartiennent aux genres *macrocephalus* Oliv.—*endomyclus* * F.—*diaperis* * Geoff. — *scarites* * F. — *ascalaphus* * F. —*panorpa* * Lin.—*pneumora* * Thung. —*delphax* * F.; et enfin il faut ajouter à ces es-

---

(1) Les insectes et les coquilles dont le nom est suivi d'un astérique, proviennent du voyage de Baudin dans l'archipel Indien.

pèces quelques insectes auxquels on ne peut assigner une place parmi les genres connus.

Les quatre petites boîtes méritent une attention particulière; elles sont le fruit de la sagacité et de la patience du citoyen Maugé, infatigable collaborateur du citoyen Baudin. Ces quatre boîtes contiennent environ cinq à six cents insectes, si frais et si bien préparés, qu'ils semblent sortir des mains de la nature. Parmi les insectes, il en est un grand nombre que nous n'avons pas aperçu dans les autres boîtes, et qui font regretter que le citoyen Maugé n'ait pas eu un plus grand théâtre d'observation.

2° Que les coquilles qui font partie de cette belle collection sont nombreuses ; qu'elles remplissent actuellement quatorze tiroirs; que la plupart sont brutes, ou telles que la nature les offre, et que parmi elles on distingue trois individus d'un nouveau genre très-voisins des pernes, et qui appartient à une espèce tout à fait inconnue.

On voit aussi parmi ces coquilles un *helix hæmastoma*, un *conus glaus* * d'un grand volume, un *conus augur* *, un *cypræa fusca* (espèce nouvelle), un *voluta pontificalis* * d'un grand volume, quelques olives

rares et indéterminées, l'oreille à rigole (*haliotis canaliculata*), une lingule, et beaucoup d'autres, mais plus communes.

Ajoutez à toutes ces coquilles, une jolie collection de limas terrestres appartenant aux genres *bulimus*, *helix* et *planorbis*, tous recueillis par le citoyen Maugé. Ces limas, ramassés, les uns dans l'île de Ténériffe, les autres à Porto-Ricco, présentent une série de trente-quatre espèces très-intéressantes, et parmi lesquelles près des deux tiers sont nouveaux.

3° Une grande boîte de près de deux mètres de longueur, contenant des crâbes, des oursins et des étoiles de mer, mais dont un certain nombre d'individus a souffert dans le transport de Fécamp à Paris.

4° Six caisses de différentes grandeurs, contenant des madrepores d'un grand volume, et dans une intégrité admirable, parmi lesquels on distingue de très-beaux individus du *madrepora prolifera* (Sloa. jam. hist. 1, tome 18, f. 3), que Linné confondait avec le *madrepora muricata*. Ces mêmes caisses contenaient aussi un grand nombre d'individus appartenant à quelques espèces de gorgones, et quelques éponges.

Tel est l'aperçu des nombreux et précieux objets relatifs aux animaux sans vertèbres, que nous devons au courage et au dévouement pour la science, du citoyen Baudin et de ses compagnons de voyage.

Paris, 14 ventose, an 7 de la république.

LAMARCK,
professeur de zoologie.

EXTRAIT du Rapport fait aux professeurs du Muséum, sur les plantes vivantes et les graines, par M. Thouin, *l'un d'eux, jardinier en chef de cet établissement.*

Paris, juin 1798.

..... « L'envoi des plantes vivantes est composé de huit cents individus, depuis deux pouces jusqu'à dix-huit pieds de haut, et depuis six lignes de circonférence jusqu'à un pied et demi.

» Ces huit cents individus forment trois cent sept espèces différentes, composant cent quarante-un genres déterminés, et sans doute davantage après un plus mûr examen, et lorsqu'on aura observé les individus actuellement méconnaissables. Des cent quarante-un genres, soixante-sept, et deux cent trente-une espèces différentes manquaient à la collection nationale.

» Le mérite principal de cet envoi con-

siste dans le choix des espèces, la force des individus, le nombre de beaux palmiers et d'arbres fruitiers qu'il contient.

» L'envoi des graines est composé de quatre caisses, dont trois renferment les semences recueillies aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas et Porto-Ricco, par le citoyen Anselme Riedlé. Celles-ci sont au nombre de plus de trois cents espèces.

» La quatrième caisse, contenant les graines récoltées par le citoyen Ledru, botaniste de l'expédition, forme un nombre de plus de trois cents espèces différentes » (1).

---

(1) Cette caisse, que j'expédiai de Fécamp à Paris, le 15 juin, contenait au total 316 espèces de graines distinctes et étiquetées. M. Thouin me répondit par la lettre suivante :

Au citoyen Ledru,

« J'ai reçu les graines que vous avez eu la bonté de nous envoyer, estimable citoyen. Les plus urgentes à mettre en terre ont été semées sur-le-champ, et les autres mises en réserve pour être semées au printemps prochain. Nous avons ré-

servé des graines en quantité suffisante pour votre grainier, et pour en faire part au jardin du département de la Sarthe, suivant vos intentions. Votre coup d'essai dans la carrière des voyages, mon cher concitoyen, est un coup de maître : recevez-en mon compliment sincère, etc. »

Paris, 25 juin 1798.

THOUIN.

Extrait du Rapport fait au ministre de la marine, le 20 juillet 1798, par M. de Jussieu, *au nom des administrateurs du Muséum national.*

« Citoyen Ministre,

» Je suis chargé, par l'administration du Muséum, de vous adreser ses remercîments pour les ordres que vous avez donnés, etc.... Les plantes ont été réunies dans la plus grande de nos serres chaudes, qu'elles remplissent entièrement. Nous devons des éloges au citoyen Baudin et à ses zélés coopérateurs. Jamais il n'avait été apporté en Europe de collection aussi considérable, en pleine végétation et aussi bien choisie. Nous sommes étonnés qu'on ait pu rassembler cette quantité en aussi peu de temps, et plus encore, qu'on ait trouvé les moyens de la faire tenir dans un seul navire, et de la conserver pendant un long trajet, malgré les mauvais temps que l'on a éprouvés. Ajoutez encore les précautions qu'il a fallu prendre depuis Fécamp

jusqu'à Paris. Ces diverses circonstances réunies nous donnent l'idée des moyens du citoyen Baudin, qui doit être proclamé l'un des voyageurs qui ont le plus mérité de l'histoire naturelle.

« De Jussieu. »

Extrait du registre des délibérations de l'assemblée des professeurs du Muséum. — Séance du 24 vendémiaire an 7 (15 octobre 1798).

« On lit deux lettres du citoyen Ledru au directeur du Muséum. Par la première, le citoyen Ledru annonce au directeur qu'il lui adresse, pour être déposés au Muséum, les herbiers qu'il a formés pendant le cours de ses voyages aux îles de Ténériffe, Saint-Thomas, Porto-Ricco et Sainte-Croix. Ces herbiers contiennent environ neuf cents espèces de plantes.

» Par sa seconde lettre, le citoyen Ledru demande qu'on lui fasse le don de quelques plantes étrangères prises dans les espèces très-

nombreuses en échantillon, parmi celles de Cayenne, de l'Ile-de-France, et de l'herbier de Dombey.

» Accordé, et renvoyé au professeur de botanique. »

Signé B. G. E. L. Lacépède,
secrétaire.

TABLE

Des degrés de latitude et de longitude, des variations de la boussole et du thermomètre, observés pendant la navigation de la *Belle-Angélique*, de la *Fanny* et du *Triomphe*.

Route du Havre aux îles Canaries.

1796.	LATITUDE observée ou estimée.		LONGITUDE estimée ou observée.		VARIATION de la boussole.		
octob.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.	
3	48	6	12	17			
4	47	44	13	23			
5	46	26	12	42	19	30	N. O.
6	44	52	14	22	.....	.....	id.
7	44	6	15	2	.....	.....	id.
8	44	28	16	2	.....	.....	id.
9	43	46	16	21	.....	.....	id.
10	42	43	17	3	21	.....	id.
11	42	8	17	30	20	.....	id.
12	41	37	18	3	.....	.....	id.
13	42	32	20	6	.....	.....	id.
14	42	11	19	42	.....	.....	id.
15	40	8	21	2	.....	.....	id.
16	38	21	22	52	18	.....	id.
17	35	49	24	58	.....	.....	id.
18	34	43	27	25	.....	.....	id.
19	34	11	29	17	.....	.....	id.
20	33	1	29	22	.....	.....	id.
21	31	49	28	35	.....	.....	id.
22	31	1	27	53	.....	.....	id.
23	30	29	27	13	.....	.....	id.
24	28	50	21	20	.....	.....	id.
25	Vue des îles Canaries.						

1797.	LATITUDE observée ou estimée.		LONGITUDE estimée ou observée.		VARIATION de la boussole.		
mars.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.	
17	26	21	20				
18	25	24	21	18	19		
19	24	36	21	32	19	.....	N. O.
20	23	27	22	35	.. ...	.....	.....
21	22	43	23	58	18	30	id.
22	21	27	23	50	17	2	id.
23	20	51	28	14	15	25	id.
24	20	31	30	50	13	22	id.
25	19	50	33	28	11	54	id.
26	19	5	35	36	10	18	id.
27	18	27	37	31	9	3	id.
28	17	48	39	11	8	24	id.
29	17	14	40	54	7	12	id.
30	16	43	42	32	5	50	id.
31	15	56	44	0	5	.....	.....
avril.							
1	15	1	45	42	4	20	id.
2	14	9	47	27	2	45	id.
3	13	16	49	12	2	0	.....
4	12	41	50	44	0	58	id.
5	12	2	52	17	0	50	id.
6	11	29	53	37	0	23	id.
7	10	58	54	56	1	15	N. E.
8	10	12	56	42	1	40	id.
9	10	11	58	51	2	5	id.
10	Vue de l'île de la Trinité.						
21	11	17	.....	.....	.....	.....	.....
22	12	7	.....	.....	3	33	N. E.
23	13	0	.....	.....	2	13	id.
24	14	2	.....	.....	3	46	id.
25	15	11	.....	.....	3	46	id.
26	16	20	.....	.....	4	2	id.
27	17	30					
28	Vue de l'île de Sainte-Croix.						
29	Arrivée à Saint-Thomas.						
	Relâche à Porto-Ricco, 16 juillet 1797.						

Route de Porto-Ricco en France.

1798.	LATITUDE observée ou estimée.		LONGITUDE estimée ou observée.		VARIATION de la boussole.			HAUTEU du thermomè	
avril.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.		à minuit.	à r
14	19	44	68	36	4	.....	N. E.		
15	20	59	68	20	4	16	id.	20°	
16	22	29	67	15	3	30	id.	19 30"	
17	23	14	65	51	3	3	.....	id.	
18	0	0	.....	.....	2	.....	.....	17 30	
19	23	17	63	57	2	.....	.....	19	
20	24	26	64	30	3	.....	N. O.	17 30	
21	25	57	65	52	.....	.....	.....	17	
22	27	7	67	28	.....	.....	.....	.....	
23	27	1	65	42	2	.....	.....	.....	16
24	26	53	64	58	2	.....	.....	15 30	16
25	26	38	63	36	2	.....	.....	16	15
26	26	41	63	13	7	.....	.....	15	0
27	27	24	63	43	2	.....	.....	15	15
28	28	4	64	7	1	30	.....	15	16
29	28	41	64	36	2	59	.....	15	15
30	28	46	64	36	3	30	.....	15	....
mai.									
1	28	51	63	35	4	.....	.....	16	16
2	29	39	64	5	3	57	.....	15	17
3	30	32	64	13	4	3	.....	.....	15
4	31	9	64	0	3	52	.....	15	17
5	0	0	0	.....	4	20	.....	16 30	15
6	33	23	63	15	5	3	.....	15 1/3	16
7	34	53	60	44	7	9	.....	16	15
8	35	54	58	48	8	30	.....	15	17
9	36	1	57	12	11	22	.....	.....	15
10	36	34	56	2	11	15	.....	15	16
11	37	15	53	10	11	15	.....	15	15
12	38	2	49	53	2	0	.....	.....	17
13	38	26	47	5	3	50	.....	16	17
14	39	18	44	39	4	29	.....	16	16
15	40	7	42	4	5	21	.....	14	16
16	0	0	0	0	16	20	.....	15	13
17	41	37	37	27	18	30	.....	13 30	14
18	0	0	0	0	0	0	.....	14	13
19	43	4	34	38	20	45	.....	12 30	13
20	0	0	0	0	0	0	.....	0 0	0
21	44	27	32	27	19	0	.....	13 0	12
22	0	0	0	0	20	2	.....	12 30	14

98.	LATITUDE observée ou estimée.		LONGITUDE estimée ou observée.		VARIATION de la boussole.			HAUTEUR du thermomètre	
ai.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.		à minuit.	à midi.
23	0	0	0	0	20	2	.....	10°	10°
24	49	37	21	23	21	6	.....	.....	10
25	50	2	17	48	21	50	.....	10	10
26	50	2	13	21	22	9	.....	10 30"	10
27	50	0	0	0	23	5	.....	11	11
28	50	45	13	43	25	.....	.....	.....	11 30"
29	49	51	12	16	27	50	.....	13	12 30
30	49	18	11	12	27	30	.....	12	12 0
31	0	0	0	0	0	0	.....	12	11
in.									
1	0	0	0	0	0	0	.....	11	0
2	0	0	0	0	0	0	.....	12	11 30
3	0	0	0	0	0	0	.....	0	11 30
4	0	0	0	0	0	0	.....	11	0 0

Addition par M. Sonnini.

Les deux lettres suivantes, extraites des *Annales des Voyages*, recueil que M. Malte-Brun rédige avec autant de talent que de succès, trouvent naturellement ici leur place, et terminent convenablement cet ouvrage.

Voyage de M. Ledru, naturaliste de la première expédition du capitaine Baudin.

« Nous avons reçu la lettre suivante, que nous nous faisons un devoir de publier sur-le-champ, en désirant qu'elle attire l'attention du public sur l'utile et intéressant ouvrage dont elle contient l'annonce.

« Paris, le 24 octobre 1807.

» Monsieur,

» Je vous prie d'insérer dans le journal Géographique dont vous êtes le rédacteur, l'annonce de l'ouvrage suivant, que je me propose de livrer incessamment à l'impression : « Voyage aux îles » de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-

» Croix et Porto-Ricco, exécuté par ordre du gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin, pour faire des recherches et des collections relatives à l'histoire naturelle, avec des observations sur le climat, le sol, la population, l'agriculture, les productions de ces îles, le commerce, les mœurs et le caractère de leurs habitants; par André-Pierre Ledru, l'un des naturalistes de l'expédition, membre de la société des arts du Mans, correspondant de celle de Tours, ex-professeur de législation à l'école centrale du département de la Sarthe ».

» Ce voyage fut entrepris pour aller à l'île espagnole de la Trinité recueillir les restes d'une collection précieuse d'histoire naturelle, sauvée du naufrage et appartenant à M. Baudin. Mais des circonstances imprévues lui ont donné une autre direction que celle qui avait été arrêtée par le ministre de la marine. Une tempête nous a jetés sur les îles Canaries. Les Anglais, maîtres de la Trinité lorsque nous abordâmes dans cette île, ne nous permirent pas d'y demeurer plus de huit jours; enfin le capitaine, qui ne voulait point revenir des Antilles en Europe sans avoir justifié la confiance du gouvernement, se détermina à relâcher successivement aux îles danoises et à Porto-Ricco.

» Depuis mon retour en France, Ténériffe a

été visité une seconde fois par Baudin; et l'un des savants attachés à cette nouvelle expédition, M. Bory de Saint-Vincent, a publié des *Essais sur les îles Fortunées*. Cet ouvrage est surtout recommandable par l'histoire des Guanches, premiers habitants des Canaries, et par la description géographique de ces îles. Quant à l'histoire naturelle de Ténériffe et à l'état actuel de cette île, je n'ai pas cru que le travail de M. Bory dût me dispenser de publier mes idées sur le même objet. La description d'un pays intéressant par son climat, ses productions, et par l'aménité de ses habitants, présente un large tableau qui peut exercer le crayon de plusieurs peintres.

» La Trinité, placée au nord-est de l'Amérique méridionale, et au sud des Antilles, est, par sa position, une des colonies les plus importantes du Nouveau-Monde. En 1782, on y comptait à peine 3,900 habitants, et en 1801 sa population était d'environ 22,800. M. Bourgoing l'évalue à 60,000; mais je pense qu'il y a exagération dans le calcul de ce savant.

» Les Antilles danoises, bien connues de la métropole par les ouvrages de West et Oxholm, ne sont que superficiellement décrites dans nos traités de géographie. J'en excepte celui auquel vous venez, Monsieur, d'attacher votre nom. J'ai recueilli sur les lieux, auprès des administrations supérieures, des documents authentiques qui agran-

diront le tableau que vous en avez tracé. L'île de Porto-Ricco, quoique très-fréquentée, surtout depuis 1789, est moins connue en France que ne l'est la Nouvelle-Hollande. La plupart de nos géographes, faute de matériaux, n'ont donné sur cette belle colonie que des notions vagues et insignifiantes.

» L'ouvrage que je publie contiendra des notions générales sur l'histoire naturelle des îles dont j'esquisse le tableau, et spécialement une Flore de Ténériffe. (Je publierai dans un autre temps celle de Porto-Ricco.)

» Il ne m'appartient point de parler avantageusement d'une expédition à laquelle j'ai eu l'honneur d'être associé ; il me suffira de dire que nous avons rapporté en France et déposé au Muséum de Paris les objets suivants. (Suit l'énumération des objets d'histoire naturelle déposés au Muséum, telle qu'on l'a vue dans le chapitre précédent.)

» Huit mille plantes desséchées en herbiers, formant neuf cents espèces.

» Deux cent sept barriques contenant huit cents plantes et arbrisseaux vivants.

» Des écrivains plus instruits releveront mes erreurs, et seront à leur tour critiqués. Telle est la marche des sciences ; elles forment un édifice immense dont les fondements datent des premiers

âges du monde, et que chaque génération agrandit successivement.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» LEDRU ».

» Nous ajouterons à cette annonce de l'auteur, que plusieurs savants célèbres, tels que MM. Jussieu, Cuvier, Decandolle et autres, s'intéressent en faveur de l'ouvrage de M. Ledru. C'est un augure de son mérite et de son succès. M. Decandolle vient de donner à un nouveau genre de plantes le nom de *Ledrusia*. »

Lettre relative au Voyage de M. Ledru.

« Nous avons reçu de la part d'un voyageur, naturaliste non moins habile que laborieux, la lettre suivante :

« Paris, le 29 février 1808.

» MONSIEUR,

» J'ai lu dans le troisième cahier du tome Ier de vos Annales des Voyages et de Géographie, une lettre de M. Ledru. Ce naturaliste paraît dans l'intention de publier la relation du voyage qu'il a fait sur le premier bâtiment que le gouvernement confia à M. Baudin.

» Cette relation peut, à mon avis, être très-instructive. Plusieurs auteurs ont, à la vérité, écrit sur les lieux dont il y sera question; mais c'est une chose dont il faut être bien convaincu, et que j'ai toujours cherché à prouver dans mes ouvrages, que les pays les plus fréquentés sont presque toujours les moins bien connus. Votre travail sur cette Pologne, dont on a tant écrit, en est la preuve. Vous êtes, en vérité, le premier qui nous en ayiez donné une juste idée; croyez-en quelqu'un qui a visité ce triste pays en s'appliquant à l'observer.

» Il reste à M. Ledru beaucoup de choses à dire sur la Trinité et les autres Antilles qu'il a dû parcourir. Je suis même persuadé que Ténériffe, dont j'ai donné une description détaillée, et qui a eu, dans don Viera y Clavijo, un historien profond, offre encore beaucoup de faits qui nous ont échappé; mais une chose de la plus haute importance, c'est le projet que paraît avoir le voyageur dont il est question, de donner au public la *Flore des Canaries*.

» Je n'ai point prétendu publier, dans mes *Essais sur les îles Fortunées*, un catalogue complet des végétaux de cet archipel si riche; je me suis exprimé positivement à ce sujet (1). Mon but a été

(1) « Borné au catalogue raisonné des végétaux que nous avons trouvé à Ténériffe, et que la saison nous a permis de

de prouver, en mentionnant méthodiquement ce que j'avais recueilli dans mes excursions, qu'il y a peu de points du globe mieux situés pour la botanique.

» Comme dans beaucoup d'îles montueuses, on trouve aux Canaries la zone torride, la zone tempérée et la zone glaciale; dans toutes les saisons on y rencontre, dans un petit espace, des rochers, des rives humides ou brûlantes, des côtes perpendiculaires ou des plages inclinées, des collines, des vallons, des marais, des plateaux, des chaînes de hautes montagnes, des noyaux primitifs, enfin des parties entièrement volcaniques. Ces expositions variées sont tantôt nues, tantôt ombragées d'antiques forêts. Joignez à cela la position de l'archipel entre l'ancien et le Nouveau-Monde, le voisinage d'un continent, et le peu d'herborisations faites dans l'intérieur : est-il une plus belle carrière ouverte au botaniste?

» J'avais long-temps espéré que Broussonet s'occuperait de ce travail désiré de tous les savants. La mort a enlevé cet homme estimable à la science et à ses amis. Ainsi M. Ledru n'a aucun concur-

---

reconnaître..... les naturalistes ont déjà beaucoup décrit d'espèces sous le nom de *canariennes*, et je ne crains pas d'avancer qu'ils n'ont pas connu la moitié des végétaux propres aux îles dont nous nous occupons. » *Essai sur les îles Fortunées*, chap. V, page 303.

rent à craindre. Au reste, comme je pense que chacun doit encourager de tout son pouvoir les bonnes entreprises, et qu'il est ridicule d'enfouir dans ses collections ce qui peut contribuer à la perfection d'un ouvrage utile, je préviens M. Ledru que mon herbier lui est ouvert.

» S'il veut me faire le plaisir de le visiter, il y trouvera beaucoup de choses nouvelles qui me sont parvenues depuis la publication de mes ouvrages. Tout ce que je possède sur les Canaries est à son service. »

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XVII. *Navigation vers les Iles danoises. — Pêche d'un Requin. — Débarquement à Saint-Thomas. — Description de cette Ile. — Culte public. — Commerce.* Page 1

CHAP. XVIII. *Statistique de l'île de Sainte-Croix. — Notice sur celle de Saint-Jean. — Commerce général des Antilles Danoises avec la métropole. — Organisation judiciaire de ces îles.* 17

CHAP. XIX. *Essai sur l'histoire naturelle des îles danoises.* 36

CHAP. XX. *L'expédition appareille de Saint-Thomas sur un nouveau bâtiment. — Arrivée à Porto-Ricco. — Fêtes célébrées dans cette île. — Le Capitaine et les Naturalistes fixent leur séjour à la cam-*

pagne. — Leurs occupations ordinaires. — Travaux à bord du navire. 46

CHAP. XXI. *Voyage du Botaniste à Faxarde. — Route agréable de Cangrexos à Loysa. — Description de Faxarde.* 59

CHAP. XXII. *Forêts de Layvonito. — Dona Francisca. — Bal champêtre. — Joli bosquet. — Retour à Saint-Jean.* 66

CHAP. XXIII. *Position géographique de Porto-Ricco. — Description de la ville capitale et de ses fortifications. — Rade. — Notice sur les autres paroisses. — Population. — Agriculture. — Productions. — Industrie.* 82

CHAP. XXIV. *Histoire de Porto-Ricco, depuis* 1493 *jusqu'en* 1765. *— Relation du Siége de Saint-Jean, formé par les Anglais le* 17 *avril* 1797, *et levé le premier mai suivant.* 114

CHAP. XXV. *Administration politique et civile. — Revenus, Dépenses. — Régime ecclésiastique.* 152

CHAP. XXVI. *Générations mélangées. — Mœurs et usages. — Population. — Produits des terres. — Commerce. — Température. — Ouragans. — Maladies.* 161

CHAP. XXVII. *Anecdote particulière à l'auteur.* 188

CHAP. XXVIII. *Essai sur l'histoire naturelle de Porto-Ricco.* 194

Addition à l'histoire naturelle de Porto-Ricco, par M. Sonnini. 255

CHAP. XXIX. *Terme de l'expédition aux Antilles. — Retour en France.* 278

CHAP. XXX et dernier. *Etat sommaire des collections rapportées en France par les naturalistes de l'expédition.* 291

Table des degrés de latitude et de longitude observés pendant la navigation de la Belle-Angélique, *de la* Fanny *et du* Triomphe. 310

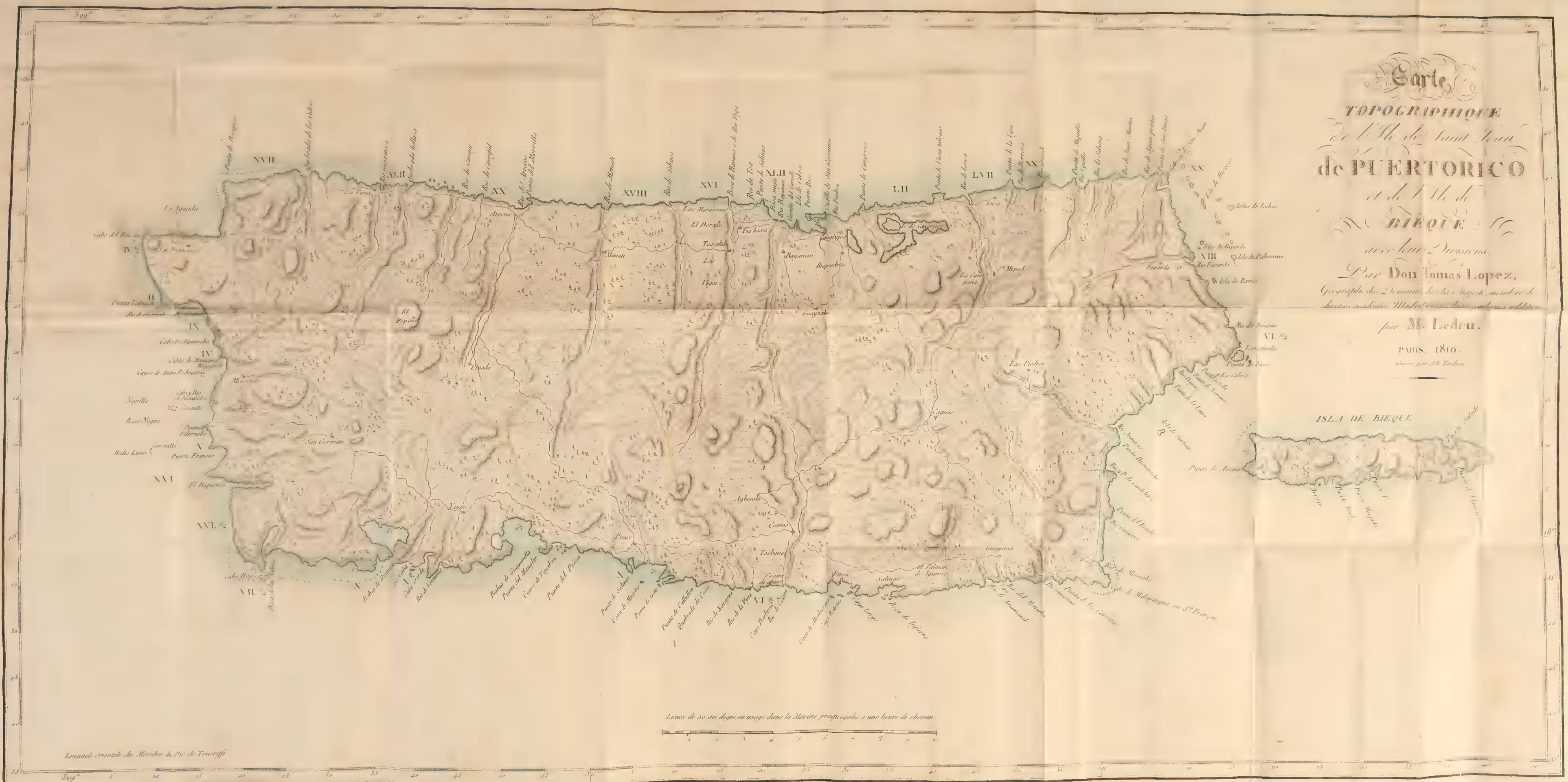
FIN DE LA TABLE DU 2^e^ ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Tome II.

Page	9,	*ligne*	16 : 4684, *lisez* 4632.
	17,		8 : jours. Je, *lisez* jours (6 juillet 1797). Je.
	21,		6 : 4,500,000, *lisez* 450,000.
	27,		1 : 90, *lisez* 90,000.
	28,		17 : 103, *lisez* 113.
	30,		2 : 3326, *lisez* 33,026.
	Idem,		3 : 362, *lisez* 3062.
	40,		15 : passages, *lisez* parages.
	Idem,		16 : Fortole, *lisez* Tortole.
	42,		21 : *Sanctæ crucis*, lisez *Cassida sanctæ crucis.*
	44,		3 : pelchellus, *lisez* pulchellus.
	45,		6 : sur, *lisez* sous.
	Idem,		23 : Fhaarup, *lisez* Thaarup.
	49,		7 : jours, ce, *lisez* jours (26 juillet), ce.
	57,		24 : jours, goûte, *lisez* jours (12 octobre), goûte.
	63,		5 : couché, *lisez* coucher.
	64,		15 : route, *lisez* côte.
	70,		12 : dont, *lisez* et dont.
	87,		2 : 309° 20' 36", *lisez* 309° 20' 30".
	92,		15 : les forts Saint-Cristophe, *lisez* le fort Saint-Christophe.
	97,		3 : 53', *lisez* 33'.
	126,		18 : des forces, *lisez* de forces.
	159,		23 : pitié, *lisez* piété.
	162,		3 : vieilles, *lisez* vieillies.
	184,		2 : décèle, *lisez* seconde.
	248,		22 : la Flore de Saint-Thomas, *lisez* la Flore de Porto-Ricco, Saint-Thomas.
	288,		18 : ne voulut lui, *lisez* ne voulut pas lui.
	321,		11 : *après* service, *ajoutez* Signé BORY SAINT-VINCENT.

61-65.2
8.22.67


Carte
TOPOGRAPHIQUE
de l'Ile de Saint Jean
de PUERTORICO
et de l'Ile de
BIEQUE
avec leur Divisions,
Par Don Tomas Lopez,
Géographe des Domaines de Sa Majesté, membre de diverses académies. Madrid avec quelques additions
par M. Ledru.
PARIS, 1810.
Gravé par J.B. Tardieu
ISLA DE BIEQUE
Lieues de 20 au degré, en usage dans la Marine, presque égales à une heure de chemin
Longitude orientale du Méridien du Pic de Teneriffe

E810
L475 v
vol. 2